

Jean Baudrillard

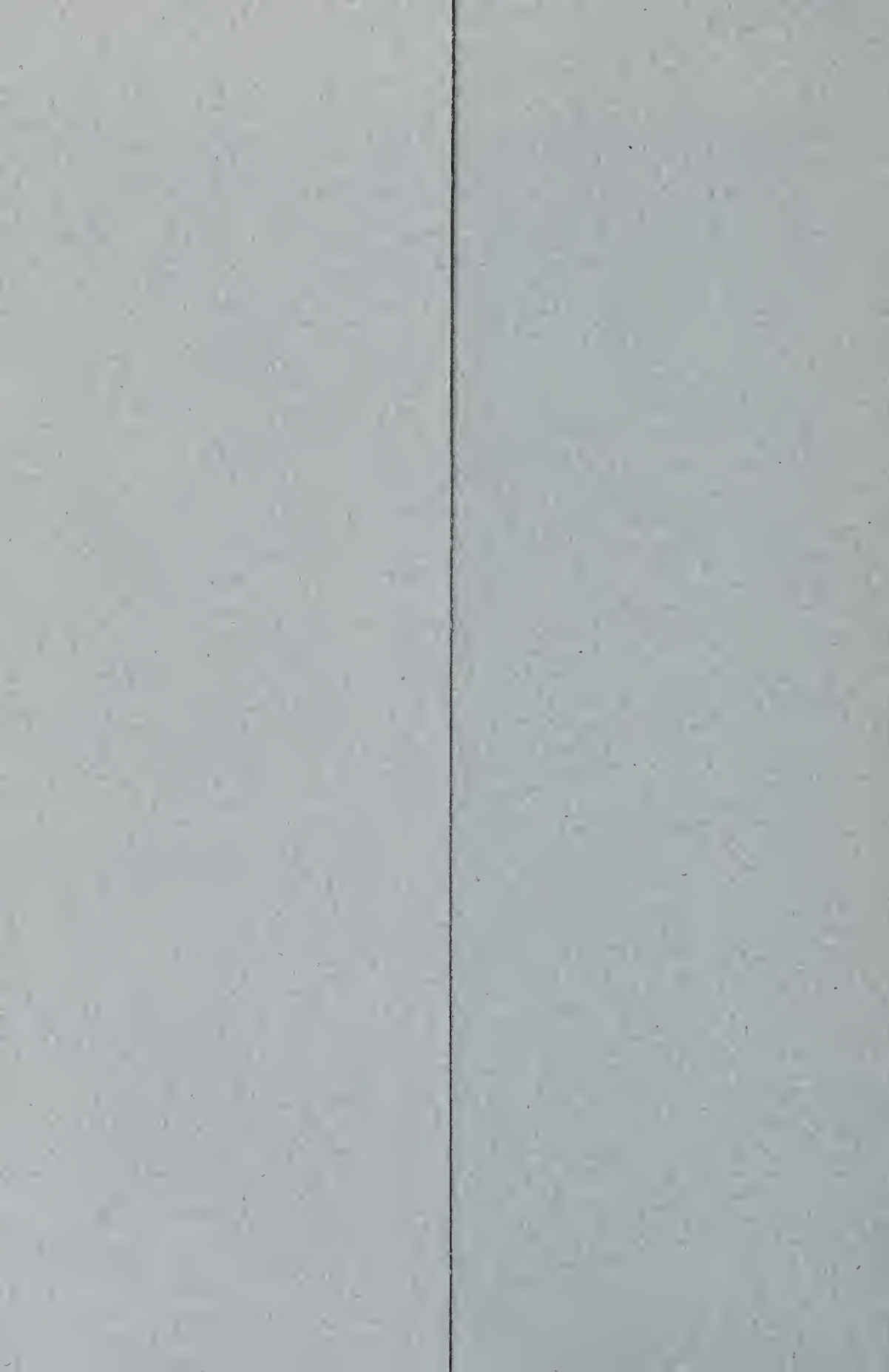
Fragments

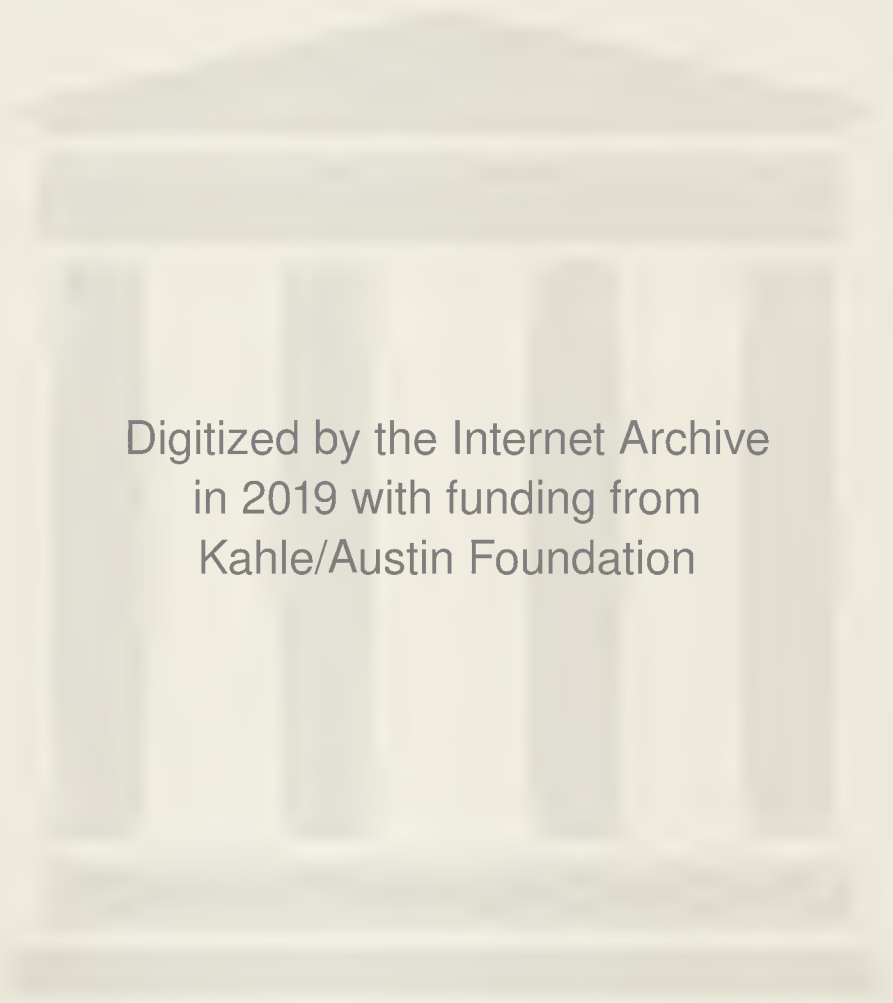
Cool Memories III

1991 - 1995

PQ
2662
.A853483
C66
1987
v.3

Galilée





Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Kahle/Austin Foundation

INCISES
Collection dirigée par Agnès Rauby

Fragments

Cool memories III

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

OUBLIER FOUCAULT, 1977.
L'EFFET BEAUBOURG, 1977.
DE LA SÉDUCTION, 1979.
SIMULACRES ET SIMULATION, 1981.
LE MIROIR DE LA PRODUCTION, 1985.
L'AUTRE PAR LUI-MÊME, Habilitation, 1987.
COOL MEMORIES, 1987.
COOL MEMORIES II, 1990.
LA TRANSPARENCE DU MAL, 1990.
LA GUERRE DU GOLFE N'A PAS EU LIEU, 1991.
L'ILLUSION DE LA FIN, 1992.
LE CRIME PARFAIT, 1994.
FRAGMENTS, *COOL MEMORIES III*, 1995

Chez d'autres éditeurs

LE SYSTÈME DES OBJETS, Les Essais, Gallimard, 1968.
LA SOCIÉTÉ DE CONSOMMATION, Le Point, Denoël, 1970.
POUR UNE CRITIQUE DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE DU SIGNE, Les Essais,
Gallimard, 1972.
LE MIROIR DE LA PRODUCTION, Casterman, 1973.
L'ÉCHANGE SYMBOLIQUE ET LA MORT, Sciences Humaines, Gallimard, 1976.
A L'OMBRE DES MAJORITÉS SILENCIEUSES, Cahiers d'Utopie, 1978.
LE PC OU LES PARADIS ARTIFICIELS DU POLITIQUE, Cahiers d'Utopie, Denoël,
1978.
LES STRATÉGIES FATALES, Grasset, 1983.
LA GAUCHE DIVINE, Grasset, 1984.
AMÉRIQUE, Grasset, 1986.

Jean Baudrillard

Fragments

Cool memories III
1990-1995

Galilée

Thomas J. Beta Library
FRONT UNIVERSITY
PETERBOROUGH, ONTARIO

© Éditions Galilée, 1995.
9, rue Linné, 75005 Paris.

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 3, rue Hautefeuille, 75006 Paris.

ISBN 2-7186-0456-5

ISSN 1242-8434

*Comment sauter par-dessus son ombre
Quand on n'en a plus ?*

On se dit – après le plus beau livre, après la plus belle femme, après le plus beau désert qu'on ait jamais vu : Ici commence le reste de la vie.

En fait, autre chose a lieu – autre livre, autre femme, autre désert – et le reste de la vie redevient la vie même. Ce n'était que l'illusion de la fin.

L'espoir d'un horizon définitif, qui marquerait ce qui précède d'une qualité irrévocable – même cela n'est pas possible semble-t-il. *New Deal of Life. New Deal of Desire.*

Si tout peut sembler indifférent quand on a rencontré ce qu'il y a de plus beau, pourquoi ne fait-on pas un cas aussi fatal de la situation inverse : avoir lu le plus mauvais livre, avoir vu le paysage le plus nul, avoir rencontré la femme la plus stupide et la plus laide ? Il devrait y avoir une perfection, et donc une limite absolue de l'insignifiant, du nul, du trivial et du banal, au-delà de laquelle il n'y aurait, là non plus, rien à attendre.

En fait, ça ne se passe pas ainsi. On ne dit pas après avoir vu le pire : Ô Temps, suspens ton vol ! Il n'y a pas d'extase de la nullité.

Quelles puissances m'ont sauvé la vie ? Celles du Bien ou celles du Mal ? Était-ce Dieu ou le Diable qui m'attendait au fond du ravin ? Comme dans les enluminures du Moyen Âge, je vois les deux puissances se disputer dans le ciel radieux des gorges de Tautavel. En apparence, Dieu a gagné, puisque je ne suis pas mort. Mais peut-être est-ce le Diable qui s'est victorieusement interposé, pour que je puisse continuer à faire œuvre de mort ?

Ce qui se dessine dans les cinq secondes de l'accident, ce n'est pas une question de vie ou de mort, mais de légèreté ou d'encombrement. Quand le choc est inévitable, on se dit : jusqu'ici les choses étaient relativement simples, à partir de là elles vont être effroyablement compliquées. On peut même préférer la mort à cet encombrement, à l'enchevêtrement des causes et des conséquences. Comment démêler tout ce fatras, y compris le fait d'en être sorti vivant ?

Comme l'électricité vitale de l'orage enseme la terre, ainsi l'énergie de l'accident ou de la catastrophe se distille pendant de longues années. Mais pour cela il faut échapper à la mort – pratiquer le *coitus mortalis reservatus*, ou le *post coitum mortalem* à la chinoise. Or il est difficile de recommencer tous les jours.

Ce qui n'aurait pas dû advenir est advenu : la rupture. Ce qui aurait dû advenir n'est pas advenu : l'accident grave, la mort. C'est avec de telles éventualités que se négocie une intimité vengeresse, amère, ou une complicité cynique avec le cours des choses.

Surtout ne pas croire aux horoscopes. S'il avait cru à celui qui lui avait prédit qu'il ne mourrait pas avant quatre-vingt-dix ans, la chance de mourir tel jour, dans tel décor, et bien sûr aussi le plaisir de n'être pas mort, le supplément gracieux du reste de la vie, lui auraient été refusés.

Si Venise avec ses ramifications, ses ruelles, ses espaces entrelacés, pouvait déployer toutes ses circonvolutions comme celle d'un hémisphère cérébral, elle occuperait un espace infini. L'équivalent de New York peut-être. D'ailleurs peut-être que New York en miniaturisant ses circuits retrouverait le charme labyrinthique de Venise. L'une est le lieu d'un antagonisme indifférent, l'autre, c'est le privilège d'une agonie différée.

Le point mathématique que perce l'axe imaginaire de la rotation terrestre.

Le pôle Nord – là où le vent ne vient que du sud et souffle vers le sud, puisque c'est partout le sud, dans toutes les directions.

Là où la boussole elle-même ne peut indiquer que le sud, puisque étant au nord absolu, elle ne peut plus indiquer le nord.

Là où les méridiens se rejoignent, et où il est donc toutes les heures à la fois.

Là où l'année se résume en une immense journée, une seule nuit continue, l'aurore, un seul jour continu, le crépuscule.

Là où les astres ne se lèvent ni ne se couchent.

Là où le soleil ne monte ni ne descend dans le ciel, mais

tourne sur l'horizon à la même hauteur, l'été, quand on le voit.

Là où cesse la force centrifuge de la Terre. Au nord absolu, le nord n'existe plus. Rien ne peut venir que du sud. Au cœur du social, le social n'existe plus. Rien ne peut venir que d'ailleurs. Au cœur du sujet, le sujet n'existe plus. Rien ne peut venir que des autres.

Toutes les forces magnétiques s'inversent.

Pour chaque point de la planète, il n'est d'autre direction que l'antipode.

Après les intellectuels friands de chair fraîche et les intellectuels friands de chair morte, voici les intellectuels friands de chair congelée – ni morte ni vivante – de la chair des concepts et des idées congelés par l'intelligence artificielle. Indécongelables sous peine de mort (comme la liberté dans les pays de l'Est), comestibles à merci, affectant tous les signes de la fraîcheur de mode, débactérisés et dénués de toute saveur (même pas celle de la chair morte). Cette substance mentale nouvelle secrète une nouvelle espèce de prédateurs, comme la gamme des congelés et des surgelés a suscité une nouvelle catégorie de consommateurs : les chacals du concept surgelé, les chacals de l'information et de la communication.

Plus jamais ni morte ni vivante : tel est le destin de la pensée livrée au frigidaire du logiciel.

Il faut laisser aux objets, y compris aux objets de désir, une chance de mourir violemment. Un vase, une chaise, un livre, une armoire. Le feu, la fracture, la désaffection, l'oubli. Une chance de se briser dans votre tête et de voler en éclats.

Ces femmes irréelles dans la mesure où elles sont une part de moi-même fétichisée. Hystérie de projection féminine, sans laquelle je resterais victime de la pire part de moi-même : l'hypocondrie masculine.

Quand on n'avait pas de moyens, on disait : la fin justifie les moyens. Aujourd'hui où nous n'avons plus de fins, nous disons : les moyens justifient la fin.

Ni l'un ni l'autre n'est immoral.

Ce qui est parfaitement immoral, c'est qu'il n'y a plus de contradiction entre les deux : les fins et les moyens sont devenus indifférents les uns aux autres. Ils ne sont tout simplement plus du même ordre.

Tout marche à merveille, expansé comme le polystyrène, mû par les flux génériques des groupes électrogènes : c'est la métastatique du Bien.

Tout va mal, tous les circuits divergent, mûs par l'angoisse et mués en angoisse : c'est l'erratique du Mal.

Warhol : réintroduire le néant au cœur de l'image. « C'est seulement une fois nié tout ordre transcendant que la remise en cause de l'objet et de ses limites devient possible et permet d'échapper à l'esthétique de l'imitation qui régnait jusqu'alors sur le sensible comme réaffirmation de la puissance divine. »

Il faut n'être pas sérieux et en avoir l'air. Ou bien être sérieux sans en avoir l'air. Ceux qui conjuguent l'air et l'être sérieux, ceux-là sont insignifiants.

L'obsession de devenir toujours plus mince est celle de devenir image, donc transparent, de l'idéalité désincarnée qui est celle des stars. La désincarnation est le prix payé pour l'immortalité – l'extrême minceur étant la seule façon de traverser la mort.

Elle ne fait que des erreurs depuis un certain temps, erreurs légères, dans les gestes, dans les décisions. Dois-je considérer cela comme un signe (un mauvais signe évidemment), ou comme le signe de rien du tout ? Mais n'est-ce pas pire encore ? Ce qui ne signifie rien n'a même pas l'innocence pure et simple des actes manqués.

Raconter n'importe quoi à quelqu'un, c'est le transformer en n'importe qui. C'est exactement le travail de l'information.

Une pilule contre l'incendie de ton appartement.

Les politiciens de gauche ou de droite sont également nuls. Mais ceux de gauche s'épuisent à moraliser leur dépression, ils ne sont pas à la mesure de leur corruption réelle. Tandis que le libéralisme affranchi sert aux gens de droite d'intelligence à la mesure de cette situation déprimée.

À force d'avoir fait l'impasse sur le réel, il a l'impression d'être une particule d'antimatière à qui ferait défaut la matière elle-même, et donc la possibilité d'être anéanti. Mélancolie toute particulière des anticorps en chômage technique.

Les animaux sont plus vifs que nous. Ils nous échappent avec plus de vivacité, ils se vengent avec plus de ténacité. Ils obéissent ou désobéissent avec plus de fraîcheur et de spontanéité. Ils sont plus cruels dans leurs réflexes. À tous points de vue, et à l'ombre de leur servitude volontaire, ils nous sont infiniment supérieurs.

La fatuité française va jusqu'à prétendre que le nuage de Tchernobyl n'a pas franchi nos frontières. Nous sommes un tel sanctuaire de la Culture et des Droits de l'Homme (de la Révolution, la vraie) que le nuage mortel venu de la fausse révolution (la soviétique) ne saurait nous atteindre. Pas plus que la vilenie internationale : la mafia, les scandales, partout ailleurs, jamais en France. Tout juste si nous acceptons quelques petites catastrophes naturelles, mais pour le reste, la Nature, que nous avons inventée au XVIII^e siècle, ne saurait nous en vouloir.

L'eugénisme et toutes ses variantes se justifieraient peut-être dans la perspective d'une race supérieure (mais il n'y en a pas de race supérieure à l'homme – tel qu'il est, il est l'horizon absolu de l'évolution, puisqu'il est le destructeur du cycle). Par contre, toute manipulation génétique visant à rapprocher l'espèce d'une perfection normale, c'est-à-dire d'une médiocrité statistique, est franchement abjecte. À moins qu'il ne s'agisse d'une obscure volonté d'effacer la spécificité de l'espèce par la confusion génétique. Auquel cas il n'y a rien à dire : l'homme a toujours voulu changer la règle du jeu, au risque de s'y perdre. Jusqu'ici il le faisait dans l'ordre symbolique, désormais ce sera dans l'ordre biologique.

« Si je pouvais être sûr que ce que je fais n'est que du bluff, je ferais des choses extraordinaires » (Warhol). Cependant la crédulité est tellement générale qu'il est difficile d'être suspecté. Tous préfèrent faire crédit à la réalité, à la sincérité, à la loyauté de l'écriture. Même une citation parfaitement inventée de l'Ecclésiaste est homologuée de facto.

D'ailleurs à quoi sert d'être un imposteur ? Tout retombe dans la vérité, inlassablement. Le temps lui-même est complice de la vérité. Avec le temps, n'importe quelle imposture prend force de vérité.

Pourtant tout vient du plaisir d'être démasqué. Mais ceux qui ont tenté de le faire n'ont pas vraiment réussi. Ils sont restés pris au piège. Seuls quelques-uns savent en quoi tout cela n'est qu'une imposture.

Pour ce qui est du « travail » intellectuel, je n'en ai plus aucune idée. Reste une disponibilité totale dans le vide, où il ne faut plus rien attendre que de la gravitation universelle.

L'écriture fragmentaire est au fond l'écriture démocratique. Chaque fragment jouit d'une distinction égale. Le plus banal trouve son lecteur exceptionnel. Chacun tour à tour a droit à son heure de gloire.

Bien sûr, chaque fragment pourrait devenir un livre. Mais justement il ne le fera pas, car l'ellipse est supérieure à la ligne droite. Mais aussi par paresse : on n'a pas le droit de brûler le temps à des fins inutiles, pas plus que de s'exploiter soi-même à des fins utiles. Et aussi par compassion envers les mots, qui ont déjà tellement servi.

Au contraire de ceux qui espèrent tout de l'indigestion des idées et des discours – il y aurait beaucoup à dire sur l'abus

des idées, sur la prostitution des mots, sur le harcèlement textuel de la langue – au lieu de cela : vous serez jugé sur la brièveté de vos intuitions et de votre discours.

Autre promesse des fragments : c'est qu'eux seuls survivront à la catastrophe, à la destruction du sens et de la langue – comme les mouches dans le naufrage de l'avion, seules rescapées parce qu'ultralégères. Comme les épaves dans le maëlstrom d'Edgar Poe : les plus légères tombent le plus lentement au fond du gouffre. C'est à elles qu'il faut s'accrocher.

Toute proximité du bonheur réveille l'angoisse de la puberté.

Attache-moi. Attami. L'Obsédé de Fowles. La séquestration comme équivalent amoureux de la prise d'otage, comme forme ultime de séduction. La séduction elle-même est une forme de rapt, qui entraîne une reddition et une complicité violente. Le moment où elle succombe à la violence, obéit à la cruauté qui la lie, est le moment le plus fort de l'expérience amoureuse.

On imagine mal la situation inverse, où une femme attacherait et s'attacherait un homme de cette façon, sinon en le séquestrant mentalement.

Entrouvrir ses lèvres charnelles par un regard furtif. Les tenir écartelées d'une main songeuse, ou spongieuse. S'y attarder avec une prudence prophylactique. S'y ensevelir avec un spasme de dérision. Be careful !

Le petit veau bleu azulège, gravissant la colline sur une bande de tapis bleu, et que je dépasse lentement sur mon engin à chenilles.

Quiétude insexuelle – chasteté rétinienne en position génupectorale – avec pantalon à bretelles.

L'Inconscient, comme on dit, ça parle. En fait, ça n'existe que si on lui parle. C'est comme les plantes si on les arrose. Ça se cultive. Si on l'oublie, il tombe en friche. C'est notre culture agronomique de l'Inconscient.

Gombrowicz, Nabokov, Svevo, Schnitzler, Canetti. Comment se fait-il que les plus grands soient plus ou moins violemment hostiles à la psychanalyse ? Et au fond, vers la fin, Freud lui-même ?

Rossif ne filmait-il si bien les animaux que parce qu'il les détestait secrètement ? Chacun cache quelque cruauté envers son objet. Rien ne sert d'imputer cette cruauté à des motivations inconscientes ou à une psychologie triviale : c'est une règle symbolique. L'analyse fait partie du théâtre de la cruauté. La destruction fait partie de l'intelligence (amoureuse) de l'objet.

Ce qu'on est en train d'exterminer, ce n'est pas tellement l'humain que l'inhumain et le bestial – dans l'homme aussi. Ainsi la stupidité respective de l'homme et de l'animal domes-

tique dans le couple consensuel (chien, chat) et leur duo sentimental – l'homme tenant en laisse son animalité blanchie, à l'ombre des Humanoïdes Associés.

Étant du même ascendant que mon signe, je suis voué à une cohérence obsessionnelle ou à une dissolution fatale. Pas de disjonction, pas de contradiction : rien ne vient balancer la toute-puissance du signe et de l'ascendant conjugués.

L'unijambiste qui mène une vie double, prenant son pied ailleurs.

Dans l'incertitude perpétuelle, elle d'être aimée, lui d'être désiré, elle d'être reconnue, lui d'être voulu, ils s'éloignèrent l'un de l'autre avec amertume.

Cet homme qui, pendant dix ans, dîne deux fois chaque soir, une fois chez sa maîtresse, et l'autre chez sa femme. Une seule fois en dix ans, elles lui ont servi la même chose : une blanquette de veau.

Seule solution au problème de la drogue : en faire une monnaie d'échange universel, le nouvel équivalent général. Ainsi ne serait-elle plus consommée. Passant de la valeur d'usage à la valeur d'échange, elle aurait la même abstraction que l'or ou le papier. On pourrait en stocker quelques milliers de tonnes comme fonds international de garantie, comme à Fort Knox. Au lieu du Gold Exchange Standard, le Narcotic Exchange Standard.

Comme l'Étudiant de Prague retrouvait son image dans les fragments épars du miroir, ainsi les diverses singularités retrouvent leur image dans le miroir brisé de l'universel.

Deux situations intéressantes : lorsque la pensée va plus vite que la langue, lorsque la langue va plus vite que la pensée. Le pire, c'est quand la pensée et le langage vont le même train : là commence l'ennui.

Hallucinations olfactives. Ce ne sont pas des odeurs agressives, c'est une nausée légère, mais tenace, sans raison apparente. Qui n'a rien du délicieux vertige esthétique du trompe-l'œil ou de l'illusion optique. Et pourquoi telle odeur de feu de bois, de citronnelle, de moisissure ? Ce qui est effrayant, c'est que la machine du corps puisse sécréter des illusions matérielles – alors qu'on admet fort bien que l'esprit puisse sécréter des illusions mentales. C'est d'être physiquement dupe de son corps.

Il y a des miroirs sans tain, qui vous permettent d'espionner innocemment le monde – c'est une des plus belles métaphores de la conscience. Il n'y a pas d'écran sans tain, parce qu'il n'y a rien à voir de l'autre côté de l'écran, rien à voir sans être vu.

Révélation en rêve de la perfidie d'une femme. Dois-je lui imputer la responsabilité de ce rêve ? Certainement elle ne

peut pas en être innocente. Le rêve ne trompe pas. L'intelligence qui l'ordonne est la vôtre, mais les passions qui s'y jouent viennent d'ailleurs. C'est l'éveil qui restitue le scénario trompeur de l'illusion sentimentale.

Dans le même fil que le couteau du boucher de Tchouang-Tseu : une lame aussi tranchante que le regard. Une lame tellement fine et subtile qu'elle opère à distance. Il suffit de l'approcher pour que le bloc de viande se détache de lui-même, au simple regard de cette lame.

De retour du laboratoire avec les résultats d'analyse dans une enveloppe, il la poste machinalement dans la première boîte aux lettres qu'il rencontre.

Les seuls qu'il faut détester véritablement, ce sont les professionnels de l'interprétation, les spécialistes de la violence par insinuation, les fouteurs d'intention et les imputeurs de responsabilité. Les critiques, pour qui toute divergence trahit la susceptibilité de l'auteur. Les analystes, pour qui toute réserve est signe d'obscurité et de mauvaise foi envers soi-même. Les champions de l'intelligence artificielle, qui pensent que vous êtes caractériellement inadaptés (ce qui est vrai) et vous regardent avec commisération si vous n'entrez pas dans le jeu.

Toutes ces figures sépulcrales du journalisme et de l'intelligentsia parisienne, dans le studio de télévision. Tous la queue dans la glace, semblables aux *Régents* de Franz Hals.

Mourir par omission – un seul instant d'inattention et on n'existe plus.

Se suicider par absorption des limites potentielles de l'existence.

À force d'accoutumance, on peut supporter des doses d'alcool démesurées tout comme, au bout de longues années, on peut supporter quelqu'un avec un seuil de tolérance incompréhensible pour n'importe qui d'autre. Déjà nous supportons collectivement un degré de promiscuité, d'agression sensorielle et de pollution impensable pour un observateur extérieur à l'espèce humaine.

En vertu du principe qu'il vaut mieux être tué par une balle à vous destinée plutôt que par une balle perdue, et en vertu du fait qu'il y a beaucoup plus de balles perdues que de celles qui touchent leur but – vaut-il mieux faire partie des terroristes ou des victimes ?

Depuis que je n'en ai plus, je suis devenu très curieux de l'emploi du temps des autres. À quoi peuvent-ils donc vaquer dès leur réveil ? Comment supportent-ils d'avoir quelque chose à faire dès le matin ? Comment peuvent-ils tourner toute la journée comme un fluide dans un lavabo, jusqu'à l'orifice du sommeil ? Ils pianotent sur l'écran tactile de leur propre vie, où s'affiche perpétuellement une quotidienneté hystérique, et de temps en temps la quotidienneté extatique du temps vide.

Ceux dont le temps est dévoré par des activités inutiles ne peuvent même plus concevoir que vous n'ayez rien à faire. Il faut les entretenir dans cette illusion, car ainsi ils vous accordent le même respect artificiel qu'ils ont pour leur acti-

vité dévorante. Par opposition à l'autre hystérie, celle de la lenteur et de l'ennui, le dynamisme ininterrompu des affaires n'est que l'hystérie du temps mort.

Les activités modernes ont la même fonction subtile que les charognards du désert : en dévorant le temps mort, elles nous laissent la disposition du temps pur. En mettant fin au temps libre, elles nous délivrent de l'angoisse du temps plein.

Dans le même esprit, il faut rendre grâce aux politiciens qui se dévouent pour digérer le cadavre du politique – sarcophages vivants qui nous protègent de la pourriture du mort, qui sinon envahirait la société tout entière. Toutes les calamités nous protègent de quelque chose de pire. Ainsi la stupidité des critiques doit avoir une fonction supérieure – celle de nous protéger, par l'épaisse couche de crasse intellectuelle qu'ils secrètent, de la violence secrète du jugement, que sans eux nous serions forcés d'exercer et de retourner contre nous-mêmes.

Ainsi de tous ceux qui nous délivrent de l'obligation fastidieuse de gérer l'argent, les affaires, le loisir, la morale. Toutes tâches superflues, heureusement dévolues aux charlatans, aux prédateurs, aux spéculateurs, sans compter les philosophes aux lèvres de cire. Il ne faut surtout pas vouloir corriger l'illusion de leur discours, car cela nous livrerait tout vifs à un face-à-face inégal avec la bêtise, et avec le fardeau de notre liberté.

Toutes ces entreprises qui se développent sans autre fin que celle de blanchir les bénéfices. Tous ces chantiers de construction voués à ne jamais aboutir, et qui n'existent que le temps des subventions, des pots-de-vin, des spéculations. Tous ces projets qui correspondent à la seule nécessité d'entreprendre, à l'impératif moral de la performance comme une respiration artificielle. Des vies entières vouées à des activités de ravalement, sans même aucun objectif de prestige ni de richesse.

Partout l'amnistie, le blanchissement des scandales, le blanchissement des factures. Mais il n'est pas dit que la facture de ce blanchissement, tout comme celle de l'intoxication collective qui l'accompagne, ne tombe un jour sur le marbre du pouvoir. Les media et la classe politique paieront cher, ils sont déjà en train de payer la traite hypothéquée qu'ils ont tirée sur notre à-valoir imaginaire. Ils ont déjà perdu toute créance et toute crédibilité.

Il reste autour de nous assez de signes de l'innocence du monde, de mouvement perpétuel, de chasteté et de malice, d'environnement lunaire, automnal, aquatique, pour que ressuscite l'imagination des premiers âges.

Il y a des êtres dont la beauté s'exalte d'une relation servile à quelqu'un de plus beau encore, lequel ne peut que se vouer à une créature d'une perfection encore plus grande, dans un enchaînement sans fin.

Pour certains, la volonté et la vie sont torturées par le fait d'habiter un corps monstrueux. Pour d'autres, c'est l'inverse : le mal découle du fait d'habiter un corps si beau qu'il ne peut rien produire d'équivalent à lui-même.

C'est l'indifférence, naturelle ou affectée, qui l'a mené à ce système complexe de dislocation amoureuse : jamais deux femmes au même endroit, si elles devenaient jalouses ou complices, tout s'effondrerait. Qui l'a mené également à cette dislocation mentale des pôles de la volonté, rendant toute décision soigneusement impossible. Et aussi à l'écartèlement et à la dissémination des concepts, au lieu de vivre au chaud dans l'équivalent culturel de la névrose conjugale : l'usage pacifique des concepts de base.

Pourquoi cette préférence paradoxale ? La sensation d'y trouver une certaine énergie sans doute, mais surtout : l'écartèlement, la dislocation est un supplice, et il y a des supplices de l'intelligence comme il y a ceux du corps et du désir. Et on connaît dans ces supplices aussi une certaine volupté.

Je me suis longtemps demandé pourquoi mes cinq étages étaient mystérieusement plus difficiles à gravir que ceux des autres. Aucun doute qu'ils le seraient moins si je n'y habitais pas, si je ne m'attendais pas à retrouver là-haut mon double, dont j'aimerais bien me débarrasser. J'aimerais bien me glisser là comme chez quelqu'un d'autre, en enlevant métaphoriquement mes chaussures. Et un des charmes de rentrer tard dans la nuit c'est l'espérance secrète que l'« autre » a eu le temps de s'endormir et que vous allez pouvoir vous glisser dans les draps sans le réveiller.

Toutes ces sociétés au bord de la crise de nerfs, et qui pourtant ne s'effondrent pas. Tous ces corps soumis aux plus incroyables persécutions physiques, idéologiques, médiatiques, et qui résistent à tout avec une invraisemblable plasticité. Loin de se plaindre de notre fragilité, il faut admirer notre résistance, et celle du corps social tout entier.

Tout le frémissement inutile et le fourmillement occulte des services secrets est passé dans le champ intellectuel, avec ces milliers de colloques qui se prennent en filature les uns les autres – ne parlons pas des agents doubles, qui travaillent pour une puissance étrangère, celle de la Stupéfaction virtuelle et de l'Inintelligence comparée. Avec ces milliers de chercheurs qui, comme de faux espions, ont oublié d'enlever le prix de la semelle de leurs chaussures, tout comme ils ont

oublié d'enlever les fiches, les citations, de l'exposé de leurs idées. Mais on peut encore lire le prix, quand ils croisent les jambes sous la tribune, et la marque de leur imperméable, quand ils le posent sur la chaise, et le millésime de leurs idées, quand ils louchent de leurs yeux fluorescents, sous leurs lunettes, vers leur conclusion, essuyant furtivement sur leur échec une larme philosophique.

L'Inconscient est comme nous, il vieillit. Il prend des plis et des rides. On le reconnaît, on le voit venir, il prend lui-même des habitudes névrotiques. Il se plie à la mode, il décline, il meurt de mort naturelle. En fait, il est déjà passé à l'état de fantôme, et c'est pour l'Inconscient comme pour les fantômes : alors que leur existence devrait hanter et perturber la nôtre, nous vivons sans nous en soucier.

Dieu sait que, s'il se montrait, il cesserait d'exister. Lui-même n'a jamais prétendu exister. Il ne se laisse sentir que pour que soit posé le problème de son existence. À l'inverse, la publicité est bien trop visible, elle affiche bien trop son existence pour être ce qu'elle prétend : efficace.

Il n'y a pas plus de preuves de l'efficacité de la publicité que de l'existence de Dieu.

Invocation lue au fronton d'une église : Que tienes que Dios no te haya dado? Que possèdes-tu que Dieu ne t'ait pas donné? (sous-entendu : il t'a tout donné). Mais aussi : Que possèdes-tu que Dieu ne t'a pas donné? (c'est-à-dire : qui t'appartienne en propre). Soit exactement l'inverse. Même ambiguïté dans le verset biblique : Et sans Lui rien ne fut créé. Qui dans la version cathare devient : Et sans Lui fut créé le Rien – qui énonce à l'inverse le principe du Mal.

L'essence n'a jamais la chance de ressusciter, tandis que l'existence a toujours la chance d'une existence seconde.

Les Illimitrophes : ceux qui se nourrissent de l'absence de limites.

Le Staphylocoque dans le Phylactère.

L'humidité cristalline de la pleine lune.

Le carnage final des miroirs.

Baudelaire dit que chaque homme porte en soi une dose d'opium naturel incessamment renouvelée. Ainsi il y a une forme innée de la dissociation de la volonté d'avec elle-même – figure secrète de la naissance. « C'est vous que votre pipe fume. » C'est vous que l'écran regarde.

Je la soupçonne de faire semblant de dormir pour éviter toute relation sexuelle. Seule la conversation l'excite profondément, et son rire s'égrène autour d'elle tandis que voltigent ses paroles comme des phylactères. Mais ces phylactères sont prophylactiques : ils la protègent comme des fils de la Vierge.

Les grands condominiums en construction à la lueur des lampes à arc dans la forêt tropicale de Puerto Vallarta : pénitenciers de luxe, éléments pour une solution finale, comme les raffineries de Galveston ou les plates-formes pétrolières de Santa-Barbara.

Les Suisses se sont récemment, et hypocritement, interdit le foie gras pour cause de souffrances animales (la victimalité a encore frappé !). Ils n'ont pas compris que le foie gras n'était pas un besoin, mais un luxe, une drogue – la consommation morbide de l'organe malade d'un animal sacrifié, etc. On repense au *Troisième Homme*.

Par ailleurs la Suisse est un pays merveilleux : lors de son 800^e anniversaire, la procession qui célébrait l'histoire de la ville de Berne, composée entièrement d'autochtones, traversait un public composé en majorité d'Italiens, de Noirs, de Japonais.

Le charme de la Suisse, c'est qu'il plane sur ce pays tellement confortable, pacifique, monotone et infantile, l'ombre grandiose de Nietzsche. Toute cette *Gemütlichkeit* évoque implacablement Sils-Maria. On se dit que toute cette *Untermenschlichkeit* est offerte journellement, et le sera pendant des siècles, en sacrifice expiatoire à la pensée du Surhomme, qui a paradoxalement choisi d'émerger ici, où toute intelligence supérieure est immergée dans le confort placentaire.

La ruse des Suisses a été de fournir des mercenaires à l'Europe entière pendant des siècles, et de se tenir ainsi à l'abri des guerres. C'est aujourd'hui celle de tous les pays riches qui, en fournissant d'armes le monde entier, parvient à exiler, sinon la violence, du moins la guerre de leur territoire.

Les villes suisses les plus clean, les plus saines, les mieux protégées du monde, où même les quartiers anciens ont l'air tellement neufs qu'on les dirait reconstruits alors qu'ils n'ont jamais été détruits. C'est pourtant dans ces villes – Berne, Zurich – que règne la « öffentliche Drogenszene » la plus dure. La drogue est là partout comme l'héroïne intraveineuse de

cette richesse. L'or des profondeurs nourrit le chancre superficiel.

Tous ces gauchistes contrariés (par l'Histoire), mal latéralisés, et qui finissent par écrire avec les deux mains, de gauche à droite bien sûr, en attendant de peindre leurs espaces de liberté avec les doigts de pied.

Publicité rivale pour des compagnies d'assurances. We assure you

- from the candle to the grave
- from the womb to the tomb
- from the sperm to the worm
- from erection to resurrection

Masochisme hivernal de ces milliers de femmes aux jambes et aux cuisses nues dans le froid glacial – sacrifice hivernal invoquant par contraste une chaleur pénétrante, chacun rêvant d'être l'air froid qui gerce leurs lèvres, ou l'air chaud qui sort de leur bouche. Cette insinuation tiède, l'hiver, de toutes les femmes qui passent fait penser aux Belles Endormies. Quel plaisir de caresser une femme sans la réveiller ! De n'être pour elle qu'un rêve paradoxal, dont son corps seul aurait jouissance. Quel obscur désir chez elle d'être violée sans le savoir ?

De toute femme, on aimerait la posséder sans qu'elle le sache, libre à elle de jouir à notre insu.

« Peut-être lui restait-il assez d'énergie virile encore pour la tirer de son sommeil, mais dans son cœur le vieil Eguchi ne trouvait pas l'excitation nécessaire. »

L'ennui naissait de l'uniformité, il naît aujourd'hui de l'accélération. Plus on croit échapper à l'ennui par la force centrifuge, plus on tombe dans le véritable ennui, celui frénétique du mouvement brownien et des particules. Peut-être est-il encore temps de jouer sur le différentiel d'accélération pour retrouver l'inertie et l'ennui dont nous ne sommes plus maîtres.

On peut discuter avec celui qui sait, on peut discuter avec celui qui ne sait pas, mais le Bouddha lui-même ne saurait discuter avec celui qui croit savoir.

Qui êtes-vous donc, J. B., qui parlez de simulacre, sinon vous-même un simulacre ?

Réponse : c'est parce que j'existe que je peux faire l'hypothèse de la simulation, du simulacre universel. Vous qui êtes déjà irréels, vous ne pouvez pas envisager l'irréalité des choses. Vous qui n'êtes que l'ombre de vous-mêmes, vous ne pouvez pas faire l'hypothèse de la transparence.

Ceux qui pratiquent l'altérité, ou la solidarité comme un devoir conjugal, ou bien parfois comme adultère, lorsqu'ils croient devoir trahir leur identité.

Par une sorte d'indétermination rampante, mais de téléguidage obscur, j'arrive à contourner la décision et à surprendre les choses par inertie. Au fond, il n'y a qu'à les laisser à leur pente naturelle, qui est de se produire. Ainsi arrive-t-on toujours à ses fins, par un mélange de hasard objectif et de lâcheté.

Les témoignages de respect et d'admiration ne peuvent que laisser perplexe et rêveur. C'est qu'on est privé de ses défenses par l'impossibilité de refuser ou de répondre (par un signe équivalent). C'est donc comme d'être paralysé par une piqûre d'insuline. L'admiration est la forme intra-veineuse de l'agressivité. C'est pourquoi il est si difficile de l'exprimer, ou de la recevoir. S'il est vrai qu'elle est une passion, alors son expression relève du crime passionnel.

Thomas Bernhard. Pourquoi cet engouement pour une blasphémation molle, tout à fait à la mesure de la déflation molle de l'époque ? Sa haine de l'Autriche est elle aussi à la mesure du pays – provinciale. Sa parodie méchante de la remise des prix (Wittgenstein) est aussi lourde que la cérémonie elle-même. Son succès vient de ce qu'il partage sans vergogne toutes les caractéristiques de son époque, dont la complicité vulgaire avec l'objet qu'on dénonce ou qu'on parodie.

Son cri ? Pauvre Büchner, pauvre Beckett, pauvre Joyce, pauvre Genêt ! Mesurez l'extraordinaire complaisance de ce saint Thomas dans le cri à l'autrichienne, dans le cri du Philistin. Le cri du fossoyeur rusé dans un opéra nécrophage.

Son exil ? Il n'est pas du tout en exil de sa société. Il est typiquement le dénégateur et l'imprécateur de service d'une société grasse dont il suce l'énergie lourde pour la distiller dans un cri conventionnel – le vaudeville de la colère et de la haine. Il y a quelque chose en lui du théâtre de Boulevard et de Sacha Guitry. Il y a en lui tout simplement un imposteur. Et bien sûr l'engouement des adorateurs fait partie de l'imposture.

Nous sommes habitués, en art particulièrement, à la simulation en abyme – la copie de la copie etc. Ainsi Élisabeth D. copie littéralement les fleurs de Warhol. Elles se vendent comme telles, et très cher. Du point de vue esthétique, c'est un mystère total. Du point de vue commercial, ce n'est pas un mystère du tout. Mais combien vaudraient les fleurs de X., qui recopierait les fleurs d'Élisabeth D. ? Rien sans doute. Mais peut-être reprendraient-elles de la valeur à la quatrième génération ? Il y aurait ainsi une périodicité de la simulation, et les simulacres de haute dilution produiraient les mêmes effets que les originaux – comme dans « la mémoire de l'eau ». Borgès aurait dit : à force de traduire un texte dans une autre langue, puis de le retraduire dans sa propre langue, et ceci un nombre infini de fois, on retrouverait forcément le texte original.

Grâce à une informatique météorologique ultra-sophistiquée, il va devenir possible de prévoir, sans l'ombre d'une erreur, le temps du lendemain et du surlendemain. Simple-ment cela exigera quatre jours de calcul. Nous saurons donc exactement dans quatre jours le temps qu'il a fait la veille et l'avant-veille. La vérité sur le temps n'a que faire du temps. Et les faits n'ont qu'à bien se tenir. S'il le faut, la vérité corrigera les faits rétrospectivement. Il aura fait beau, même s'il a plu. Car les faits sont les faits, mais la vérité, c'est la vérité. Elle arrive toujours trop tard, mais quand elle est arrivée, c'est elle qui fait foi.

Très vite on se bat contre la médecine, et non contre son propre mal. Et finalement c'est par l'abréaction à la médecine, à son appareil terroriste et protectionniste, qu'on guérit sans autre forme de procès. Dans ce sens, la médecine est incontournable. Peut-être a-t-elle hérité de la sorcellerie elle-même cette fonction perverse de détournement du mal ?

Les vigiles qui surveillent l'entrée du Ministère sont volontiers tolérants tant que dure la guerre (du Golfe), mais ils deviennent inflexibles une fois les risques écartés.

Il est normal qu'une fonction s'exaspère lorsqu'elle devient inutile. Ainsi la bureaucratie est-elle depuis longtemps une fonction exaspérée (et exaspérante). Ainsi la publicité s'exaspère dans l'auto-ironie, dans l'antipublicité et dans l'antiphrase, ne sachant plus depuis longtemps à quelle fonction elle obéit. Ainsi la sexualité s'exaspère quand ses finalités s'évanouissent (et le désir s'accroît quand l'effet se recule).

Ainsi les anticorps s'exaspèrent, déclenchant des maladies auto-immunes, lorsqu'ils prennent conscience de leur inutilité dans un corps surprotégé. Eux aussi, comme les vigiles, sauvent leur honneur de figurants inutiles.

Dans le studio d'enregistrement, vos pensées défilent comme sur un prompteur, vous devenez le lecteur automatique de vos propres idées. Surtout si votre regard tombe par surprise sur l'écran de contrôle, où vous vous voyez parler en temps réel.

Dans un studio de télévision, vous sentez vos idées se vider de leur esprit, de cette sorte de qualité qu'on ne trouve (si on la trouve) que dans un rapport de séduction ou de rivalité. On n'est spirituel que dans l'altérité, même si on a des idées dans la solitude.

L'esprit dans ce sens, le trouble, la surprise, le charme des idées ne fonctionnent que dans un jeu duel et sensuel des esprits – ce qu'interdit la virtualité de l'écran et des millions de spectateurs. L'écran est une forme d'altérité gelée, d'altérité confisquée, d'altérité idéale peut-être, comme celle de la Ville Idéale, où il n'y a personne.

Dans les villes satellites autour de Brasilia, dont le plateau est censé être le centre de gravité magnétique du monde, dans l'Arizona magique, au sous-sol de quartz générateur de vibrations extra-terrestres, partout l'être humain invente des lieux cultes, des objets cultes, proches des cultes du Cargo ou des sanctuaires aztèques, chargés d'attirer le regard de n'importe quelle espèce supérieure. Nous vivons dans l'obsession d'être découverts, dans la hantise de ne pas l'être, ou d'avoir disparu d'ici là. Biosphère 2 est une sorte de préparatif hallucinant à cette rencontre de troisième type. Comme les messages lancés dans l'espace ou les modules spatiaux chargés des emblèmes de l'humanité (la musique de Bach, etc.).

Les Aztèques eux aussi vivaient dans l'attente d'une race supérieure. Mais les Espagnols, quand ils sont arrivés, les ont exterminés. Heureusement pour nous, on ne voit pas poindre d'autre race à l'horizon (mais peut-être bien du fond de la nôtre).

Nous sommes dans une société d'une intolérance glaciale, où la moindre diversion, la moindre infraction au principe de réalité est violemment réprimée. Le pharisaïsme, le philistinisme réaliste triomphent partout. Toutes les idées sont immédiatement coulées dans le béton. L'anathème est le même que dans n'importe quelle société religieuse ou stalinienne. Rien n'a changé. La conjuration des imbéciles est totale.

Ces lieux mondains où tout le monde se reconnaît sans s'être jamais connu. Voracité des visages, allumés par la reconnaissance anticipée les uns des autres. Mais peut-être se

sont-ils connus dans un autre monde ? C'est l'impression que donnent les cocktails de la Rive Gauche. Tous ont une lueur de déjà-vu – ils flottent comme les ombres sur les eaux du Styx. D'ailleurs, l'enfer ne doit être que cela : la réminiscence compulsive de tout ce qu'on a vécu sans jamais pouvoir mettre un nom sur un visage.

L'obscénité des zones franches, des zones d'exemption de la valeur, zones frontières livrées à la vulgarité totale de la marchandise, se retrouve dans les zones piétonnières des villes modernes. L'extradition de l'automobile devrait nous réjouir. Et pourtant on la ressent comme une mascarade pire encore, de par la mystification d'un semblant de ville à visage humain, alors que le sublime de la ville, c'est bien évidemment son caractère inhumain, et en particulier l'aliénation vitale du trafic automobile.

La seule question, devant la vanité de l'art actuel, c'est : comment une telle machine peut-elle continuer de fonctionner en l'absence de toute énergie nouvelle, dans l'indifférence totale des acteurs, dans la désillusion critique et la frénésie commerciale ? Et si oui, combien de temps va durer cet illusionnisme – cent ans, deux cents ans ? Cette société est comme un récipient dont les bords s'élargissent continuellement et où l'eau n'arrive jamais à bouillir.

Petit bestiaire contemporain.

Protection – Les zoos affichent une passion irrésistible pour la sauvegarde des espèces menacées. On en protège ainsi un certain nombre avant de les réinsérer en milieu naturel. Oui, mais entretemps c'est le milieu naturel qui a disparu ! Autant pour les hommes : on les recycle idéalement dans des

isoloirs humains (thalassothérapie, psychanalyse, clubs de luxe, hôpitaux ou asiles), avant de les rendre à la vie sociale – oui, mais entretemps c’est l’environnement social qui a disparu !

Reproduction – « Nous avons prélevé des ovules sur cette tigresse... Ces ovules ont été fécondés in vitro avec le sperme d’un tigre de Sumatra et, pour l’instant, on conserve les embryons, qui devraient être réimplantés sur une tigresse porteuse, d’une espèce plus nombreuse, les tigres de Sibérie. »

Nutrition – De quoi crèvent les animaux en captivité ? De ne plus avoir à chercher leur nourriture. Il faut donc suppléer cette activité vitale. Pour les fauves, on suspend le poulet à une ficelle. Pour les singes, on cache la nourriture dans des trous. Pour les oiseaux, on disperse les insectes vivants... Il va falloir en faire autant pour l’homme. Car de quoi crèvent-il en société ? De ne plus avoir d’activité vitale, de ne plus avoir à se battre pour trouver sa nourriture.

Transparence – Les gens ne supportent plus de voir les animaux derrière des barreaux. Donc on remplace les grilles par des vitres blindées.

Les visages deviennent de plus en plus la matière pure de l’image. Comme s’il y avait urgence à fixer ce miroir des passions humaines avant le déferlement de l’inhumain. Dans ce sens, les visages prostrés, vidés de leur substance, des prisonniers américains à la télévision irakienne, restent les seules images qu’on puisse opposer, dans la mémoire de cette guerre, au flux techno-publicitaire des opérations militaires.

Ou encore le visage des joueurs de tennis, que cible la télévision dans l’intervalle des échanges : déconcentration cataleptique, il fixe ses pieds, il contemple sa raquette comme un objet perdu, il ne voit plus rien autour de lui, il est en phase de malheur absolu.

Non seulement les journalistes invités de « Caractères » parlent de la guerre (du Golfe) sans le moindre doute quant à sa réalité, en termes conventionnels, diplomatiques et politiques, mais ils parlent de leur livre lui-même comme d'un document à l'appui de l'évidence. Tout ce qu'ils font, c'est de le réciter et de le reproduire – c'est cela qu'on appelle la communication. Narrateurs de leur propre texte, comme d'un objet réel, sans le moindre scrupule. Quel mépris envers le spectateur, envers le livre lui-même. Ils ne comptent que sur la valeur d'échange journalistique de leur produit, tout comme ils ne comptent que sur la valeur d'échange politique de l'événement.

Stockage de jouissance dans les circuits spéculatifs du capital (la Bourse). Comme on stocke l'énergie dans les supra-conducteurs, dans l'idée de la recouvrer un jour – mais n'est-ce pas plutôt une façon de s'en débarrasser ? Le stockage de la jouissance, c'est la jouissance du stockage.

Une table de café, en terrasse. Une jeune femme attend. Elle a fait passer une annonce et elle a rendez-vous avec un de ceux qui ont répondu. En fait, son objectif est très différent : elle fait une recherche sur le type d'hommes qui répondent à ce type d'annonce. Elle le lui dira dès qu'il arrivera, pour éviter tout malentendu. L'homme arrive, elle lui parle. Il répond que de son côté, il poursuit une recherche sur le type de femmes qui font passer ce type d'annonces. Finalement, ils en arrivent au même point que les petites annonces : ils finissent par tomber dans les bras l'un de l'autre.

Affiche électorale portugaise : « C'est si bon, la première fois, quand c'est fait avec amour. Votez PS ! » L'affiche représente un jeune couple enlacé.

La manipulation est si grossière qu'elle trahit certainement, comme le maquillage excessif, un profond mépris. Ici le mépris de la classe politique pour elle-même. En fait, le message érotique cache un véritable signal de détresse. Toutes les publicités ont quelque chose de cette tonalité désespérée, sous leur apparence euphorique, et donc aussi valeur, à qui sait l'entendre, de dissuasion clandestine. « Surtout ne votez pas pour moi, qui suis tombé si bas ! »

La preuve que la classe politique constitue une micro-société parallèle sans rapport avec la société *réelle* et uniquement vouée à la tâche de se reproduire, c'est que les scandales qui l'affectent sont sans conséquences pour elle, tout comme les krachs ou les scandales financiers sont sans conséquences sur l'économie *réelle*, puisqu'il n'y a pas de rapport entre les deux.

Dans un sens, cette situation nous protège : elle protège la société civile des vicissitudes de la classe politique comme elle protège l'économie (ce qu'il en reste) des péripéties de la Bourse et de la finance internationale. Cette dissociation, d'où naissent une politique virtuelle et une économie virtuelle, est donc en quelque sorte bénéfique. Mais dans un autre sens, c'est pire. Car la politique virtuelle et l'économie spéculative d'une part, la société et l'économie réelles d'autre part, s'éloignent l'une de l'autre à une vitesse Grand V, et finiront sans doute par crever chacune de leur côté.

La mémoire est une fonction dangereuse. Elle donne rétrospectivement un sens à ce qui n'en avait pas. Elle efface rétrospectivement l'illusion interne des événements, qui en faisait l'originalité. Mais si les événements gardaient leur

forme originale et énigmatique, leur forme ambiguë et terrifiante, il n'y aurait sans doute plus d'histoire.

L'idée qu'une idée puisse vous être volée n'a pas de sens. Si elle peut vous être volée, c'est qu'elle n'a pas d'importance. Si elle peut vous être volée, c'est que ce n'est pas la vôtre.

Étant donné le rituel de la cigarette après l'acte sexuel, on peut se demander si celui-ci n'est pas destiné à disparaître lorsque celle-là aura disparu. La régression simultanée des deux est troublante – y aurait-il une relation de cause à effet ? Partout où la cigarette est en voie de disparition, c'est toute une culture mythique du plaisir sexuel, la jouissance cinématographique du plaisir qui est menacée.

La fin des grands Empires signifie-t-elle aussi la fin de l'Empire des Sens, de l'Empire des Signes – signifie-t-elle qu'on ne pourra plus jamais rien faire sous l'empire de la colère et de la passion ?

Alors que le cinéma a plutôt tendance à disparaître, le rêve, lui, prend de plus en plus l'allure d'un tournage. Il s'éloigne du processus primaire pour être en quelque sorte postsynchronisé. Ainsi, je vais jusqu'à tourner dans une séquence ultérieure, un passage qui manquait dans le rêve précédent. Ou bien j'interviens – avec *presque* la conscience d'intervenir, ce qui n'interrompt pas du tout le fil du rêve, sur le déroulement ou sur la fin si elle ne me plaît pas. Mais qu'est-ce que ça veut dire « si elle ne me plaît pas » ? Où est passé le processus objectif du rêve ? Inconscient, es-tu là ?

Jadis, on s'éveillait pour échapper à un cauchemar, maintenant on corrige le rêve au montage. Est-ce que l'altérité du rêve elle aussi perdrait de sa force ?

Changer les données du monde réel. Au lieu de travailler inutilement sur la réalité, faire intervenir les mécanismes de commutation du rêve et de la réalité, du réel et de l'illusion.

Par exemple : dans un rêve, notre voiture s'abîme dans le fleuve. J'arrive à m'extraire et à me sauver. Mais celle qui est avec moi est en train de couler. Alors j'ai le choix : ou intervenir dans le rêve pour la sauver, ou intervenir sur le rêve pour l'infléchir dans le bon sens. J'y arrive en effet : le rêve change de cours, et elle est sauvée. Il me suffit d'opérer sur le rêve en tant que tel pour détourner son contenu (alors que dans la réalité du rêve il m'aurait fallu du courage pour en arriver là).

Mais de quel lieu intervient-on ainsi sur son propre rêve, de l'intérieur, sans se réveiller ? Et de quel lieu intervient-on sur la réalité, de l'intérieur, sans pourtant y croire ?

Disparition du souvenir du rêve dans l'instant du réveil. Le songe est là, si proche, presque sensible sur l'écran de la rétine, et pourtant il est impossible de le ressaisir. Où vont les atomes dissociés du rêve ? L'homme éveillé cherchant à se souvenir de ses rêves est comme un mort cherchant à rassembler ses souvenirs de vivant, ou comme le vivant cherchant à se souvenir du visage des morts.

Du point de vue du rêve, le passage à l'état de veille est comme une mort où ne survivent que des lambeaux d'une vie antérieure. Peut-être les bêtes ont-elles aussi dans la tête ce genre de vagues réminiscences aussitôt effacées ? Sentiment de revenir, par la dilution de la mémoire, à l'hébétude du reptile.

Peut-on vouer son existence à une idée qui n'est pas la vôtre ou à une femme qu'on n'a jamais aimée ? J'ai vécu vingt-cinq ans avec l'Université, cette femme sans désir, et j'ai trouvé mon plaisir ailleurs. Mais comment peut-on jouer le jeu aussi longtemps sans être dupe un seul instant ? Quelle machine caractérielle fonctionne derrière cette stratégie dissociée ?

Il ne faut jamais choisir la ville idéale, ou le cadre de vie idéal, ou la femme idéale. Car en cas d'échec, la responsabilité est infernale.

Les scandales servent de tampax à la démocratie, quand elle a ses règles et qu'il faut éponger l'hémorragie.

La fraîcheur de l'oreiller, l'été, c'est celle du désespoir.

Travailler l'événement à nu, à chaud, à vif, comme la guerre du Golfe, mais pas en temps réel, ni avec le recul du passé, mais avec la distance de l'anticipation. Journalisme de troisième type, tout le contraire de l'information.

Si la commémoration est la forme douce de la nécrophilie, la forme dure en est l'exhumation forcée à fin d'autopsie définitive. Tels sont les disciples qui traquent et exhument tous les

écrits d'un auteur, malgré sa volonté. L'acharnement textuel est une autre forme de l'acharnement thérapeutique. Passe encore quand ce sont les vivants qui pratiquent cette nécrophagie sur les morts. Mais le pire est le charognard qui la pratique de son vivant sur lui-même, canonisant d'avance ses moindres vestiges, assurant sa propre consécration posthume.

Songez à la chance inouïe de la génération qui disposerait de la fin du monde. C'est aussi merveilleux que d'assister au début. Comment ne pas souhaiter cela de toutes ses forces ? Comment ne pas y contribuer par ses faibles moyens ?

Être là au début eût été fantastique. Mais nous sommes arrivés trop tard. Il ne nous reste que la fin. Appliquons-nous donc à voir périr les choses, les valeurs, les concepts, les institutions, à les voir disparaître. C'est le seul enjeu qui en vaille la peine.

On rêve d'une idée furtive qui passerait à travers tous les réseaux de détection sans se faire repérer, pour toucher sa cible infailliblement.

Plaisir subtil d'arriver en avance et de mesurer, par le temps vide qui nous sépare de l'heure exacte, ce que nous sommes avant d'être là. Mais ceux qui arrivent en retard tournent sans doute autour d'une jouissance tout aussi perverse, ayant pris le temps de n'être pas là avant d'y être.

Il faut que tout, avant d'avoir lieu, ait eu la chance de ne pas avoir lieu. Ce suspense est essentiel, comme le négatif d'une photo. C'est ce négatif qui permet à l'événement

d'avoir un sens, c'est ce qui lui permet d'avoir lieu – jamais la première fois, toujours la seconde. Car les choses n'ont de sens que la deuxième fois, comme le baptême dans l'anabaptême, comme la forme dans l'anamorphose. D'où le phantasme qu'il y aura toujours une deuxième rencontre, une autre chance, dans un autre monde ou dans une vie antérieure.

Il n'y a jamais de fin définitive à une relation – tout ce qui n'a pas été résolu, tout ce qui n'a pas été dit doit se retrouver dans une existence seconde. C'est dans cette « reprise », dirait Kierkegaard, qu'est le plaisir le plus profond : celui de vaincre le temps par le jeu de l'autre rencontre.

Tous les événements essentiels se jouent une seconde fois (il n'y a justement que la mort dont l'événement est unique et non rejouable). Mais cette échéance seconde est aussi la dernière, et chaque événement « repris », symboliquement rejoué, nous rapproche de la mort. Une fois tous les événements récapitulés par le souvenir et annulés par cette évocation, le destin est scellé, la fin est imminente.

Je ne la trouvais si belle en noir que parce que je la rêvais morte – en fait c'est parce que je la rêvais veuve. J'étais épris en elle de l'allégorie de ma propre mort. Mais cette allégorie, je la possédais physiquement – ce qui est une forme originale de travail de deuil.

L'individu est subclaquant –
mais la démocratie est post-vivace.
L'extase est post-historique –
mais le futur est prématuré.
La jouissance est post-prandiale –
mais le silence est cérébral, etc.

À force de monotonie, il n'est même plus évident de rien changer aux conditions réelles.

À force de torpeur, il n'est même plus évident de se forcer au spectacle.

À force de réalité, il n'est même plus évident d'épuiser l'idée jusqu'à la moelle.

À force de communication, il n'est même plus évident d'avoir envie de parler ni d'écrire.

La possibilité pour le citoyen de se constituer une opinion à partir de l'information est aussi nulle que celle de se constituer un jugement esthétique à partir du marché de l'art.

Quand on pense à l'incroyable complexité névrotique de millions d'individus épars et à la somme exponentielle de tous ces problèmes, on se dit que la pollution psychique de la planète est bien supérieure à la pollution bio- ou technologique. Il n'en était certainement pas de même à Tautavel ou à Cromagnon. La brièveté et la férocité de la vie jouaient comme régulation automatique. Aujourd'hui nous avons échangé le cannibalisme primaire contre le cannibalisme psychique. Nous sommes passés au stade de la cruauté virtuelle.

L'inhumanité rampante issue de la technicité artificielle – émanation la plus directe du cerveau reptilien de l'espèce ?

La surdité est une affliction moindre que de ne pas voir. Parce que c'est un émerveillement continu de voir, et qu'il

y a une sorte de perfection du visible. La vision enchante ce qu'elle touche. Même la laideur devient miraculeuse, du simple fait de la vue, de l'œil, de la couleur, de par la joie pure des apparences. L'ouïe est plus viscérale et dramatique, donc plus proche de la peur. Plus proche du langage et du sens, donc aussi de la bêtise. Car l'absurdité du langage est plus pénétrante, plus poignante, plus lourde de sens que celle du spectacle et de la vue. C'est pourquoi j'accepterais mieux d'être coupé du monde par la surdité, qui en épargne l'absurdité, que d'être privé de la scène du monde, fût-elle obscénité.

L'ouïe tient plus du sexuel et la surdité de l'impuissance sexuelle, tandis que la vue et le regard touchent à la séduction. Vivre sans voir, c'est vivre sans être vu – même si cela n'empêche pas les femmes aveugles de se maquiller, et qui plus est devant un miroir. C'est vivre sans la séduction. Un monde sans regard est comme une nuit blanche, peuplée de cauchemars intérieurs.

Je me suis toujours demandé si les aveugles voyaient, si les sourds entendaient dans leurs rêves – est-ce que la vue et l'ouïe dans le rêve passent par les organes de la perception ? On y vole bien sans passer par les organes de la locomotion, on y parle bien sans passer par la voix.

Il est évident que la surdité résulte du désir obscur de ne plus entendre, de couper le son par résistance au harcèlement de la voix et des messages. Car le monde est au fond un merveilleux reportage visuel – c'est le commentaire qui est insupportable.

L'effet tournoyant, dans la sinusite, de votre propre voix à l'intérieur de la tête. Effet Larsen à l'intérieur du crâne, qui donne l'impression d'être sur table d'écoute. Les idées elles-mêmes tournent à la confusion, par manque de trouver une issue dans la voix.

On parle d'un vernis d'intelligence et d'une couche de bêtise. Qu'en serait-il d'un vernis de bêtise et d'une épaisse couche d'intelligence ? Élevées à la puissance de la simulation, la bêtise et l'intelligence se confondent. Toute qualité élevée à la puissance deux se confond avec son contraire. Mais la bêtise reste supérieure à l'intelligence en ce qu'elle est inintelligible.

Les concepts de valeur, d'abstraction, de spéculation doivent s'élargir à la matière cérébrale comme jadis à la matière fécale du travail. Spéculer sur l'intelligence comme matière grise mise à prix comme n'importe quelle matière première, avec son équivalence en monnaie de singe, est la proie désormais des chasseurs de têtes.

L'immanence successive des objets sous la police structurale du regard.

Ce qui dans l'objet est irréductible à l'objectivité.
Ce qui dans le sexe est irréductible à la sexualité.
Ce qui dans le langage est irréductible à la signification.
Ce qui dans l'événement est irréductible à l'histoire.

Quand on ne sait pas ce qu'on veut, il faut s'attacher à quelqu'un qui sait ce qu'il veut. Oui, mais celui qui sait ce qu'il veut n'est-il pas déjà suspect ?

Quand on n'est pas sûr de son propre goût et de son jugement, il faut s'attacher à quelqu'un dont le goût est sûr. Oui, mais justement, comment le choisir dans ces conditions ?

Quand on a peu de dispositions relationnelles, il faut s'attacher à quelqu'un qui en a. Oui, mais comment le trouver, et comment entrer en contact, si on n'est pas doué pour cela ?

Quand on ne sait pas aimer, il faut s'attacher à quelqu'un qui vous aime. Oui, mais justement comment s'attacher à lui ?

Information virus. Leitmotiv à l'usage de l'Agence Virale de Désinformation.

A communicable idea, thought, ideology, image, notion or concept, that is created by someone, for no one in particular, but everyone in general, which purpose is to infect, invade, seduce, subvert, and ultimately transmutate the host society, culture, metropolis center, nation state or any other system or cultural circuitry, seemingly on a selfpropelling redundancy overload that is rushing towards its own collapse, destruction, annihilation, argameddon and/or demise – This is itself an information virus designed to infect the immature host body politic.

Les ordinateurs nous ramèneront-ils à une forme matérielle, inhumaine, d'intelligence ? Rejoindront-ils le destin, le mouvement général de la matière, un moment interrompu par l'homme et son histoire ?

Entre intellectuels dans les dîners, ça fleure bon la venimosité subtile, l'exécution feutrée, mouchetée, et le massacre à la tronçonneuse. Une énergie intense passe dans cet holocauste rituel qui remplace tous les soirs, pour l'intelligentsia, la convivialité sanglante de l'Eucharistie. Le reste du temps se passe à ressusciter des titres, des noms, des œuvres, des souvenirs, à défendre le potentiel culturel contre les trous de mémoire. L'amnésie, la défection d'un seul, est contagieuse – tous les autres perdent le fil. La perte soudaine des noms et des visages est aussi contagieuse que le rire. Jusqu'à un certain point, elle a remplacé le rire dans les réunions mondaines.

La conférence mondiale de Rio sur l'Écologie fait partie de la catastrophe. Montedison, prédateur repent, finance les bonnes œuvres écologiques, comme l'espèce humaine elle-même à l'échelle de la planète. En fait, la déprédation se perpétue à travers les mesures qu'on prend pour la combattre : pluie de dollars sur Rio, qui va ruisseler comme il se doit dans les canalisations millénaires de la mafia et du pouvoir. À la catastrophe physique, biologique, s'ajoutent le désastre idéologique, l'appel à la rédemption et à l'union sacrée planétaire.

Là où ils s'extasient sur les « ressources naturelles » et sur la convivialité, je m'extasie sur les jolis scorpions translucides et le dessein pervers de la nature (pas étonnant qu'ils n'acceptent ce discours qu'à doses homéopathiques).

Les scientifiques de Heidelberg (une pléiade de prix Nobel !) affirment que « l'état de nature n'existe pas et n'a probablement jamais existé depuis l'apparition de l'homme dans la biosphère, dans la mesure où l'homme a toujours

progressé en mettant la nature à son service et non l'inverse ». En tout cas, ces Pangloss n'ont pas progressé en mettant l'intelligence de la nature à leur service ! Leur proposition, illuminée par la volonté d'objectivité scientifique, équivaut à dire que « Dieu n'existe pas et n'a probablement jamais existé depuis l'apparition de l'homme dans la biosphère, dans la mesure où c'est toujours l'homme qui a cru en Dieu, et non l'inverse ».

Le plus drôle est quand même le *probablement*. La communauté scientifique « affirme » que quelque chose n'a *probablement* jamais existé ! Il est difficile d'être plus objectif.

On peut être l'imposteur de ses propres idées (on n'y croit pas, elles n'ont pas de conséquences), le libertin (on les traite comme des danseuses), le bouffon et le cabotin (on les caricature soi-même), le militant (on les défend avec acharnement), le repenté (tous les militants finissent comme repentés). On peut en être aussi le complice naïf et la victime.

La plupart deviennent parasites de leurs propres idées, quand ils en ont. Mais, de toute façon, ces états d'âme s'appliquent aussi bien à ceux qui n'en ont pas, et qui deviennent successivement bouffon, militant, repenté, complice et parasite de leur absence d'idées, dont ils se font un destin parfaitement réussi.

Les discours optimistes sont évidemment les plus désespérés, l'optimisme étant le mouvement de l'âme qui témoigne de la pire incertitude quant à l'existence du Bien, et de la plus grande probabilité quant à l'existence du Mal. Si le Bien existait, il n'y aurait pas lieu d'y croire, ni d'être optimiste (pas plus que pessimiste d'ailleurs). Les deux catégories sont également dépressives et péjoratives.

Cette bouteille oubliée dans le sous-sol, qui avançait sur l'étagère de quelques millimètres par an peut-être, mais dépassait déjà le bord de quelques centimètres. Elle profitait de l'indifférence générale (la guerre du Golfe, etc.) pour poursuivre sa progression, et elle n'était pas loin de réussir à tomber et à se fracasser, créant ainsi un de ces événements insignifiants, mais décisifs, justement parce que, purement accidentels, ils témoignent cependant d'une destination lente et d'une volonté aveugle. Mais je l'ai vue, je l'ai arrêtée dans sa course, et je l'ai remise en place – comme dans ce jeu d'enfant où celui qui est vu en train de courir doit revenir à son point de départ. Mais je sais qu'elle n'attend que d'être oubliée pour renouer avec son projet diabolique.

Coup sur coup : la radiographie de mes poubelles – le portrait au scanner de mon code génétique – l'inventaire photographique des objets de ma vie quotidienne.

Dans tous les cas : une analyse sans visage. Le miroir dérisoire de votre identité perdue, de vos déjections et du détail futile de votre vie – identification forcée, investigation policière, aussi obscène que l'analyse d'urine, ou que la psychanalyse, dont toutes ces approches sont des variantes techniques et dégradées.

Esthétisation générale des résidus. Vestiges de la magie, dont la puissance reposait sur la disposition des traces et des déchets, des ongles, des cheveux et des particules mortes de l'autre. Mais que reste-t-il du sortilège archaïque ?

J'ai rêvé d'une tempête conceptuelle de force cinq qui soufflait sur le réel dévasté.

Les campus américains : ils sont, comme Disneyland, une micro-cité idéale, l'idéal type artificiel d'une biosphère intellectuelle. Comme toute réalisation idéale, ils finissent par sécréter une contrainte féroce – le *politically correct* – et une intoxication interne avec ses venins et ses endomorphines.

Épicure : le hasard.

Les Stoïciens : le destin.

Les Sceptiques : l'illusion.

Les Cyniques : l'ironie.

Figures fondamentales de la pensée antique, devenues hérétiques au regard de notre pensée moderne réaliste et rédemptrice – mais toujours aussi vivantes. Nous n'y avons ajouté que deux hérésies supplémentaires : le principe du Mal et celui de la perfection (les Cathares et les Manichéens).

Tout à coup, les artères de la mémoire sont comme sectionnées. Le contraire des extrémités fantômes, où le membre absent semble encore irrigué nerveusement. Ici les objets sont bien présents, mais ils ne sont plus innervés. Visibles, tangibles, ils ne sont pourtant plus qu'un souvenir, comme quelqu'un de proche dont on ne retrouve même plus le nom.

Le speaker furieux de mon refus de participer à son émission fait comme si j'étais là, pose les questions, attend, laisse passer le silence et dit à la radio : Voilà – B. est ici mais il ne veut pas répondre. Est-ce là ce qu'on appelle un philosophe ?

Pole position de la mort.

Dernier de mêlée des conflits organiques.

Arbitre symbolique de la partie.

Beauté des morts quand ils sont couchés sur le côté. Pas la face contre le ciel – signe d’anéantissement et de Jugement Dernier – mais de côté, les jambes pliées, en signe de repli foetal et de sommeil.

Il est très différent qu’un organisme meure de mort naturelle ou parce qu’il porte en lui dès le début des gènes, des cellules dont la fonction est d’y mettre fin : une programmation automatique sans laquelle la vie elle-même, l’organisme vivant serait immortel. Sans cette action spécifique et inhibitrice, la vie serait incapable de s’arrêter toute seule, elle proliférerait à l’infini.

N’en est-il pas ainsi pour le sommeil ? Et pour la pensée ? Ne faut-il pas un agent pour déclencher le processus, et un autre pour l’arrêter ? Il y a certainement des agents inhibiteurs qui interviennent pour stopper la réaction en chaîne de la pensée, sinon elle se perdrait dans le vide, dans la folie, dans l’immensité, comme la vie se perdrait dans l’immortalité.

Notre pathologie actuelle est celle de la défaillance de ces agents inhibiteurs – ouvrant sur une perspective de développement exponentiel de toutes les fonctions.

Dans les vallées andines de l’Altiplano, les Indiens vivent comme à l’intérieur de leur propre corps transfiguré. La pierre y a la substance de la chair et les couleurs, ocre, vert, noir, pastel, oxydées, sont les couleurs de l’intérieur du corps, des muqueuses, des stéréoscopies organiques. Sans compter le cheminement, les anfractuosités, les interstices, les failles où ils marchent et se meuvent comme à l’intérieur d’un corps, mais déchiré et offert au ciel extérieur, gardant la qualité initiatique et charnelle d’un réseau sanguin. Certaines formes

d'ailleurs ont des ressemblances charnelles avec la matière vivante – femmes couchées, anatomies rocheuses d'écorchés aux tissus et aux veines colorés de pigments métalliques. Les Indiens sont voués aux mines, à l'extraction de ce métal qui affleure dans la pierre, comme à l'extraction sacrificielle des organes d'un corps. Différence avec les déserts américains du Nord, où les mêmes péripéties géologiques ne témoignent pas de la même présence viscérale ni du même rituel sacrificiel. Ils sont le lieu d'un délire plus superficiel, irréel et désincarné – admirables aussi à leur façon. Sur l'Altiplano argentin, il semble que Dieu lui-même, que la nature elle-même soient devenus la métaphore sanglante de notre propre corps.

- Quatre axiomes pour une algèbre de la pensée :
- l'attraction du vide par la périphérie. Anti-densité, anti-gravitation. Jarry.
 - l'équivalence de la bière et du cigare, l'équivalence harmonieuse du non-être. Brecht.
 - la complémentarité de l'être et de son contraire, du fascisme et de l'antifascisme etc. Benjamin. La complicité des pôles.
 - la réversion des effets et des causes, la précession des effets sur les causes, des fins sur l'origine. Prédestination. Métalepsie.

Légalement goutteux
Légalement arthritique
Légalement aérophagique
Légalement asthmatique
Légalement bronchiteux
Légalement mycosique
Légalement presbyte
et, du point de vue psychique,
résolument caractériel.

Oxymores : une lueur de désespoir – l'élan récessif – la mante irrélégieuse – la réalité virtuelle.

L'aphélie : nous sommes le plus loin possible du soleil.

L'apogée : nous sommes le plus loin possible de la terre.

L'apathie : nous sommes le plus loin possible de la souffrance.

L'agonie : nous sommes le plus loin possible de la mort.

Que signifie cette tendance de se mettre à deux pour écrire ? Si le concept est, comme il devrait l'être, un adversaire à part entière, s'il s'agit d'un défi ou d'un duel philosophique, alors il faut l'affronter seul. S'il s'agit d'un travail intellectuel ou d'une recherche, alors on peut le faire à deux ou à plusieurs.

27 juillet 1992. Jour anniversaire. 63 ans. L'âge exact de naissance du Docteur Faustroll. Coïncidence extraordinaire : tout ce que j'écris en ce moment, sur l'Agence, le Transfatal Express, l'ironie objective, est sous le signe de la Pataphysique.

Le permis automobile à points est une excellente formule. Mais il est scandaleux que la seule conduite automobile profite de cette idée exceptionnelle. Il faut l'élargir à l'existence totale et créer un permis existentiel du même type. Chaque

infraction à la législation morale des conduites entraînerait un retrait de points d'existence – l'épuisement des points entraînant le retrait du permis de vivre. Ainsi les voies de l'existence seront plus sûres, et d'ailleurs moins encombrées, une fois débarrassées de tous ceux qui ne savaient pas se conduire. Ils n'auraient d'ailleurs même plus l'occasion de se conduire bien ou mal, puisque par définition, à la différence du permis automobile, le retrait du permis de vivre serait définitif (la seule solution serait d'avoir une double vie). On peut envisager de leur donner une chance par le recyclage, sous la direction d'experts de conscience qui leur réinjecteraient le respect des normes. Ils entreraient alors en survie provisoire. Mais le mieux serait quand même d'envisager l'interdiction de vivre comme immédiatement exécutoire. Il suffirait d'incruster le permis à points sous forme d'implant programmé pour liquider le récalcitrant par syncope automatique. Ce serait l'application inconditionnelle des droits de l'Homme. Et on verrait alors plus clair dans l'application juste et inexorable de la démocratie.

1948 : *Les plus belles années de notre vie.*

Les personnages du film ont gardé envers leurs sentiments une franchise, une foi naïve que nous n'avons plus. Les nôtres, délicieusement nommés *affects* pour sauver la fiction d'une vie *affective*, ne sont plus en réalité qu'affectation psychique, ayant perdu toute créance à nos yeux. Ou alors ce sont des affects de conversion, qui trahissent le mélodrame du corps plutôt que les nuances de l'âme. Cette candeur, nous ne l'avons même plus envers nos rêves, où nous sommes aux prises avec leur interprétation, leur dédoublement, leur réflexe ironique. Mais le pire, c'est que non seulement la vie, mais le cinéma aussi semble avoir perdu, depuis cette époque, toute simplicité. Il ne sait plus que se parodier avec affectation, et tourne au psychodrame, ou au mélodrame visuel. Rétrospectivement, c'était donc aussi « les plus belles années » du cinéma.

Montjuich, juillet 92, inauguration des Jeux Olympiques. Le ténor international chante face à la tribune royale. À gauche, il y a un écran géant de télévision, où il apparaît en gros plan pour les 120 000 spectateurs. Comme il est trop petit dans le décor, tous les visages se tournent vers l'écran pour le voir. Comme il s'en rend compte, il se tourne lui aussi vers l'écran, et chante face à sa propre image. Mais alors, étant donné l'angle de prise de vue, il est de profil sur l'écran. Du coup, les spectateurs de la tribune se retournent vers lui en chair et en os. Personne ne regarde plus l'autre.

C'est la version 1992 des *Ménines* de Vélasquez vues par Foucault. Le jeu des regards à l'âge classique devient le hors-jeu des regards à l'ère du (télé)visuel.

Il faut prévoir d'incorporer dans les futurs immeubles des niches chargées d'explosifs, soigneusement distribuées de manière à les détruire automatiquement en temps voulu (comme ces cellules programmées dès la naissance pour produire la mort).

Pour une altérité sans voiles et une identité sans scrupules.
Pour une identité sans voiles et une altérité sans scrupules.

Toute la classe politique infectée par l'histoire du sang contaminé. Le virus circule encore plus vite dans les superstructures du pouvoir que dans le corps des victimes. La corruption, les scandales sont au fond sans conséquences pour la classe politique, puisqu'elle est immunisée vis-à-vis de la société réelle. Mais ce scandale-là est original, parce qu'il

perce le mur qui sépare la société politique de la société civile, et fait événement à partir de la contamination invisible – événement viral, à défaut de la violence sociale, qui n'en est plus capable.

« Comment peut-il décrire de telles abominations ? Et comment fait-il pour ne pas s'effondrer sous le poids des abominations qu'il décrit ? »

Eh bien il faut une force d'âme exceptionnelle – ou encore une lâcheté particulière. De toute façon il faut être abominable pour assumer l'abomination. Il faut avoir partie liée avec le mal pour pouvoir dire le mal. Il faut avoir vendu son âme au diable pour pouvoir parler du diable (et sans doute aussi pour pouvoir parler de l'âme).

Une espèce de loi morale, de superstition terroriste vous dénie le droit de parler de quoi que ce soit si vous n'êtes pas impliqué – pas le droit de parler du PC si vous n'êtes pas au Parti, pas le droit de parler de la psychanalyse si vous n'êtes pas analyste ou analysant.

D'où le corollaire tout aussi terroriste : si vous analysez si bien le système, c'est que vous en êtes complices. Fourchette éternelle de l'accusation – imposture ou corruption : « Vous parlez de la séduction, vous n'êtes qu'un séducteur » ou bien « Vous parlez de la séduction, mais vous n'y connaissez rien ». « Vous êtes complice de votre objet » ou bien « Vous ne savez pas ce dont vous parlez ».

En fait, être et parler de quelque chose n'a rien à voir. Le plus bel exemple est celui de la mort : il faut être vivant pour en parler. Mais ceci vaut pour tout, pour le politique, pour l'économie, pour l'art – il faut être étranger à quelque chose pour en parler de façon étrange, c'est-à-dire originale. Il faut être homme pour parler du féminin. Tous ceux qui parlent d'« expérience » parlent d'une façon conventionnelle – ils racontent leur vie.

En fait il faut être absolument complice de ce dont on parle, et complètement ailleurs. Il faut aimer, il faut haïr. Il

faut être son objet, et il faut être violemment contre. C'est la loi de l'hospitalité, et c'est la loi de l'hostilité.

Les ilotes contre les élites.

Ceux qui ont le privilège de la parole ont aussi celui de dire non, exprimant par là leur conscience critique, alors que les majorités silencieuses sont vouées au oui, exprimant par là leur consensus et leur servilité. Cette fois, dans le référendum sur l'Europe, c'est la bêtise qui dit non. Pour une fois, toute la classe politique et médiatique, toute la culture et l'élite se retrouvent du côté du oui. Ont-elles perdu leur privilège critique, ou faut-il penser que les masses font preuve d'une intelligence transpolitique supérieure à l'intelligence critique de l'establishment intellectuel ? Ce résultat fait événement, puisqu'il révèle que ce qui se joue n'est pas une partition politique de droite et de gauche, mais une discrimination plus profonde – celle des clercs et des clones, celle des élites et des ilotes.

On s'est acharné à montrer que le vote négatif était politiquement nul et débile. Peut-être, mais étant donné la débilite et la nullité du politique lui-même, le non constituait, par effet inverse, un acte transpolitique remarquable.

Le politique n'est plus le fin mot de l'Histoire. L'Histoire elle-même n'est plus le fin mot de nos actions. Le politique tel qu'il se joue aujourd'hui n'est plus qu'un chantage à l'Histoire et à la Raison historique (toujours invoquée à propos de l'Europe). Dans ce sens, le vote négatif est un non au chantage politique, à l'arrogance de l'intelligentsia politique « européenne » assurée par avance du conformisme passif de la masse (les veaux). Jamais ce référendum n'aurait été lancé sans cette assurance méprisante que le peuple suivrait l'élite à la trace. Mais c'est là où la crédulité des politiciens quant à la bêtise des masses dépasse largement la crédulité des masses quant à l'intelligence des politiciens. C'est dans cette dysfonction, dans cette désaffection de tout système représentatif que sont possibles des convulsions inattendues, qui

n'ont plus du tout pour moteur une prise de conscience politique mais une forme d'abréaction transpolitique, sur fond d'indifférence radicale.

Ou bien une forme d'inconscient politique qui aurait retrouvé les voies du négatif (ce que lui déniait Freud pour qui l'Inconscient ne savait pas dire non). C'est ainsi que l'ultimatum lancé à la bêtise s'est retourné contre ceux mêmes qui l'avaient lancé. La puissance de ce non imprévisible fait effet de virus, de dissolvant leucémique dans tous les réseaux sanguins de la classe politique. Dans le vide des événements qui ont l'air d'en être, celui-ci en est un. Non qu'il ait bousculé le cours des choses, puisque l'Europe est passée. Mais c'était le premier événement imprévisible, venu du fond des sondages et des statistiques, témoignant d'une société parfaitement divisée, non pas politiquement, mais quant à l'exercice symbolique de la parole et du pouvoir. Première émergence d'une dénégation aveugle de l'illusion du politique, d'une dénégation de la Raison morale et politique, pour cette fois unanimement rassemblée dans sa niche médiatique, intellectuelle et culturelle. Cette caste, depuis toujours détentrice du monopole des Lumières, n'a vu bien sûr dans cette dénégation aveugle qu'une conjuration des imbéciles, qu'il fallait briser par tous les moyens : chantage à l'union sacrée qu'elle dénonce partout ailleurs, imprécation, intoxication médiatiques, et pour finir mépris du suffrage universel et reniement de ses propres principes (le Non des Danois est tenu pour nul et non avenu – sans parler de l'écrasement des élections algériennes en 1993). Tel est le dur apprentissage des droits de l'Homme, qui passe aussi bien par leur relégation inconditionnelle. La dictature démocratique est en bonne voie.

L'Europe – le type même d'événement contemporain : fantasmagorie sous vide. Elle n'aura eu lieu ni dans la tête, ni dans les rêves, ni dans l'inspiration naturelle de qui que ce soit, sinon dans l'espace somnambulique de la volonté politique, des dossiers, des discours, des calculs et des colloques

– et dans la synthèse artificielle de l'opinion qu'est le suffrage universel sévèrement orienté et contrôlé en fonction de l'idéalisme rusé des chefs et des experts.

C'est un peu comme le modèle de simulation, en plein désert, de l'expédition sur Mars dans Capricorne One : l'Europe comme réalité virtuelle, à enfiler comme une combinaison digitale. C'est peut-être cela la perfection de la démocratie.

La psychanalyse veut que les rêves soient la réalisation d'un désir de la veille. Mais il serait tellement mieux que la veille soit la réalisation des désirs du rêve. Car les mouvements d'une illusion libre et flottante sont plus riches que ceux d'une réalité sous surveillance.

Ne plus réfléchir. N'être qu'un chien. Être dans sa tête comme un chien dans sa niche.

La caractéristique du lymphatique, c'est d'être fatigué avant de commencer, mais en pleine forme à la fin.

La caractéristique du pusillanime, c'est de voir son âme rétrécir au contact du corps.

La caractéristique de l'esprit faible, c'est de voir ses idées rétrécir au contact des mots.

L'ennui est une forme subtile de virus filtrant, de tonalité fossile qui traverserait invisiblement, sans l'altérer, la substance de la durée. De fines particules d'ennui, comme des neutrinos, strient la durée sans laisser de traces – il n'y a guère de mémoire vivante de l'ennui. Ce pour quoi il peut se super-

poser à toutes sortes d'activités, même passionnantes, puisqu'il vit dans les interstices.

Une cicatrice sur le visage d'une femme lui donne tout le charme, toute l'attraction de l'animal qui aurait pu lui faire cette blessure (Canetti).

Ce qu'il faut, c'est se délivrer de ses idées dans l'écriture, et non les prendre en charge – c'est délivrer le langage de sa fin, délivrer les concepts de leur sens – délivrer le monde de sa réalité, qui est une illusion plus grande encore.

Le pire quand on vous pille vos idées, c'est qu'on vous prend pour une épave.

Il vaut mieux être victime de l'ostracisme que de devenir soi-même une coquille d'huître.

Le seul franc succès qu'on ait dans une conférence c'est quand on renvoie le public à lui-même : « It's your problem ! » Rien de tel pour faire rire que l'inversion des rôles.

Plus besoin de s'en prendre à la classe politique. Elle pratique l'autodestruction spontanée. Tout ce qu'il faut faire, c'est pratiquer une non-assistance implacable à personne en danger.

Berlin-Est « libéré » exporte vers l'Ouest sa promiscuité sexuelle, florissante à l'ombre de la dictature, et donc aussi le sida, sous forme d'un contingent de prostitution sauvage. L'Ouest par contre exporte vers l'Est le porno-stéréo-vidéo, l'image et le simulacre du sexe, dont ceux de l'Est étaient cruellement frustrés. Là, c'est plutôt le sida mental qui transite. Ainsi les deux cultures se contaminent-elles réciproquement après la chute du Mur de la Honte.

L'Intelligence Artificielle engendre forcément une Intelligentsia Artificielle, un corps d'experts intellectuellement corrects et génétiquement immunisés, qui se reconstitue autour des données numériques de l'intelligence et de la maîtrise digitale du code.

On nous informe de source sûre, que, selon les données de toutes nos agences, le jour ne s'est pas levé ce matin. Il est maintenant 10 h 15, et le jour prévu pour 7 h 30 (heure solaire) n'est pas encore là. Ce retard inouï n'est pas dû à une éclipse. Serait-il dû à un ralentissement de la rotation de la terre ? Les savants contactés ne disposent d'aucune explication: Nous vous tiendrons d'heure en heure au courant de tout élément nouveau, et en particulier de l'éventuel lever du soleil, qui nous l'espérons ne saurait tarder.

Un de nos correspondants nous propose l'hypothèse d'un ralentissement, non de la rotation de la terre, mais de la vitesse de la lumière. Si cette vitesse avait diminué sensiblement dans le courant de la nuit, le jour ne se lèverait pas. Si elle décroissait de plus en plus, une nuit prolongée s'installerait sur la terre, le temps que cette lumière plus lente mettrait pour y parvenir. Le ralentissement progressif de la

lumière nous mènerait à la fin, ou du moins à la redéfinition du soleil traditionnel.

Chaque femme a dû avoir dans une vie antérieure un mercenaire, un bouffon, un intellectuel, un speaker, un lampiste, un arpenteur, etc. C'était d'ailleurs peut-être le même homme au fil de ses métempsycoses et de ses vies successives. Car chaque homme a lui aussi sans doute été un jour bouffon, serf, mercenaire, boucher, lampiste, aiguilleur du ciel...

Elle suce les mots au passage – elle semble en état permanent de fellation des mots qu'elle prononce.

Enfin une initiative humanitaire originale : un comité de soutien pour l'avortement des femmes bosniaques violées par les Serbes. Même les militants anti-avortement seraient forcés de convenir de cette action. Même le Pape (encore qu'il refuse aux religieuses en mission dangereuse l'usage des contraceptifs). Et pourtant, même alors, l'ambiguïté ne cesserait pas. Car au fond ces avortements « thérapeutiques » pourraient fort bien aller dans le sens de la purification ethnique.

Pris à partie, à la terrasse d'un café, par un inconnu : « Mais enfin, Monsieur, est-ce que vous allez attendre de mourir pour être aimé ? » Sous-entendu : quand allez-vous faire ce qu'il faut pour être aimé ? Sous-entendu encore : on ne vous aime pas. Dépêchez-vous de mourir, c'est votre dernière chance.

Mais par ailleurs la question suggère que je doive être

aimé, de quelque façon que ce soit, ce qui est aussi une déclaration d'amour.

Abréaction névrotique et érotique dans tout lieu confiné par le discours ou par l'écrit : bibliothèques, colloques, tables rondes, examens. Envie de grimper aux rideaux et de me balancer sur les lustres dès que se pointe le discours de la culture.

Si les paroles stupides pouvaient laisser un déchet matériel ! Quelle évidence de la bêtise générale !

Au nord de Lisbonne : duel entre l'autoroute en construction et une piste de dinosaures. Une piste de 90 millions d'années contre celle d'aujourd'hui, qui ne durera évidemment pas aussi longtemps – que serait une autoroute fossilisée ? Les dinosaures ont gagné : l'autoroute sera déviée. Jadis les chiens hurlaient et la caravane passait. Aujourd'hui les fossiles hurlent, et la caravane ne passe plus. Les traces de dinosaures hurlent dans notre mémoire. Vivants, nous les aurions exterminés, mais nous respectons leurs traces. Autant pour l'espèce humaine : plus nous la mettons en péril, plus nous préservons méticuleusement ses vestiges.

Dans la rubrique des atrocités ordinaires : les filles d'appatchiks moscovites à qui la mafia revendait au marché noir les bourses de voyage à l'étranger allouées aux enfants irradiés de Tchernobyl.

Par contre, les fourmis prisonnières d'une performance artistique de la Biennale de Venise sont remises en liberté par décret de justice sur plainte de la SPA.

Peu de neige cet hiver. Sans neige, les stations ne sont plus que les villes fantômes d'un vieux culte sportif datant d'une époque glaciaire. Imaginez les stations balnéaires d'où la mer se serait retirée.

On alimente donc les pistes avec de la neige artificielle, pour fournir une base *réelle* à un simulacre de loisir. Du coup, il apparaît que la vraie neige a déjà quelque chose d'artificiel, qu'elle n'a plus cet aspect spontanément irréel qui en faisait la qualité poétique. À la pratique artificielle de la neige correspond tôt ou tard une neige artificielle. On pourrait même envisager un bombardement de neige par satellite, ou un dérouleur de neige automatique : vous glisseriez sur votre ruban de neige personnel, lequel s'effacerait automatiquement derrière vous, comme une bande magnétique. N'est-ce pas déjà l'image de notre temps réel, de notre réalité virtuelle – une séquence brève, programmée, d'espace-temps où se déroule une performance ponctuelle ?

Le gaz carbonique produit par toutes les industries touristiques d'hiver contribue au réchauffement de l'atmosphère qui amène la douceur des hivers, et donc l'absence de neige et donc la déception des masses qui pourtant voyaient, grâce à ces mêmes industries, augmenter leur niveau de vie et donc leurs chances d'aller aux sports d'hiver.

Comble d'ironie : ces mêmes vacanciers, privés de neige dans les stations, se retrouvent bloqués par les congères sur les routes du retour.

Un acte terroriste comme celui du Boeing qui s'est écrasé sur l'Écosse soulève un dilemme insoluble. Soit on choisit d'insister sur la puissance opérationnelle des terroristes et par

là de grandir leur image, soit on impute les choses à l'accident ou à la défaillance technique – mais cette solution est peut-être plus catastrophique encore, car c'est l'aveu de la défaillance propre du système, et chaque accident prend dès lors l'allure d'un acte terroriste.

Dans la vie courante, il se tisse entre nous et les autres, surtout avec les proches, un réseau de prévisibilité qui peut être un réseau de tendresse ou de haine, mais dont nous ne sommes pas libres. Nous-mêmes circoncrivons les autres dans la même imagination captive, les assignant à résidence dans un avenir proche. Nous sommes localisés et il y a une grande difficulté à disparaître. Le fin du fin, c'est alors d'être clandestinement chez soi alors que tout le monde vous croit ailleurs ou de passer hors-champ avec la complicité du hasard. C'est aussi bien que de voir sans être vu, ce qui est mieux que de se regarder dans une glace et de ne pas s'y voir.

« Perdu de vue » est un reality show policier. En dehors du prurit de recherche, de traque et de délation, cette émission fait apparaître le fait qu'on n'a plus moralement ni civilement le droit de disparaître. Mais son succès vient sans doute aussi du phantasme des millions de gens virtuellement inexistantes et dont l'espoir serait de se faire retrouver et extraire, pour le temps d'une émission, de leur nullité.

Simultanément les trous de mémoire se multiplient, je perds les noms, j'oublie les visages et par contre j'ai des bouffées de ressemblance et chaque visage rencontré se met à ressembler à un autre ou à plusieurs autres. Tout cela est

certainement lié mais je ne vois pas comment (autre défaillance).

À la Pointe du Raz un jour d'été sur le plateau rocheux face à la Baie des Trépassés, les touristes erratiques se meuvent à distance les uns des autres comme les figurants contemporains des âmes naufragées.

À l'inverse de l'évolution cosmique de la matière, qui semble bien passer de l'ondulatoire (première phase ultérieure au big bang) au gazeux, puis au liquide et au solide, notre mécanique sociale, celle des masses, semble aller du solide (notre imaginaire primitif de la masse est celui du solide, du compact, de l'inertie) au liquide (la masse des flux et des réseaux, fluide, visqueuse, flottante) puis à l'état gazeux (la masse de plus haute dilution encore, substance insaisissable, éparse, de densité infinitésimale, mais qui constitue pourtant l'essentiel de la matière sociale, comme la masse éparse, gazeuse, constitue l'essentiel de la matière cosmique) pour finir dans l'ondulatoire pur, où le concept même de masse s'évanouit. Bref, le concept social de masse refait en quelque sorte – de la mécanique des solides à la mécanique ondulatoire, de la matière à l'immatérialité totale, le chemin inverse de la matière cosmique.

Chantage tautologique et publicitaire : « 100 % de ceux qui ont gagné au Loto ont tenté leur chance ! » Slogan que les gens ont immédiatement réinterprété en sens inverse, dans l'ordre de leurs désirs : « 100 % de ceux qui ont tenté leur chance ont gagné ! » (Interrogés sur cette publicité, ils ont quand même trouvé que c'était un peu trop, sans doute par

analogie avec les élections où 100 % de oui est un résultat suspect.)

Le stratagème est clair. Si vous dites aux gens pour les convaincre : « Si vous voulez gagner, il faut tenter votre chance », c'est perdu d'avance. Toute proposition logique et conditionnelle n'a aucune chance. Par contre, en renversant l'ordre de l'énoncé, devenu inconditionnel (gagner, c'est tenter sa chance), vous créez une sorte de démonstration circulaire où le désir s'engouffre d'autant plus volontiers qu'elle est vide de sens.

La tautologie, étant l'expression la plus vulgaire de la logique, est toujours l'argument le plus fort. Elle est comme la symétrie, qui plaît tellement parce qu'elle est la forme la plus pauvre et la plus visible de l'ordre. Symétrie et tautologie se voient, elles imposent une sorte d'équation visuelle : $A \text{ est } A, 0 = 0$. C'est pourquoi leur suggestion est immédiate et totale. Se réfléchissant en elle-mêmes, elles jouent comme miroir d'une réalité parfaite. D'où le fait que la tautologie soit prophétique et que la plupart des prophéties soient tautologiques. La rhétorique publicitaire elle-même est d'essence tautologique. D'où aussi un air de famille avec les ventriloques (la gidouille d'Ubu se fait écho à elle-même) et avec les autistes champions de calcul mental et de mémoire chronologique : on sait qu'ils n'ont pas le temps de calculer, le résultat s'affiche sur leur écran mental (respectivement d'ailleurs, les ordinateurs fonctionnent comme des machines autistes).

Le héros de Ernst Jünger, celui de la mobilisation générale, était le Travailleur. Notre héros à nous est celui de la démobilisation générale : le Chômeur. Et quand récemment un chômeur inconnu s'immole par le feu, ses cendres devraient être ensevelies sous la Grande Arche, pour faire pendant à celles

du Soldat Inconnu sous l'Arc de Triomphe. Mais qu'est-ce qui tiendrait lieu de flamme – sinon celle où il s'est lui-même immolé ?

D'ailleurs on devrait élever partout des monuments aux inconnus de toutes catégories : à la strip-teaseuse inconnue, au téléspectateur inconnu, à l'aiguilleur du ciel inconnu, à l'alcoolique anonyme, etc.

Le chômeur qui s'immole par le feu – le terroriste de Neuilly immolé par le GIGN – Bérégovoy auto-immolé – Fabius, qui demande qu'on l'immole, sans succès – Mitterrand déjà mort sans s'en apercevoir. Riche et diverse panoplie de la mort en ces jours-ci.

La nature est miséricordieuse : quand la pulsion faiblit, elle y remédie par la compulsion. Quand l'impulsion défaille, elle y substitue la répulsion. Quand la passion s'efface, elle y remédie par la compassion.

La fonction communication est plus proche de la fonction anale que n'importe quelle autre. Non seulement elle absorbe du différencié et rejette de l'indifférencié – la matière fécale de l'information – mais, grâce à elle, le champ relationnel se dilate et se rétrécit comme un sphincter. L'excès de communication correspond à la débâcle des sphincters.

Perfection du langage : le terme « inexorable » est lui-même inexorable. Matériellement, physiquement, phonétiquement – de par l'arc-en-ciel des voyelles, qui décrit une courbe implacable, du sommet à la chute – chaque syllabe se

détache d'elle-même sans appel – jusqu'au chiasme du « X » entre la nasale aiguë et la liquide sourde.

Il doit y avoir, pour quelque matériel que ce soit, une résolution poétique, qui englobe et intègre tous les fragments d'un ensemble fini – il n'est que de trouver la règle qui organise la réversibilité des moindres détails comme dans le poème – anamorphose et anagramme de tous les fragments – tel qu'il n'y ait pas de résidus. Tout doit trouver sa place, tout doit trouver sa fin.

Le travail n'est jamais d'accumuler des données cohérentes, mais de partir d'un ensemble arbitraire et de poser que cet ensemble, tel qu'il est, est le meilleur. Comme le monde, mais pas au sens du « meilleur des mondes possible » – il n'y a pas de monde possible, il n'y a que celui-là. Tel qu'il est, il est le meilleur, tout comme les règles du jeu d'échecs sont les meilleures. Justement parce qu'elles sont arbitraires, il n'y a aucune restriction à leur fonctionnement optimal. La règle du jeu de la pensée est du même ordre (et s'oppose donc formellement à toutes les règles de fonctionnement du réel).

Pour l'écriture, c'est comme pour le reste : il faut tirer plus vite que son ombre. C'est une sorte d'acte réflexe, qui est fini avant d'avoir commencé. Et qui ne laisse pas de traces (lorsque c'est réussi). Parce que c'est l'objet qui fait le travail, en quelque sorte. Parce que les choses trouvent d'elles-mêmes leur articulation. Mais la contrepartie de cette sorte d'écriture automatique, d'enchaînement sans effort, qui réalise ce qui était l'évidence même – la contrepartie est un passage à l'acte de plus en plus difficile. Il n'est pas vrai du tout que l'expérience d'écrire ou de parler en facilite l'exercice. Elle le rend de plus en plus angoissant.

Le parti pris hérétique de l'indifférence. Celle des masses en termes de social – celle des concepts indifférents à leur référence ou à leur conséquence – celle des événements insignifiants, ou indifférents à leur historicité – celle idéologique à quelque cause que ce soit. Seul le langage n'est pas indifférent, seule la langue ne doit pas laisser indifférent.

Rêve. Les arbres, les souches, les troncs entiers traversent le ciel horizontalement, tordus dans un flux aérien de vent immobile. Ils descendent le ciel comme le courant d'un fleuve, les branches se disloquant et flottant à la traîne comme des épaves. Les arbres tantôt sciés, tantôt arrachés, semblent les rescapés d'une tornade. Tous sont témoins de ce phénomène, mais personne n'est véritablement surpris.

Si la gauche s'est effondrée ainsi, bien au-delà de son déclin réel, ce n'est pas qu'elle soit inapte au pouvoir ou qu'elle ait commis des erreurs fatales (elle n'a malheureusement accumulé que des erreurs banales) mais c'est que, malgré sa décalcification historique avancée, elle n'a pas été capable d'assumer l'indifférence et l'inertie du corps social. Dans un sens c'est presque à son honneur, d'être tombée non pas pour avoir renoncé à son idéal, mais pour n'avoir pas su s'en débarrasser définitivement.

La droite, elle, s'identifie spontanément à ce fantôme inerte du corps social et à son ressentiment profond vis-à-vis du politique. En ce sens, elle est moins politique que transpolitique, c'est-à-dire alignée sur le plus petit commun dénominateur d'une société politiquement désaffectée. C'est donc elle qui tire les fruits de cette désaffectation. Mais elle aussi est

sans perspective politique et à ce titre la défection de la gauche et de la droite est égale.

L'inégalité la plus scandaleuse est celle de l'âge de la mort, et donc de la durée de la retraite. Certains en profitent pendant vingt ans, d'autres n'y parviennent même pas. Dans le cadre d'une redistribution rationnelle des revenus de la nation, ne faudrait-il pas faire à chacun en temps voulu un check-up de ses espérances de vie, et établir l'échéancier de sa retraite en fonction de ses chances présumées de longévité ? Fixer pour chacun la date de sa mise à la retraite en fonction de la date anticipée de sa mort (établie par tous les moyens sophistiqués dont nous disposerons bientôt), sur la base d'une retraite de durée égale pour tous, abolissant ainsi une des plus grandes injustices de la société démocratique.

Quelque idée baignant dans la gélatine bleue du cerveau reptilien, cherchant la différence arachnéenne entre l'illusion et le réel.

Mai 1993

*Everything makes sense in the reverse
Tout signifie en sens inverse.*

Max Ernst peint un jardin. Le tableau achevé, il s'aperçoit qu'il a oublié de peindre un arbre. Il fait immédiatement couper l'arbre.

L'aveu en confession, après des années de silence, d'un vol obsédant, quoique sans importance. Ayant trouvé enfin le courage de le dire, il se voit sanctionné pour cela d'une pénitence si banale qu'il en perd la foi.

L'histoire du traducteur kleptomane : tous les bijoux, les chandeliers, les objets de valeur disparaissent du texte qu'il est en train de traduire.

Apophatique – se dit d'une théologie qui vise la connaissance de Dieu à partir de ce qu'il n'est pas plutôt que de ce qu'il est. Une sorte de théologie négative. On pourrait envisager ainsi une histoire apophatique, qui se déroulerait à par-

tir des événements qui n'ont pas eu lieu. Une lecture apophtique, celle d'un livre dont on approcherait l'idée centrale à partir des questions qui n'y sont pas posées, des réponses qui n'y sont pas données.

Le Crime Parfait – l'Illusion Radicale – l'Excès de Réalité – la Continuation du Rien : plaisir de secouer les branches auxquelles s'accrochent encore les derniers lecteurs.

Voyages, maladies, humeur amoureuse ou dépressive : quelles que soient les péripéties, la même idée se fraie sa voie, comme téléguidée de l'intérieur. Il est effrayant, et reconfortant à la fois, de penser qu'elle se serait déroulée de la même façon, dans n'importe quelle éventualité différente.

Destruction de la flore neuronale par ingestion de produits médiatiques périmés avant même d'être mis en circulation. Destruction de la flore intellectuelle par ingestion massive de produits conceptuels stérilisés, ou artificiellement conservés, telle la langue de bois, à coup de bactéricides, d'antifongiques et d'anti-éidétiques. Destruction de la flore linguistique qui engendre, comme celle de la flore intestinale, des diarrhées verbales, une dérégulation du transit et quelque chose comme une cacolalie, une coprolalie qu'il faut endiguer par de multiples lavages de cerveau pataphysiques.

L'ondulation vélocipédique. C'est vrai qu'on va plus vite, et plus aisément, en ondulant légèrement qu'en progressant en ligne droite. Le vélo vérifie la courbure de l'espace, et celle du corps qui se fraie une voie plus directe que celle du linéaire.

Avec le rêve nous faisons l'expérience fantastique d'un réel à l'état pur, avec des effets de mobilité, d'émotion et de maîtrise tels que le réel lui-même est incapable de les produire.

À partir d'un fragment de savoir ou de mémoire littérale, le rêve est capable d'engendrer une perspicacité psychologique, une divination des autres et de leur mode de pensée bien supérieur au savoir que nous en avons dans la réalité. J'ai le souvenir d'avoir fait vivre et discourir en rêve d'autres personnes mieux qu'elles ne l'auraient fait elles-mêmes, d'avoir été pour un instant tel autre plus que moi-même – le réfléchissant en quelque sorte de l'intérieur. Étrange disponibilité où les scènes, les visages, semblent venir d'ailleurs, alors que c'est nous qui disposons de tout. C'est comme dans la glossolalie, où on se trouve parler miraculeusement une langue inconnue et la maîtriser sans effort.

On voit en général le rêve comme processus d'altération de la conscience par défaut. Mais n'y aurait-il pas des processus d'altération par excès ? L'être humain débranché de lui-même et de sa conscience vigile peut-il produire des effets plus intelligents que lui-même ? C'est ce qu'on prétend des ordinateurs : leur performance fantastique ne vient-elle pas de ce qu'ils sont déconnectés de toute conscience humaine ?

Quinze ans après j'ai vécu, sur une sollicitation presque accidentelle, la résurgence d'une langue étrangère, apparemment tombée dans l'oubli, mais qui a refait comme spontanément surface avec ses tournures propres, ses subtilités – une situation de rêve ! Malheureusement, c'est comme pour les momies égyptiennes : une fois exhumées, elles se décomposent rapidement.

Enfin un Africain sur le podium du Championnat du Monde d'Athlétisme à Stuttgart ! L'Afrique avait bien droit à cette récompense ! Fantastique hypocrisie, alors que la plupart des athlètes qui montent sur le podium sont des Noirs. Mais, par la grâce de l'esclavage et de la colonisation, ce sont les États-Unis, l'Angleterre, la France qui s'arrogent le titre de grandes nations sportives – s'émouvant, du haut de leur arrogance, du succès « exceptionnel » du petit Namibien.

Ceux qui s'acharnent sur la bêtise ont oublié qu'elle est à la fois la maladie et le vaccin, et qu'il faut en avoir été inoculé pour pouvoir l'exorciser. Et parce qu'elle est extraordinairement contagieuse, on ne peut s'acharner sur elle sans tomber dans son piège.

Une mention spéciale va à la bêtise de deuxième type, celle qui a déjà fait un tour complet sur elle-même et sort renforcée de tout l'appareil critique, ironique et mondain, de l'intelligence et de la culture.

La véritable compassion est de prendre le mal des autres en patience.

Dans les cimetières, il n'y a plus que des fleurs artificielles. Mais les villages, eux, croulent sous les fleurs naturelles, comme les cimetières de jadis, à quoi ils ressemblent d'ailleurs, désertés qu'ils sont par les hommes et les bêtes, mais envahis par les fleurs, et devenus, sous leurs floralies perpétuelles, aussi propres et clean qu'une concession funéraire.

La fin de notre vie est le livre suprême
Qu'on ne peut ni fermer ni rouvrir à son choix
On aimerait garder les pages que l'on aime
Mais déjà la dernière s'effeuille sous nos doigts.

On peut imaginer une démocratie à haute définition, où s'inscrirait chaque jour, en temps réel sur les écrans, comme pour la météo, le relevé topographique des droits de l'homme, de leur observance et de leur violation sur toute la planète, avec sanction éventuelle immédiate (ce qui évidemment entraînerait une dégradation incessante de la situation).

Stupidité de tout anti-américanisme commercial ou culturel. Comme si l'américanité ne traversait pas aujourd'hui chaque société, chaque nation, chaque individu, comme la modernité elle-même.

La gueule de clown des hommes de proue.

En plein jour, une part de nous dort sans discontinuer. En plein sommeil, une part de nous veille sans répit. Ainsi peut-on tout en dormant avoir envie de dormir. En pleine vie, avoir envie de vivre.

Strip-tease érotique de ces arbres rouges de l'Alentèje, déshabillés de leur liège comme des animaux écorchés. Sauf

ce qui reste d'écorce aux troncs et aux branches, comme des manchons de fourrure sur une peau lisse et sanglante. Leur beauté est aux confins du végétal et de l'animal, de l'humain et du minéral, lisses comme des muscles et rouges comme des muqueuses ou des polypes de corail.

Dieu existe, tout comme le porte-bouteilles – puisque Duchamp l'a rencontré.

Tous ceux qui croient exister parce qu'ils se sont rencontrés se prennent ainsi pour Dieu ou pour des porte-bouteilles.

Mieux vaut la douceur de l'incertitude que la brutalité de l'évidence. De toute façon, celle-ci n'est jamais sûre non plus. Les signes les plus éclatants, par exemple ceux de la fidélité, peuvent, dans n'importe quel cas de figure, s'interpréter dans l'autre sens, puisqu'ils sont produits aussi bien, et même mieux, par l'infidélité.

L'énergie noble ne peut pas être transposée en énergie vulgaire. Vous pouvez vous dépenser à mort dans la performance quotidienne, vous n'aurez pourtant pas dépensé cette part d'énergie noble, cette part maudite, qui restera en vous comme un crime impuni.

Mais l'énergie vulgaire, elle non plus, ne peut pas être sublimée en énergie noble, et doit pourtant trouver une issue. Elle doit elle aussi avoir une destination secrète (comme les 90 % de gènes inutiles). C'est peut-être elle en fin de compte la véritable part maudite.

Compulsion de reniement de ce qui est proche – famille, enfants, pays, nation. Comme s'il fallait se défendre de ce qui vous est donné – de peur d'avoir à le rendre ? Garder une distance prophylactique envers les siens, mais d'abord envers soi, son propre nom, son propre corps, son propre visage.

On ne mesure l'écoulement du temps qu'à travers les autres, dont le visage est un miroir bien plus juste et cruel que notre propre image. Sans doute parce que nous les reconnaissons sous leurs apparences changeantes, tandis qu'on ne se reconnaît jamais soi-même on rectifie toujours son image par rapport à un visage idéal, dont le visage présent n'est qu'une exception, jamais définitive.

Les axones de la mémoire sont encombrés des mêmes mucosités que les bronches. La défaillance mnésique grandit en proportion du déficit pulmonaire.

L'angoisse devant n'importe quel commentaire, même favorable, vient de la conscience obscure des cadavres dans le placard, de les voir surgir et de se retrouver subitement imposteur ou criminel.

Le ridicule et la médiocrité de ce qu'on a de plus intime, de celui que nous sommes pour le meilleur et pour le pire, et dont nous nous sommes fait un rempart, y compris dans l'écriture – si tout cela est percé à jour, on peut être anéanti.

Couché près d'une femme, qui dort, une autre me fait signe et m'attire hors de la chambre, dans le couloir, puis dans la rue, où se joue toute une fantaisie érotique à l'insu de celle

qui dort. Tout d'un coup la chambre s'allume, signe qu'elle est éveillée et qu'elle sait que je suis là, très près, en compagnie d'une autre. Tout cela se passe silencieusement. Or la femme que j'ai rejointe dehors est la même que celle qui est dans la chambre. Dans le rêve, je sais qui elle est. Au réveil, je ne le sais plus.

La souris qui trotte sous la pluie, entre les aiguillages, dans le vacarme apocalyptique des trains qui passent. Est-ce que l'espèce humaine sera capable, dans 50 ou 100 millions d'années, de survivre dans des conditions aussi absurdes et meurtrières ? Sans doute, puisqu'elle a déjà réussi cette transformation meurtrière au bout de quelques milliers d'années seulement.

C'est dans le travail aujourd'hui que se dépense l'énergie minimale, et dans le loisir qu'on déploie un maximum d'énergie. Ainsi la réduction du temps de travail vise à permettre aux gens de dépenser leur énergie dans le temps libre. Décision hygiénique, afin que les handicapés de la console se défoulent dans le body-building.

Copacabana. Partout des milliers de corps. En fait, un seul corps, une seule immense masse charnelle ramifiée, tous sexes confondus. Un seul polype humain expansé, impudique, un seul organisme où tous ont la même complicité que les spermatozoïdes dans le flux séminal. L'indistinction de la ville et de la plage amène en quelque sorte la scène primitive directement sur la place publique. L'acte sexuel est permanent, mais pas au sens de l'érotisme nordique : il est dans la promiscuité épidermique, dans la confusion des corps, des

lèvres, des fesses, des hanches – un seul être fractal disséminé sous la membrane du soleil.

Cet hyperorganisme humain fait penser à cet autre immense individu organique, le plus grand du monde, au Canada, fait de 45 000 trembles, tous participant par leurs racines confondues à la même vie tellurique – la forêt entière constituant un seul être végétal. Tous ces corps brésiliens constituent de la même façon une sorte d'être unique, vivant de la même vie, parcourus des mêmes fluides, vibrant des mêmes passions. Quel statut social ou politique peut-il y avoir pour un être de cet ordre ?

De la tempête de neige de Montréal à la canicule de Rio : la diagonale du parfait voyage. Des cités souterraines conçues pour résister aux six mois d'hiver aux artères grouillantes de corps nus et d'un trafic insensé. Du confort respectueux et moral à la confusion chaleureuse et délirante. De l'espace consensuel et climatisé à l'espace sensuel et tropical. De la différence humaine, faite de tolérance et de multiculturalité, à l'intolérance animale, faite de violence et de désinvolture.

Le seul point commun aux hémisphères Nord et Sud, c'est la génération de ceux qu'on voit partout, toutes latitudes confondues, courir, jogger, marcher, planer dans le souci phobique de leur corps. C'est le Nouvel Ordre Hygiénique International, celui des refoulés et des désincarnés de la société moderne, celui des handicapés du Virtuel – ils ont toujours l'air échappés de leur chaise roulante pour y retourner l'instant d'après. C'est l'hygiène des Assassins.

Le snobisme Telecom : se faire appeler partout dans la rue, dans le métro, chez les amis, par ligne directe portative. Un instrument digne des Précieuses Ridicules et de leur éventail. Il faut faire mieux encore, plus snob, encore plus convi-

vial : désormais, au lieu de faire venir chez moi ma femme de ménage, c'est moi qui irai chez elle.

Le charme des nuits blanches, c'est l'idée que le jour ne se lèvera pas le lendemain. C'est l'idée de prolonger la nuit et le temps comme illusion pure, comme dans le sommeil et le rêve, mais sans perdre simultanément conscience.

Chez Ballard, dans *Fièvres Guerrières*, il y a le contrepoint à *La Guerre du Golfe n'a pas eu lieu*. C'est la troisième guerre mondiale, qui a eu lieu sans que personne le sache. Les deux sont également vrais.

En première classe aéronautique, la nuit, on est déjà dans 2001 : les files de corps cataleptiques inclinés dans le sens de la vitesse (le meilleur CX pour entrer dans la mort). Semblables aux sarcophages de l'espace, dont les fonctions vitales sont réglées par ordinateur, ou aux Énergés de Jumièges, ou encore aux allongés d'Edward Hopper dans leur transatlantique sur leur véranda, tous parallèles, guettant la fin du monde et la fin du jour.

Destin de la gentry mondiale dans la première nuit du siècle, la nuit de la Saint-Sylvestre à Manaus, cette nuit célèbre où le paquebot chargé de la *high society* internationale invitée par la riche ville de Manaus, au fond de l'Amazonie, pour une fête sans précédent, dérive pendant la nuit, entraînant ses passagers vers la mort dans les méandres de la forêt et du fleuve. On rêve de l'opportunité géniale d'un tel sacrifice collectif aujourd'hui, d'une fin de l'élite mondiale en l'an 2000,

écho de celle de Manaus en l'an 1900. On dit que les Japonais construisent déjà en secret un immense paquebot destiné à cet holocauste de luxe.

Du film copropédophile à la conférence tibétaine, de l'expo bio-esthétique aux images virtuelles – qu'est-ce qu'on peut avaler comme couleuvres en une semaine ! Nous sommes devenus de véritables œsophages – même pas le temps de déglutir. Heureusement le transit et l'excrétion sont instantanés. Toute ingestion sonore ou visuelle, toute information a son laxatif incorporé et son obsolescence infuse.

Son double à l'écran ne lui ressemble pas – tendu, fermé, sans grâce, malgré ses efforts pour séduire. Dans la vie réelle, elle n'a pas d'efforts à faire, elle est naturellement enjouée, caressante et maligne, intrigante et spirituelle. Elle est encore ainsi sur le plateau, au tournage. Or à l'écran elle ne l'est plus du tout. Est-ce que l'objectif en a capté une autre ? En général, la caméra idéalise les êtres et les visages. Dans son cas, c'est peut-être qu'elle fait si bien sur elle-même, tous les jours, ce travail d'idéalisation narcissique que la caméra ne peut que la défigurer.

Les concepts, il ne les définit pas, il ne les analyse pas, il ne les critique pas, il les assassine (mais le crime n'est jamais parfait).

Tout comme on lave le sang avant de le réinjecter dans le système artériel, ainsi on blanchit le réel avant de le réinjecter dans les réseaux du virtuel.

Les vieilles blessures hémophiles continuent de s'infecter. Les haines, les défenses, les exclusives se perpétuent. Les gens sont fixés à leurs griefs comme à une drogue, comme on injecte un liquide dans les veines pour empêcher le corps de pourrir. Les esprits animaux veillent sur un corps en état, non de décomposition, mais de conservation avancée, immunisé par la jalousie archaïque.

Être contre la guerre – raconter des histoires – chanter sous la douche – ce sont les signes d'un bon naturel.

Les animaux vivent dans l'illusion du monde et de leur propre vie. Même s'ils se battent pour survivre, ils ne connaissent pas le principe de réalité. C'est sans doute grâce à ce stratagème de la réalité que nous les avons soumis, domestiqués ou éliminés. Mais il n'y a pas de quoi en être fier.

On dit : Pas la moindre *lueur* d'intelligence ; mais pas l'*ombre* d'une preuve. Pas une *lueur* d'espoir, mais pas l'*ombre* d'une chance. Ombre et lueur sont comme interchangeables. D'ailleurs, pourquoi ne pas les intervertir ? Une ombre d'espoir, une lueur de désespoir ?

L'élixir de la nullité
les circonstances atténuantes
la différence arachnéenne
le clinamen de la volonté

Différence du silence habituel du monde avec le silence du désert, qui n'a d'équivalent nulle part. Silence qui garde toujours quelque vibration animale, végétale, atmosphérique – la trace du bruit disparu.

Contraste avec le silence artificiel de l'insonorisation, le silence des caissons sensoriels. L'insonorisation est au silence naturel ce que la communication est à la parole.

Sécréter une illusion conceptuelle protectrice à l'abri de laquelle on puisse glisser tranquillement vers son homéostasie.

L'idéal moderne, c'est de faire de sa vie ce qu'on veut. En réalité, c'est ce qu'on fait quand il n'y a pas d'autre solution.

Sublimation : passage direct du solide au gazeux. Les vapeurs de glace à la surface du Saint-Laurent.

L'homme se jette dans la benne à ordures en criant : « Je suis une ordure ! ». On l'arrache, il s'y jette de nouveau en criant : « Je suis une ordure ! ». Il avait perdu l'usage de la métaphore.

Les mongoliens écoutant le grégorien dans les jardins du prieuré de Saint-Hymer. En fait, ils n'écoutent rien. Ils

attendent la fin de la messe pour voir passer la baronne X dans sa chaise roulante.

Le vernissage est l'espace-temps générique de notre univers culturel, tout comme le blanchissement est la boîte noire de notre univers politique.

Que les concepts engendrent d'autres concepts d'accord. Mais à condition de perdre leur virginité, leur légitimité et leur vertu. Il faut qu'ils n'obéissent plus qu'à la pensée qui les gouverne, et non à leur définition littérale ni à leur sens. Humpty Dumpty : Moi, les mots, je leur fais dire ce que je veux qu'ils disent. Il faudrait bien voir qu'ils me désobéissent.

Voir, d'un œil clair et rendu perspicace par la mort, défiler devant votre cercueil de verre les femmes de votre vie, en ordre chronologique puis dans le désordre, puis nues, et telles que vous les avez connues, toutes jeunes et pleines de passion, ou de repentir. C'est là pour un homme le vrai résumé synoptique de sa vie, le moment d'agonie érotique, aiguïté par le sentiment qu'elles seraient encore, sous le voile de leur tristesse, jalouses l'une de l'autre. On peut toujours rêver.

Au cœur des Pyramides il y avait un espace central d'où rayonnait l'immortalité. Au cœur de notre civilisation il n'y a plus qu'un trou où viennent se déverser les poubelles de l'histoire.

Le génome humain lui aussi a ses poubelles : les 90 % de gènes inutiles, « égoïstes ». La Nature aurait-elle comme notre

production devenue folle, continué de produire sur sa lancée des gènes qui ne servent et ne serviront à rien – sinon à poser à l'imagination un problème insoluble ?

On peut penser que les machines informatiques fourniront à la société future la base incestueuse nécessaire à la solidité de n'importe quel groupe ou de n'importe quel couple. Chaque monade individuelle affublée de son ordinateur et copulant librement avec lui sera automatiquement préservée de toute velléité de passion excentrique.

Cette substance volatile et moelleuse qui maintient, même inconsciemment, notre corps en état de rêve et de semi-hypnose, cette part d'ombre qui nous protège de la transparence et de la vigilance totale, cette part de sommeil qui dort en nous jusque dans la veille et dans la vie active : fonction vitale, aujourd'hui traquée par l'exigence permanente de vigilance réflexe au service de la réalité.

L'imbroglio de la sécurité et de la mort. Au Québec, l'usage de la ceinture ayant fait baisser considérablement la mortalité automobile, on manque d'organes pour les greffes et les transplantations.

Les deux jumeaux dont l'un est en prison.

Lors d'une visite, l'un prend la place de l'autre. Le détenu se retrouve à l'air libre, et l'autre n'a plus qu'à se faire libérer sous le prétexte d'une substitution forcée. À la limite il n'y a même pas besoin de substitution pour que ça réussisse – sitôt l'un sorti, l'autre peut toujours se dire innocent. Et s'ils sont repris, lequel retournera en prison ?

Comme il y avait des travailleurs au noir, il y a aujourd'hui des non-travailleurs au noir (chômeurs clandestins). Le marché noir du non-travail concurrence le marché noir du travail.

En ce qui concerne Salman Rushdie, ce sont les Occidentaux qui se font en quelque sorte les exécutants de la fatwa iranienne, substituant à la mort violente le sacrifice publicitaire et la dissolution dans l'univers sentimental de la marchandise, sous la figure légendaire de l'intellectuel victimal. La stratégie iranienne consiste à infecter la culture occidentale de peur, de duplicité, de commisération avec elle-même.

Phobie de cette gelée royale d'objets résiduels qui vivent dans les replis de notre existence et se nourrissent de nos desquamations, tels les acariens. Warhol, lui, raflait tout cela à intervalles réguliers, les enfermait dans des cartons ou des capsules qu'il stockait comme archives.

Comme pour les hémophiles l'impossibilité d'arrêter l'effusion de sang, ainsi pour les sémiophiles que nous sommes l'impossibilité d'arrêter l'effusion de sens.

Hémorrhagie Sémiorrhagie

Hémophilie Sémiophilie

Comme pour les transfusés du sang le péril viral du sida, ainsi pour les transfusés du langage le péril viral de la contamination du sens.

Ce mâle coléoptère qui meurt sans être né, puisque uniquement voué à féconder les autres femelles dans le ventre qui les a conçues – après quoi il meurt sans avoir vu le jour.

N'importe quel contact personnel devient problématique – rendez-vous, interviews, dîners, rencontres. Soulagement de se défausser sous n'importe quel prétexte. Le jeu social est fait de toutes ces techniques de distanciation.

À l'image du contexte irrespirable de notre culture, j'ai perdu un tiers de mon coefficient respiratoire. Vaut-il mieux respirer parfaitement quand l'air du temps est irrespirable ?

D'ailleurs, si toutes les respirations diminuaient d'un tiers, le problème de la pollution carbonique et de l'effet de serre serait résolu.

Bientôt il faudra de toute façon des branchies pour survivre dans cette opacité gazeuse et cette transparence d'aquarium. Il faudra devenir poisson ou reptile aquatique.

La vague de froid qui vient de déferler sur l'Amérique du Nord semble bien être d'origine criminelle.

Le tremblement de terre qui vient de frapper la côte Est du Japon pourrait bien lui aussi être d'origine criminelle (c'est ce qu'ont pensé les gens de Tokyo lors de celui de 1923, ce pourquoi ils ont massacré sur-le-champ des milliers de Coréens). Où s'arrêtent la criminalité, le complot, le terrorisme ? Où commence le terrorisme objectif des forces naturelles ?

L'utilité a toujours un objet, par définition, alors que l'inutilité n'en a pas. Or ne serait-il pas essentiel de savoir à quoi

une chose est inutile ? À quoi sont inutiles les 90 % de gènes non spécifiés ? À quoi suis-je personnellement et spécifiquement inutile ?

Toute tentative pour me faire économiser mon temps par l'ordinateur est criminelle. Me faire gagner du temps, à moi qui ne sais pas quoi en faire (c'est peut-être à quoi je suis utile, à sauver l'espèce des oisifs en voie de disparition). De toute façon, le temps comme l'espace sont naturellement inutiles, et le temps gagné est aussi grave que le sang versé.

Dans son film, C. M. fait rejouer son enfance par son propre fils. Peut-on imaginer de faire jouer à l'avance sa vieillesse par son propre père ? Mais il faudrait se garder de lui faire jouer votre propre mort.

Il y a une seule façon de finir, c'est d'avaloir son parapluie, et donc en même temps la possibilité de l'ouvrir. Figure de la mort et de la rigidité cadavérique.

Mais il y a deux façons de redevenir libre de sa fin. Soit ne pas aller au bout de ses possibilités (l'homme qui n'ouvre pas son parapluie même s'il pleut), soit passer au-delà de ses possibilités dans un champ indéfini (par exemple d'ouvrir son parapluie même s'il ne pleut pas). Le problème qui demeure est de savoir si on peut passer au-delà sans aller jusqu'au bout. C'est-à-dire si on peut devenir immortel sans passer par la mort.

Or, au-delà de la fin, nous ne savons pas ce qui advient. L'énigme du parapluie reste entière.

Sans coup férir et sans beaucoup faire rire.

Le degré zéro du désordre et de l'événement. Le point miraculeux d'un équilibre total. Tous les affects rangés en ordre dans le vide de l'âme. Toutes les fonctions rangées en ordre dans le vide du corps. Silence du corps et immobilité du monde autour de soi. On peut rêver de donner à la vie ce profil et en faire une somme de détails insignifiants. Mais sans cesse un détail reprend une importance démesurée et annule tous les efforts.

Le socialisme avait pensé contracter avec l'Histoire une alliance légitime. Sans l'avoir jamais séduite, il pensait qu'il était humainement possible de la faire sienne. À peine dans sa couche, il est devenu l'éternel cocu. Il faut dire qu'elle s'était prostituée de multiples façons bien avant lui, et qu'il ne restait plus qu'à jouir des restes d'une histoire corrompue ou du fantôme d'une histoire disparue. Aux dernières nouvelles, elle a été kidnappée en cette fin de siècle, et personne ne veut payer la rançon.

Le Parti socialiste français s'est tiré d'une dissolution nécessaire, salutaire, et qui de toute façon lui pend au nez, par le suicide symbolique d'un de ses membres, le pauvre Bérégovoy, qui s'est dissout lui-même. Mais le sacrifice du vivant est inutile, car le PS est hypothéqué depuis longtemps par un mort – Mitterrand – qui absorbe à lui seul toute sa substance.

Le seul acte dont le PS aurait pu s'honorer ces temps derniers aurait été l'autodissolution. Cet autodafé sacrificiel, ce suicide actif dont il est bien incapable, Bérégovoy l'a fait pour lui à titre posthume. Il sanctionne ainsi la déroute de la gauche, mais en même temps il la blanchit, et elle ne va pas se gêner pour en profiter. Mais le cadeau qu'il lui fait ainsi qu'à la classe politique en général (le métier de politique est noble puisqu'on peut y mourir) est empoisonné, car il souligne la lâcheté et la misère de tous ceux qui, soumis à la même impuissance et au même déshonneur, c'est-à-dire aux mêmes raisons de disparaître, se sont bien gardés de le faire.

L'exercice du pouvoir a toujours impliqué le risque de mort : au-delà du politique c'est la règle du jeu symbolique. C'est le prix à payer pour que la vie publique ne tombe pas dans l'indifférence totale. Dans ce sens le suicide de Bérégovoy est le seul acte politique depuis fort longtemps. Il y a pourtant lieu de penser que la classe politique n'en tirera pas la seule leçon digne d'elle – à savoir que, dans certaines situations extrêmes, le seul acte véritable est celui du suicide, de la dissolution, de la disparition sous quelque forme que ce soit – et qu'au contraire elle va tenter de disqualifier cette mort en la béatifiant.

Cette mort éclaire par ailleurs la prétendue offensive judiciaire contre la corruption, à laquelle elle répond en secret, dans la même optique de blanchissement de la classe politique. Le problème est celui-ci : la classe politique, et la gauche plus particulièrement ces derniers temps, se morfond dans son immunité et son impunité. Évoluant en apesanteur très loin du corps social, elle crève de l'autre côté de la représentation, dans la télé-absence des masses, dans une immunité devenue mortelle face au télécitoyen devenu lui-même auto-immune. L'impératif absolu est alors de lever cette impunité par tous les moyens, y compris la mise en accusation et la mise à nu par les scandales (très relative au demeurant), pour lui donner la chance de sortir de son enfermement et de renouer le cordon ombilical. C'est pour elle une question de vie ou de mort. Or elle est bien incapable de résilier

d'elle-même ses privilèges (elle n'est capable, comme on l'a vu, que de s'annistier collectivement). Elle délègue donc en quelque sorte les juges pour faire ce travail. Elle utilise la classe judiciaire pour se blanchir de son immunité, pour se dédouaner de sa corruption en la mettant en scène, et se dédouaner elle-même de son enfermement en apparaissant finalement vulnérable, fragile, et du coup ouverte et accessible.

C'est une grande illusion de penser que dans notre système classe politique et classe judiciaire puissent entrer réellement en conflit. Tout ceci n'est que division complice du travail à l'intérieur d'une caste, qui pratique sur elle-même un simulacre de purge – se déstabilisant à doses homéopathiques pour mieux se restabiliser – sans grande chance de survie à long terme.

Les deux extrêmes ; l'aborigène et l'occidental se croisent ici en Australie comme nulle part au monde et louchent l'un sur l'autre dans une sorte de strabisme anthropologique. Mais au fond pourquoi vouloir arracher les aborigènes au néolithique ? Et pourquoi nous arracher nous-mêmes à notre état technologique avancé ? C'est aussi absurde que d'arracher les enfants à l'enfance ou les vieux à leur vieillesse. Ce que nous faisons partout par insinuation ou électrochoc sur la voie dynamique de notre humanisme providentiel.

Si nous nous supportions tels que nous sommes, nous supporterions les sauvages tels qu'ils sont : échevelés, effarés, exorbités – et nous secrètement corrompus et dégénérés.

Les cultures, prises en elles-mêmes, ne se rapprochent pas – ou alors avec la lenteur des plaques géologiques. Le rêve de les réconcilier un jour est une absurdité. Du point de vue de l'universel, qui est le nôtre, elles ne peuvent être qu'exterminées – y compris la nôtre. La place faite à n'importe

quelle culture par l'inculture occidentale ne peut être que celle du mort.

Les centaines de touristes massés sur le site d'Ayer's Rock dans l'attente du coucher de soleil. Les Tour Operators installent les nappes, les seaux à glace et le champagne face au monolithe sacré. Ironie du sort : ce soir-là, pas de soleil, pas de coucher de soleil. Qu'à cela ne tienne, tout le monde continue de fixer et de filmer le rocher sans répit et sans espoir. L'événement est inscrit dans le programme, et les touristes en dévorent l'absence tout comme les téléspectateurs l'écran vide un jour de grève. Il faut dire que le spectacle véritablement anthropologique de cette simulation mondaine au milieu du désert valait largement celui d'un coucher de soleil.

L'Australie, de par sa distance géographique, géologique et anthropologique, fournit un écran total contre la stupidité conventionnelle de l'état du monde. Le brouhaha de l'actualité devient d'une insignifiance ahurissante. L'aboriginalité (l'originalité tout court ?) c'est justement ça : une ironie sidérale, qui fait écran à l'exaspération des affaires, à l'effusion des idées, et surtout à l'irradiation incessante de l'actualité – ombre de l'irradiation cancérigène par raréfaction de la couche d'ozone dont se plaignent précisément les Australiens, et dont ils se protègent par des crèmes écran total. Ils se protègent également de toute irradiation intellectuelle par un pragmatisme absolu, tournant le dos à l'immense potentiel de la puissance aborigène, dont ils disposent et que nous n'avons plus.

J'ai contracté pendant les trente heures de vol un virus temporel : l'élongation sans fin du temps mort. L'avion semble immobile au-dessus des mêmes déserts. Pas de diversion possible. Le compte à rebours s'inscrit sur l'écran de la cabine : Distance to flight destination – 8 000 km. De quoi désespérer l'imagination. Même l'impatience, la passion d'en finir, finit par s'épuiser.

Sur terre, l'impression persiste pendant plusieurs jours. Le temps ne s'écoule plus, il est devenu visqueux. Ordinairement, chaque activité, travail ou loisir, assurent au moins l'écoulement temporel. Or dans cet état de dissociation on a l'impression que les diverses activités ne digèrent plus le temps. C'est comme une défaillance de l'horloge interne qui résulterait de cette trop longue traversée du monde en altitude. C'est comme si le temps lui-même avait souffert d'un manque prolongé d'oxygène.

Passer de l'hiver au printemps dès janvier (Rome), puis revenir dans l'hiver pluvieux (Paris), repartir dans l'été subtropical (Caracas), puis de nouveau le début de printemps et la grisaille parisienne, puis tout d'un coup l'été à Alice Springs et aussitôt après l'automne à Sydney – enfin définitivement le printemps à Paris, en mai. Le désordre des saisons est une des beautés du voyage.

Treilles – le désert, l'anachorèse, là où l'année converge en une focale aveugle. La comédie intellectuelle se joue ailleurs. Ici c'est une sorte de rite – rituel d'exorcisme de toute contrainte, de toute responsabilité, de toute socialité, de désappareillage physique de la pensée et du corps, confronté à la distinction lumineuse des éléments. Est-ce que quelque chose d'aussi conceptuellement désertique que le crime parfait peut se mesurer à cette nature minérale, à ce vent, à cette solitude ? L'an dernier, le double accident de l'ensevelisse-

ment sous la cendre et de la dispersion des textes par le vent avait en quelque sorte suspendu l'affaire. Nouvel enjeu cette année, à quitte ou double.

Tous les ans je vérifie ici, en même temps que l'intelligence de l'univers minéral et du règne animal, la stupidité proportionnelle de l'espèce humaine – les paysans déracinés, les touristes acculturés – enfants et adultes arrogants avec leur appareil technique prétentieux et leur bavardage insensé – toutes les autres espèces sont plus dociles et plus spirituelles dans leur silence que celle-ci.

Pourquoi l'en-deçà de la naissance ne nous intéresse-t-il guère, alors que l'au-delà de la mort nous passionne ? La plupart l'anticipent en s'arrangeant pour vivre comme s'ils étaient déjà morts. Ils anticipent sur leur disparition en se faisant de plus en plus transparents, en faisant l'inventaire des objets qui leur survivront. Pas un ne doit bouger. Tout doit être en place pour la photographie définitive.

C'est fou ce que les gens sont obsédés par leur tranquillité posthume plus que par leur bonheur ici-bas. S'effacer dès maintenant de leur propre vie par tous les moyens. Planter le décor de leur absence, pour expérimenter de leur vivant le fait de n'être plus là. Exécuter toutes les tâches quotidiennes d'une mort tranquille. C'est sans doute qu'ils ne croient pas à l'immortalité et n'espèrent pas d'autre expérience de la mort que celle-là.

Écartez-vous de votre vie. Écartez-vous de votre ombre sur le mur.

À la lecture de Rabbit, phantasmé sur la beauté clinique de l'« Angioplastie Coronaire Transluminale Percutanée ». Un

mois plus tard : infarctus grandeur nature. Il faut faire attention à ce qu'on lit. Et si je ne l'avais pas lu ?

De toute façon, l'épisode réel est moins poignant que dans les livres. Le réel est toujours un peu dérisoire lorsqu'il fait semblant de se réaliser. On ne lui en demandait pas tant.

Trancher de ses propres dents le dernier cordon ombilical avec le réel, tandis que les ongles s'enfoncent dans la mémoire, dans le silence absolu, et que les mouches violent sans cesse notre espace aérien.

Ce n'est pas l'illusion qui dissimule la réalité. C'est la réalité qui dissimule le fait qu'il n'y en a pas.

Il ne faut pas que le monde prenne la forme du non-sens et de l'illusion radicale. Il faut que celle-ci reste si bien dissimulée derrière l'évidence de la réalité qu'on passe à côté sans la voir.

Dans un livre aussi, il faut qu'il y ait une idée si bien dissimulée qu'on passe à côté sans la voir.

L'adversité n'existe plus du côté du sujet, devenu indifférent au mal et à lui-même. Entre l'objet et le sujet de la vengeance, pas de démarcation. Un seul être duel, et rien n'est séparé.

L'univers est mystagogue. Il parle à son insu sans qu'il soit possible de donner un sens à ce discours. Les pédagogues eux parlent en connaissance de cause, mais ils nous prennent pour des enfants.

Les anatomistes du xv^e siècle découvrant tout d'un coup dans le corps, dans les nerfs, dans la circulation du sang, un monde d'une objectivité radicale, au-delà de Dieu – y a-t-il pour nous aujourd'hui l'équivalent d'un tel bouleversement, d'un tel déplacement de toutes les données ? La découverte de l'Inconscient a failli l'être, mais elle ne l'est plus. Sans doute l'exploration du cerveau est-elle l'aventure extrême, susceptible de balayer toutes nos valeurs et nos superstitions modernes – notre théologie à nous. Mais ce n'est pas forcément un progrès. Tout comme l'âme fut balayée par la dissection anatomique, ainsi le corps, et bien d'autres choses, seront balayés par la dissection subtile des fonctions de l'encéphale.

La persistance est grande, mais la différence est faible. Et si la différence est faible, c'est que la déhiscence est nulle. Et si la déhiscence est nulle, c'est que l'effet est maximal, c'est que les faits sont avérés. Et si les faits sont avérés, c'est que ta sœur fait du vélo.

Pour chaque concept il faut trouver la masse critique, pour aboutir à une réaction en chaîne dans les événements et dans les têtes. Il n'y a pas d'action réelle sans une réaction en chaîne préalable dans les idées et dans la langue, sans une surfusion du concept et du langage qui traverse d'un seul coup les couches géologiques de la pensée et de l'action.

L'Illusion complice de l'infarctus ouvre d'elle-même sur une année sabbatique. La perfection criminelle est liée au Sabbat, à l'Infarctus et à la Canicule.

Le miracle américain, encore aujourd'hui, c'est d'avoir avalé leur propre image rayonnante, expansive, et de la recracher sous forme de déjection. De continuer sur leur trajectoire sans repentir, même si elle s'infléchit vers une extrémité catastrophique. De réaliser grandeur nature le collapse fiction/réalité, se laissant envahir par leur propre futur (ce qui est tout autre chose que de vivre en temps réel). D'avoir réussi à maintenir une gravitation des éléments centrifuges, de toutes ces populations excentriques, minorités, cultures exogènes – paradoxalement, ils sont aujourd'hui le pays qui risque le moins la dislocation ethnique, linguistique, religieuse. C'est peut-être ça l'arc-en-ciel de la gravité.

Rwanda. Tous les médias disent clairement où sont les tueurs, les instigateurs (dont nous sommes) et pourtant l'affaire suit son cours. L'information est totale, mais sans aucune conséquence. Le consensus, la lâcheté collective trouvent leur alibi dans cette information générale. Celle-ci joue le rôle d'un scalpel séparant à jamais les juntes au pouvoir, dans tous les pays du monde, de toute volonté collective, et cicatrisant comme au fer chaud toutes les contradictions qui peuvent en résulter.

En programmant le magnétoscope sur le jour précédent à la même heure, peut-on ressusciter l'émission de la veille ?

En inversant l'horloge numérique de Beaubourg peut-on faire repartir le siècle en arrière ? Ce serait l'acte terroriste par excellence. Mais il n'en est même pas besoin : la réversion de l'histoire a déjà eu lieu.

History reproducing itself becomes farce. Farce reproducing itself becomes history.

L'objectif est toujours de retirer la nappe sans rien changer à l'ordonnance de la table.

On ne dispose jamais en même temps des cartes et de la règle du jeu.

Dans l'espace vide du désir, les places sont chères.

L'ipséité adamique présumée n'a pas de prix.

Tous les termes à préfixe négatif sont déjà de la langue de bois.

Il ne suffit pas de vouloir pour obtenir ce qu'on veut. Sans compter que c'est souvent pour l'avoir voulu qu'on ne l'obtient pas. Alors que si on ne sait pas ce qu'on veut, il n'y a aucun mal à ne pas l'obtenir. Cette solution sauvegardant en outre la possibilité d'obtenir quelque chose sans l'avoir voulu, ce qui est l'hypothèse la plus gracieuse.

J'ai glissé comme un chat dans ce sac de nœuds, et toutes les vipères lubriques se sont mises à frétiler. Je parle de ce livre irréalisable qui fourmille sans moi, et que je dois réim-

planter perpétuellement comme un embryon artificiel. Il en est des livres comme des enfants désormais – à quoi sert de les mettre au monde ? Il suffit de les concevoir et de les porter dans sa tête.

Ces vieilles et jeunes demoiselles de la poste qu'on installe devant des computers tout neufs. On installe des animaux à sang chaud devant des technologies à sang froid. Que peut-il en advenir, sinon une situation grotesque.

Benveniste : les molécules se raréfiant jusqu'à disparaître totalement, il reste l'efficacité des molécules absentes, celles des ondes électro-magnétiques dissociées de leur substance. C'est la virtualité parfaite. Plus de substance du message moléculaire – le médium seul est irradiant. C'est le stade ultime de la transfiguration du monde en information pure.

On comprend mal la véhémence des scientifiques contre cette hypothèse, car cette abstraction maximale, cette virtualisation des effets est dans le droit fil de la science la plus récente. Donc, c'est moralement et philosophiquement que l'hypothèse est inacceptable. L'éventualité d'effets sans cause est immorale. C'est la rupture du contrat avec le réel, c'est le déni philosophique de la réalité. D'où l'anathème et l'inculpation d'hérésie.

Le monde, lui, n'a pas besoin de causes réelles. Seul l'esprit réclame une explication.

Cela dit, que fait-on de la molécule « réelle » dès lors qu'on peut faire passer son message en ondes électromagnétiques ? Que fait-on de Pavarotti une fois qu'on a synthétisé sa voix ? Que fait-on du réel une fois qu'il a été rendu inutile par le virtuel ? Un Musée du Réel ? Un Institut de Sauvegarde ? Faut-il le stocker, ou le protéger, comme les espèces en voie de disparition ? Le réel absent, effacé par son double, sera un fantôme potentiellement dange-

reux. Comme n'importe quel déchet, on risque de ne jamais pouvoir s'en débarrasser.

Pourquoi impute-t-on les actes criminels et les anomalies à un processus chimique ou biologique, et jamais les vertus et les bonnes actions ? Il semble bien que seul le Mal ait droit à une explication « objective ». Ce qui laisse entendre que la rationalité scientifique ne serait elle-même que l'approfondissement de ce principe du Mal.

Pas de différence entre la réalité et la superstition de la réalité. Sauver le réel, sauver les phénomènes : leitmotiv de l'imbécillité contemporaine. Les apparences, elles, sont toujours sauvées.

Les psy et tous les techniciens du psychique et du social se plaignent d'avoir à réparer les dégâts immenses causés, chez les enfants en particulier, par le système social, parental et pédagogique. Mais ce gaspillage humain est leur fonds de commerce à tous – thérapeutes, politiciens, travailleurs sociaux, etc. Si tout allait bien, ce serait la disparition du social, et tout ce beau monde serait en chômage technique. Donc le système s'alimente de son propre malheur. Et toute alternative ou révision déchirante supposerait une machination plus compliquée et plus perverse encore.

Pourquoi ne pas photographier d'êtres humains. Trop sentimentaux. Même les végétaux et les animaux sont trop sentimentaux. La culture est sentimentale. Même la violence historique est sentimentale. Seuls les objets, les couleurs, la

lumière, les substances n'ont pas d'aura sexuelle ou sentimentale. Il n'y a donc pas à les violer de sang-froid pour les photographier. N'étant pas passés par le stade du miroir, ils sont merveilleusement identiques à eux-mêmes et n'ont pas de problème de ressemblance. Par la technique, vous ne pouvez qu'ajouter à l'évidence magique de leur indifférence, à l'innocence de leur mise en scène, et mettre ainsi en relief ce qu'ils incarnent : l'illusion objective et la désillusion subjective du monde.

Y a-t-il une politique du mal plutôt que du malheur ? On fait toujours comme si les victimes (sidéens, drogués, etc.) se confondaient avec leur malheur tout en étant innocentes de leur propre mal. On ne les crédite jamais d'une responsabilité vis-à-vis du mal (y compris la maladie). On ne fait que les confronter à leur malheur et les confiner dans la promotion victimale. On leur fait même, par cette solidarité officielle, en quelque sorte une publicité mensongère.

On ne tient jamais compte de ce qu'il peut y avoir là de complicité avec soi-même, de rapport provocateur au mal, voire de choix et de défi dans ce passage à l'acte, inconscient ou quasi délibéré, dans la zone fatale. C'est comme pour les suicidés, à qui on n'impute que des raisons dépressives, sans tenir compte de l'originalité de l'acte lui-même.

Il faut plaindre la médecine actuelle, aussi désarmée devant le mal que les curés aux prises avec l'inconscient. C'est que les maladies n'ont pas attendu la médecine pour devenir interactives. Elles le sont depuis longtemps, tout comme les fonctions du corps : pathologie flottante, interférences multiples, symptômes erratiques. Ne parlons pas de l'interactivité des agents infectieux, des bacilles, des microbes, des virus, avec les vaccins et les médications diverses, elle vaut bien celle des insectes et des insecticides : réponse interactive,

adaptation réciproque. L'interactivité joue dans tous les sens, pour le meilleur et pour le pire. À quoi il faut ajouter l'interaction avec le médecin du patient supposé savoir – autre facteur d'incertitude dans le partage des responsabilités.

Désormais la masse intervient directement sur le spectacle, sur la performance, sur l'événement par l'audimat et autres modems interposés : elle est devenue interactive ! Dans les sondages nous sommes tous virtuellement présents dans les pourcentages : interactivité forcée. De toute façon cette volonté d'interaction dans tous les domaines est bien inutile : il y a longtemps que nous sommes partout interactifs sans le vouloir à travers tous les systèmes de réponses automatiques auxquels nous sommes asservis. Et l'interactivité dynamique qu'on nous propose partout comme planche de salut artificiel n'égalera jamais de loin celle, passive, que nous subissons déjà – l'interpassivité que l'interactivité ne fait que relayer par des techniques d'implication volontaire.

L'interactivité, c'est la fin du spectacle. Tout a commencé avec l'abolition de la scène et l'immersion du spectateur dans le spectacle : Living Theatre. Quand tous deviennent acteurs, il n'y a plus d'action, il n'y a plus de scène. Il n'y a que dans la séparation stricte de la scène et de la salle que le public est un acteur à part entière.

La révolution du « vécu » est sans doute la pire, celle qui a levé le secret dont chacun entoure sa propre vie pour la transformer en un immense reality show. Ce qui a été libéré à travers toutes les révolutions du désir, de l'expression, du phantasme, de l'analyse, ce n'est pas la dramaturgie de l'inconscient ni le théâtre de la cruauté, mais le théâtre de la

banalité. L'interdit n'a pas été levé sur les pulsions mais sur la trivialité, la naïveté, l'idiosyncrasie, l'idiosyncrétisme. Ce qui a été libéré, ce n'est pas la singularité mais la bêtise spécifique de chacun, c'est-à-dire celle qu'il partage avec tous les autres.

L'idiotie spécifique de notre époque ne se différencie malheureusement plus de l'intelligence. Elle se confond avec elle. Elle n'est plus inculte, elle est au contraire surinformée, elle a la même vivacité réflexe que l'intelligence artificielle. C'est le degré Xérox de la bêtise qui se confond avec le degré Xérox de l'intelligence.

La montée en flèche statistique de la bêtise mondiale – cinquante millions de livres du Pape vendus en un temps record – est somme toute réconfortante, car on se dit qu'un tel état de déliquescence ne peut que produire une réaction violente, que le monde ne peut pas s'achever sur un bilan aussi nul – ce qui nous donne un certain crédit sur l'avenir. Mais on peut craindre à l'inverse que la bêtise exponentielle ne crée un appel d'air vertigineux.

La déprogrammation du langage sera l'œuvre du langage lui-même.

La dérégulation du système sera l'œuvre du système lui-même.

La déréalisation du monde sera l'œuvre du monde lui-même.

Tel est le prophético-inerte : la prophétie qui se réalise d'elle-même.

À bien y regarder, c'était la teneur même du mot d'ordre révolutionnaire : l'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. Sinon que celle-ci cachait une

dangereuse mystification – elle n'ouvrirait que sur le pratico-inerte, sur l'émancipation du travail comme fin en soi.

Ce n'est pas le monde tel qu'il devrait être, c'est le monde tel qu'il est qui met fin au monde réel.

Le paralytique sur sa chaise roulante incarne la réalité virtuelle du mouvement.

Nos plus proches ancêtres, les singes, sont tombés en désuétude. Trop proches de nous. Pas assez différents. Le fin du fin est de remonter vers la genèse inhumaine de l'homme : bactérie ou dinosaure. Voilà une origine digne d'une espèce qui louche déjà vers son inhumanité future, celle des clones.

Le prurit, la démangeaison est ce qui reste d'une activité simiesque. C'est d'ailleurs parce que l'homme a cessé de se gratter qu'il est passé à d'autres activités. Par contre cette liberté a mis fin à une certaine convivialité qui était celle des singes : « Grattez-vous les uns les autres ! » Aujourd'hui chacun se gratte seul – ce qui est une des formes de décadence du social en même temps qu'une des formes les plus pauvres d'appropriation du corps.

Tout aussi incapable d'extraversion animale que d'introversion harmonieuse, le corps s'érotise dans l'érythème facial ou fessier. Il se défigure par défaut d'altérité. L'érythème prend la place de l'anathème dont il est la version épidermique.

On apprend que Pompéi n'était plus peuplée, au moment de la catastrophe, que par des squatters, des pauvres, des vieilles femmes, des dégénérés. Encore un beau rêve qui s'envole ! Qu'une catastrophe naturelle ait pu, une seule fois, frapper d'abord les riches, ou même indifféremment les riches et les pauvres – eh bien, il faut renoncer même à cela. Dieu ne se trompe jamais. Il ne nous reste que le Titanic, mais un jour on va nous révéler qu'il n'était chargé que d'émigrés à qui un iceberg providentiel aura barré la route de l'Eldorado.

Thelma et Louise : le seul grand film de femmes parfaitement libres – non pas « libérées », mais libres – et dont la liberté ne consiste pas à revendiquer, mais à créer l'espace devant elles sans se mesurer à rien qu'à elles-mêmes. Bien sûr, ça ne peut finir que par une disparition magique dans le vide ainsi ouvert, dans un passage excessif (et ironique) au-delà de l'horizon, sans coup férir, sans appel, sans repentir.

Il ne faut jamais laisser filtrer la moindre lueur d'espoir. La moindre défaillance est immédiatement exploitée par les fanatiques de l'optimisme. Il suffit de faire allusion aux étoiles dont la lumière ne nous est pas encore parvenue pour que toute l'espérance refoulée s'engouffre dans cette brèche du futur : « Ainsi vous y croyez quand même ? Vous avouez que tout n'est pas perdu ? »

La « fenêtre thérapeutique » : quel terme délicieux pour l'interruption du traitement médical ! Peut-on même se jeter dans le vide par cette fenêtre thérapeutique ? Quid d'une fenêtre herméneutique par où se jeter hors du sens ? Et d'une fenêtre existentielle par où se jeter hors de l'existence et des raisons perpétuelles d'exister ?

Serendipity – terme fantomatique qui désigne le fait de trouver ce qu'on ne cherchait pas, de tomber sur quelque chose d'inattendu. Christophe Colomb aurait pu baptiser ainsi sa caravelle. Mais en fait, cette découverte de l'Amérique n'était pas vraiment un hasard. Les Blancs n'ont fait qu'accomplir la prophétie indienne, qui prévoyait la destruction de la race par des êtres venus d'ailleurs. Les Blancs n'en ont été que l'instrument, et les Indiens y ont trouvé leur fin.

Étrange adhésion des homosexuels à leur définition génétique. Ils préfèrent que leur différence soit biologiquement légalisée. Finalement tout le monde préfère le gène, comme alibi parfait. Déjà l'inconscient servait de justification universelle. Mais il s'agissait encore d'une instance psychique. Désormais, c'est la biologie qui devient caution juridique et argument de droit. La différence, positive ou négative, s'incarne dans une raison immanente. Il y a encore de beaux jours pour la biologie génétique, et la sociobiologie.

En Amazonie, certains papillons simulent les taches de leurs congénères vénéneux, pour se protéger. Quand on n'a pas la chance d'être vénéneux, il faut se faire leurre. Dans ce sens nous sommes tous des lépidoptères. La plupart de nos comportements ne sont que des leurres destinés à détourner de nous la grande prédatrice – la mort. À l'instar des lépidoptères déguisés, toutes nos armes à nous sont artificielles : ce sont les innombrables stratégies par où nous nous mettons à l'abri de la mort et de la fatalité prédatrice.

D'ailleurs, qu'est-ce qui distingue finalement les papillons vénéneux de ceux qui en prennent l'apparence ? Qu'est-ce qui fait que telle espèce use d'une arme réelle, et l'autre d'une

dissuasion simulée ? Et nous-mêmes, l'espèce humaine, toute notre panoplie de machines, de sciences et de techniques a-t-elle fonction d'arme réelle, ou n'est-elle qu'un gigantesque appareil de simulation faisant figure de puissance réelle ?

Notre conscience étant une sorte de miroir, il s'ensuit que nous ne nous apparaissions que symétriquement altérés comme l'image dans le miroir. Tout ce qui passe par la conscience doit donc être corrigé et inversé pour qu'en émerge l'effigie réelle (la forme essentielle et paradisiaque). Ceci fait partie de l'illusion du monde, dont on peut corriger la trajectoire par un artifice supplémentaire. Il nous faut la déjouer par un retournement mental, par la simulation d'une image inversée – telle que nous ne nous apparaîtrons jamais.

Ainsi les fiancés pakistanais, lors de la cérémonie du mariage, pénètrent ensemble dans la pièce au fond de laquelle est un miroir. Ils ne se regardent que dans le miroir – ainsi chacun voit l'autre tel qu'au paradis, c'est-à-dire tel qu'il est réellement, tel qu'en lui-même l'éternité le change, et non tel qu'il lui apparaît d'ordinaire.

Aucune femme ne va au-devant d'un désir volontairement contenu par égard pour elle. Elle est trop contente de le garder en suspens – tout comme Dieu, selon Gracian, a pour stratégie de maintenir l'homme éternellement en suspens. Elle en distille l'imagination pour elle-même, mais du coup elle en accroît l'obsession chez celui qui la désire, si bien qu'elle n'est finalement possédée que par un homme obsédé par son propre désir. Or c'est alors que la femme devient véritablement objet : quand elle n'est plus désirée que par un homme anxieux de son propre désir. Mais finalement cela arrange tout le monde, car la femme elle aussi préfère jouir par interposition d'un désir éternellement insatisfait.

Cette femme sans passion et sans amour qui loue une geisha que son amant vient de quitter pour être amoureuse et malheureuse à sa place. Quand l'amant revient, la geisha le rejette, préférant rester auprès de la femme qui s'est approprié sa souffrance et a jeté son dévolu sur elle. Le vertige de leur complicité est plus fort que le désir amoureux. Est-ce qu'on peut trouver quelqu'un pour être heureux ou malheureux à votre place ? On doit du moins trouver des gens pour penser à votre place, sans que le mouvement naturel de la pensée en soit altéré. Car rien n'interdit de retrouver derrière cet autre le vide subtil de la pensée, tout comme cette femme retrouvait derrière le masque de l'autre femme le vide subtil de la souffrance.

Le désir profond est bien de trouver quelqu'un qui pense, qui souffre, qui décide à votre place. « Si j'ai un livre qui a de l'entendement à ma place, un directeur de conscience qui a de la conscience à ma place, un médecin qui juge de mon régime à ma place, je n'ai pas moi-même à fournir d'effort. D'autres assumeront bien à ma place cette fastidieuse besogne. » KANT.

La seule objection au transfert de la volonté est qu'il puisse être aussi fastidieux de trouver quelqu'un qui pense pour vous que de penser soi-même, plus fatigant de trouver quelqu'un qui veuille que de vouloir soi-même. Ainsi trouver quelqu'un qui écrive le livre que j'ai envie d'écrire est une difficulté presque insurmontable. Il arrive cependant de tomber sur une pensée qui transcrit parfaitement la vôtre, et alors le plaisir est double de cette complicité venue d'ailleurs. L'originalité n'est qu'une prime secondaire du plaisir de la pensée.

L'individualité est elle aussi un aspect secondaire de la volonté et du désir. La volonté n'est jamais la mienne, le désir n'est jamais le mien. Pour qu'ils soient volonté ou désir, il faut qu'ils circulent et s'échangent comme matériel symbolique.

À défaut de cette dévolution symbolique, nous pratiquons un transfert technique de toutes les fonctions sur les machines – un transfert de l'humain sur l'inhumain. Or si quelque être humain pense pour moi, rien n'est perdu, ni lui ni moi. Si une machine pense à notre place, nous sommes perdus tous les deux.

En fait, ce stade du transfert sur la machine est révolu – aujourd'hui ce sont les machines qui transfèrent leurs fonctions sur l'homme. À la fétichisation de la machine par l'homme a succédé la fétichisation de l'homme par la machine.

Aujourd'hui c'est l'homme qui devient l'objet du désir pervers de la machine, de son désir de fonctionner à tout prix.

La machine n'est plus une excroissance ou une protubérance de l'homme – c'est l'homme qui n'est plus que l'organe sexuel de la machine (Burroughs). C'est encore beaucoup dire, car de quel sexe est la machine ? L'homme est plutôt devenu la prothèse gonflable d'une machinerie asexuée – l'extrémité fantôme d'une fonction inutile. Degré infini, degré zéro, degré Xerox de la libido.

Au nombre de ces dispositifs dont l'homme alimente la libido virtuelle, il y a bien sûr l'ordinateur, dont l'homme est le masturbateur inconscient et son cerveau hyperobjet de concupiscence, mais aussi le corps spectacularisé de la femme, devenu machine célibataire, hypostase publicitaire et pornographique dont l'homme n'est que l'opérateur asexué, le voyeur esclave, le décodeur automatique.

La plainte du distributeur automatique de monnaie.



Devant son miroir, chacun prend une position avantageuse. Devant l'écran du distributeur, chacun prend l'apparence de la mort. Tel est le reflet terrible de l'argent sur un visage, ou plutôt de l'abstraction de l'argent sur l'absence de visage. Les visages sont ceux des otages à la télévision, qui ne s'éclairent que lorsqu'ils sont relaxés.



Ils savent ou ne savent pas qu'ils sont filmés. Obscurément ils se conduisent comme s'ils l'étaient. Ils prennent un comportement furtif, consterné, indifférent. Ils voudraient n'être pas là.



Ce n'est pas le reflet du jeu sur des visages en proie à la fortune. C'est le masque anxieux de la complicité vorace allumée par la reconnaissance anticipée de l'argent. Jamais de sang-froid, jamais cool. D'où souvent l'oubli de la carte qu'on laisse inconsciemment en échange.



Les cartes, cet argent virtuel, nous protègent de la vulgarité de l'argent liquide. Mais l'argent lui-même, cet artefact de la valeur, nous protège de la vulgarité de la marchandise. Et la marchandise, cet artefact du désir, nous protège de la vulgarité des relations humaines. Ainsi sommes-nous merveilleusement protégés.



La forme pure de la jouissance, c'est la valeur
La forme pure de la valeur, c'est l'argent
La forme pure de l'argent, c'est la banque
La forme pure de la jouissance, c'est le remords



Peut-on imaginer un automate vidéo qui identifierait chacun à son sourire, et non à son code ou à ses empreintes digitales ?



Seule possibilité de jeu, seul véritable plaisir : le piratage, la carte volée, tromper l'univers automatique, prendre la machine à son propre piège. Jubilation secrète, chaleur panique du crime non découvert.

Illumination du visage de cette femme après la fraude réussie.



L'argent automatique donne à chaque fois l'illusion magique du Cargo – on gagne à tous les coups. Comme dans cette histoire de distributeur de Coca-Cola, où quelqu'un met une pièce : une canette tombe. Une autre pièce : autre canette. Troisième pièce : troisième boîte. Derrière lui, on proteste : « Laissez passer les autres ! » Et lui de répondre : « Laissez-moi continuer ! Vous voyez bien que je gagne ! Tant que je gagne, je continue ! »

Ce n'est plus seulement l'oubli qui nous guette c'est la débâcle des synapses sous l'action des virus filtrants de la mémoire. La disparition insolite des noms, des visages, des lieux, ressemble à un effacement programmé, à la progression insensible d'un virus qui, après avoir infecté les mémoires artificielles des ordinateurs, s'attaque désormais aux mémoires naturelles. Y aurait-il un complot des logiciels ?

Après l'ère du plaisir et de sa discipline libertine vint celle du désir et de son obligation sacrificielle. Après la règle du plaisir, la loi du désir. Les deux séparées par bien des révolutions et des libérations, dont la libération sexuelle.

Aujourd'hui, tous deux ont beaucoup vieilli. Même le désir est passé de mode. C'est le droit qui est à l'ordre du jour.

Après le plaisir, le désir.

Après le désir, le droit.

Et après le droit ? On n'imagine plus. On imaginait que le droit (comme l'État) était voué à disparaître dans l'interactivité des échanges, dans le flux de la communication. Bien au contraire : il se renforce comme l'État – tous deux culminant dans la nouvelle divinité de l'« État de droit ».

Il se renforce de la perte de la liberté, de notre environnement physique naturel, de tout ce qui nous était donné jusqu'ici gracieusement et sans y avoir droit : la vie par exemple.

Le « rôle de l'intellectuel » n'est-il pas de concentrer en lui la part maudite de la pensée et d'en purger ainsi la société entière, qui devient plus libre d'équilibrer pour elle-même le bien et le mal ? Leur rôle n'est-il pas de focaliser sur eux la maladie de la pensée et d'en trouver l'usage maléfique ? Comme pour les politiciens de focaliser sur eux la maladie chronique du social, qui est l'essence du pouvoir, et d'en trouver l'usage politique. L'arbitraire du prince vient de ce qu'il condense en lui tout l'arbitraire épars et diffus dans la société, si bien que celle-ci en est délivrée. Si l'arbitraire n'est pas concentré au sommet, il est partout dans la société : ainsi en est-il dans l'état démocratique, où l'arbitraire est diffus et endémique, comme les effets pervers de la structure impériale lorsque celle-ci se désagrège. Or ni les intellectuels ni les politiques ne jouent plus du tout ce rôle. Ils ne prétendent plus qu'exprimer, représenter, guider, rationaliser, éclairer. Ils s'affublent de conscience morale, de souffrance et de témoignage, d'apostolat et d'acharnement thérapeutique sur les

valeurs malades (dont ils font partie bien sûr). Pire, ils prétendent s'effacer pour que tout le monde s'exprime – maladie sénile de la démocratie que de se défausser pieusement de la parole et du pouvoir, et de les refiler à tout le monde. Bien sûr cet autodafé hypocrite et apostolique n'arrange pas les choses, et tous finissent quand même par crever, mais dans un rôle qui n'est pas le leur. Quant à la société et à la pensée, elles sont ainsi livrées à la confusion et à la virulence interne – littéralement à la transparence du mal, qui ne trouve plus nulle part où se manifester.

Ces chiens d'intellectuels sycophantes, toujours en train de se demander comment on peut être en même temps génial et politiquement abject : Céline, Leni Riefenstahl... Étant entendu que l'essentiel n'est pas d'être génial, mais de la race des bien-pensants. Il est vrai que pour la plupart il ne leur a pas été laissé le choix.

Philistinerie et pharisaïsme confondus, avec l'arrogance de la bonne cause se prévalant de la pensée radicale, de la part maudite, de l'interrogation philosophique d'Artaud, de Bataille, de Debord, de Nietzsche, pour incarner l'intégrisme de la pensée légitime avec toute l'ardeur de leur masochisme. Car on y fait une singulière consommation de la souffrance humaine de base et de la défense internationale des Droits de l'homme. On vient même revisiter Marx furtivement, sur la pointe des pieds, en attendant que neige la bénédiction stalinienne et épiscopale.

C'est le Nouvel Ordre Intellectuel.

La pensée vertueuse partout. De plus en plus loin de la pensée du Mal, de l'illusion, de la pensée ironique. Une pensée qui a renié la terreur sous toutes ses formes (reniement brillamment mis en scène par la commémoration de 89), sauf celle de la terreur douce, inexorable, qu'elle exerce sur elle-même – ce qu'on pourrait appeler l'intégrisme subjectif de notre société intellectuelle occidentale, l'orthodoxie de la dissidence comme dirait Zinoviev. De plus en plus démocra-

tique, libérale, pluraliste, échangiste, cultureuse, fuligineuse, altruiste, différentialiste et référentialiste, cléricale, morale, conviviale. Humanitaire. L'histoire est devenue une poupée gonflable, et l'humanitaire est son préservatif. Ce que la poupée gonflable est au désir, l'humanitaire l'est à la pensée. Tout problème a ainsi sa solution gonflable, faite de l'échec historique du désir.

Tous les maux de la classe politique, aujourd'hui faussement intellectualisée, ont infecté les intellectuels en retour. Le discours cynique des politiques, l'intégrisme et le fondamentalisme mou qui les caractérisent, les intellectuels l'idéalisent désespérément, en pleine contrition, en pleine mauvaise conscience. « Nous n'avons qu'une culture, et il faut la sauver. »

L'humanisme du moins s'attachait au genre humain – concept politique et culturel ascendant. L'humanitaire, lui, s'attache foncièrement à l'espèce humaine – essence biologique et sociologique déclinante. C'est toute la différence de tonalité entre une utopie politique et philosophique de l'Homme et la gestion de l'espèce humaine en tant que déchet virtuel.

L'Humain ne transparaît de façon émouvante et mystérieuse qu'à travers ceux qui en sont privés. Peut-être n'a-t-il de présence réelle que chez les bêtes, comme on le voit chez Canetti.

La pensée de l'Humain ne peut venir que d'ailleurs et non pas de lui-même – l'inhumain est son seul témoignage. Lorsqu'il veut se définir, en excluant l'inhumain précisément, il tombe dans le dérisoire. Lorsqu'il prétend réaliser son propre concept – dans l'humanisme et l'humanitaire par exemple – il se dépasse immédiatement dans la violence et le ridicule. La pensée ne vit qu'aux confins de l'humain, à la limite asymptotique de l'inhumain. Si, selon Canetti, l'idée même de la métamorphose disparaît de l'univers en même temps que les bêtes, alors il n'y a plus ni homme ni pensée.

Stigmatiser les millions d'Italiens, « victimes consentantes » de Berlusconi, dénoncer la stupidité des masses et se draper dans les plis de la gauche divine et de son arrogance démocratique, tel est le fait de l'intellectuel éclairé, prêt à s'expatrier en guise de châtement (mais il ne le fait pas).

Tout cela procède d'une analyse myope et conventionnelle de la Raison politique. Les masses « aveugles » ont, elles, une vision plus subtile – transpolitique peut-être ? – à savoir que le pouvoir est un lieu vide, corrompu, sans espoir, et qu'il faut y mettre en bonne logique un homme du même profil : vide, bouffon, histrion et charlatan, qui incarne idéalement la situation : Berlusconi.

À pouvoir abject, personnage abject. Tout est bon, pour enfoncer l'illusion du politique et faire éclater cette abjection au grand jour.

Qui a parlé de l'imagination au pouvoir ? Le monde politique tel qu'il est correspond exactement au seul « réel » possible. Berlusconi est ce qu'il est et toute récrimination ne procède que d'une illusion contrariée.

Mais il est tout aussi incontestable que nous ne le supportons pas – ni Berlusconi ni l'état des choses. Il faut donc tenir compte de cette évidence que nous avons le système que nous méritons et du fait aussi peu négligeable que nous ne le supportons pas.

Les Blancs vont finir par se retirer de l'Afrique entière en laissant les autochtones à leur scène primitive, à leur condition de singes voués au sida endémique et à l'extermination réciproque grâce aux armes que nous continuerons généreusement à leur envoyer. On verrouille un continent entier, non pour en faire, comme les Tasaday, un sanctuaire protégé, mais un chancre à liquider.

Dans l'emprise qu'on exerce sur l'autre, la souffrance joue un grand rôle. Il suffit de souffrir le premier pour prendre l'avantage. Même dans l'échange de la souffrance, c'est l'initiative qui compte. Avant, il fallait tirer plus vite que son ombre, aujourd'hui il faut souffrir plus vite que son ombre. Se défausser, se dessaisir plus vite que l'autre. Peut-être aussi aimer plus vite que l'autre, aimer avant qu'on vous aime. Car si personne ne tire plus le premier, personne non plus n'ose aimer le premier.

User de la vertu à des fins immorales est banal. User du vice pour se refaire une vertu est déjà plus original. C'est aujourd'hui une tactique politique à la mode. Protester de ses erreurs, de sa corruption, de son immoralité et de ses scandales, pour se faire dénoncer, accuser, inculper, condamner (même à juste titre), est une façon d'expiation simulée chez toutes les crapules, un art de se blanchir dont se repaît à peu de frais la conscience publique.

Amsterdam. Le Boeing s'écrase au décollage, comme par hasard sur des immeubles d'immigrés clandestins, noirs et antillais. Mourir clandestins dans l'enfer du kérosène ! Telle-ment clandestins qu'on n'a même pas retrouvé leurs corps carbonisés. Pas assez clandestins pourtant pour que la main de Dieu ne soit venue les frapper au fond de leur clandestinité. Tout cela est parfaitement logique. Et quand il s'agit d'une logique raciste humaine, on peut comprendre que ce soit toujours les mêmes qui soient du côté des victimes. Mais quand c'est l'inhumain lui-même, le hasard objectif, la mécanique aléatoire d'un Boeing qui s'écrase (c'est-à-dire Dieu) qui frappe dans le même sens, alors cette logique raciste non

humaine pose un vrai problème à la conscience métaphysique. Aucune argumentation ne peut égaler la démesure, l'excès de l'injustice, le préjugé racial qui fait s'abattre ce Boeing précisément sur de misérables immigrés sans identité sociale. On ne peut qu'invoquer une puissance ironique supérieure, une providence du Mal jouant cyniquement avec les phénomènes extrêmes. Cet excès d'injustice, cette discrimination transcendante prouvent en quelque sorte l'existence de Dieu, mais a contrario, par son identification totale avec le principe du Mal.

Sur la fidélité d'une femme qu'on aime et qui vous aime, aucune inquiétude. Car ou elle vous est fidèle sans réserve – ou elle vous trompe. Et alors là, étant donné tout ce que vous savez d'elle, ou croyez savoir, ce serait une trahison tellement incroyable, une telle désillusion spirituelle que c'en serait une véritable preuve négative de l'existence de Dieu !

Et alors, quelle revanche ! Quelle exultation. La certitude triomphale du principe du Mal ! N'est-ce pas ce que nous recherchons passionnément ? À défaut de preuves de l'existence de Dieu, au moins une preuve radicale de son inexistence – car ou bien le Mal n'a pas d'existence propre, et ne renvoie qu'à celle du Bien, ou bien il y a un principe autonome du Mal et dans ce cas l'évidence du Mal est au moins aussi rassurante pour l'esprit que celle de Dieu.

L'allégresse du mal n'est pas tellement de le faire (sait-on jamais où il est ?) que de constater que tel ou telle à qui vous faites la plus totale confiance se révèle être de la plus entière mauvaise foi – que Dieu lui-même ou le hasard ou une femme peut être d'une telle perfidie que cela prend la forme d'une révélation. Et cette révélation est d'une telle force, elle engendre une telle stupéfaction que toute tristesse personnelle, toute déception morale est balayée par l'évidence métaphysique de cette immoralité. Forme extatique de la désillusion.

Jadis on cherchait plutôt dans l'abondance du Bien les

preuves de l'existence de Dieu. Aujourd'hui il faut se replier sur la même proposition ironique et inversée. Il faut chercher dans la désillusion totale du monde, dans l'excès du négatif et du malheur la preuve sarcastique de l'existence de Dieu. La certitude qui en résulte est aussi réconfortante et plus stable que l'autre.

Pourtant méfions-nous : le Mal lui-même a une fâcheuse tendance à la récupération dialectique. Il faut l'en protéger et se garder de toute réconciliation, car alors, dans l'interaction du Bien et du Mal, nous échappe toute certitude finale quant au pire, et donc toute allégresse métaphysique.

La dialectique des sentiments est comme celle de l'ascendant et du signe. Ils peuvent être en conjonction ou en contradiction. Il ne suffit pas du signe, il faut encore l'ascendant. Il ne suffit pas d'être heureux, il faut encore que ça vous fasse plaisir. Il ne suffit pas d'être malheureux, il faut encore que ça vous fasse mal. Sans l'aura du plaisir, le bonheur est bien triste – sans l'idée du plaisir, il n'y a que jouissance mammifère. Mais sans l'aura de la souffrance, le malheur est bien triste lui aussi.

Il y a toujours une transcendance du plaisir ou du déplaisir sur le fait d'être heureux ou malheureux.

Les discours hypocrites qui opposent le bonheur et le malheur méconnaissent cette subtilité qui les réunit dans un commun redoublement, – dans cette réversibilité de l'un et de l'autre qui fait au fond notre seul bonheur. Nous avons encore la liberté d'en user et d'en abuser de façon extravagante, et seul ce qui nous ôte cette liberté fait de nous des êtres véritablement malheureux.

Peut-on étendre la théorie génétique aux événements de notre vie, et plus particulièrement aux micro-événements funestes qui l'émaillent ? De même que germes, bacilles, virus

sont virtuellement là dans chaque organisme individuel et se réveillent à la moindre défaillance ou perte d'immunité, ainsi se réveillent à la moindre défaillance mentale les accidents, les lapsus, les petits événements funestes. On a l'impression qu'ils sautent sur l'occasion, qu'ils profitent de la moindre conjoncture pour se produire, pour se mettre en scène.

Un certain type d'événements « historiques », concernant cette fois des groupes entiers, telle la résurgence des « pulsions » ethniques, linguistiques, nationales, ne procéderait-il pas de cette sorte de réactivation génétique en phase de défaillance de l'histoire, et d'immuno-déficience du social et du politique ?

Une immense part de la matière grise est mobilisée par les fonctions banales du vivant. 99 % des potentialités physiques, motrices, mnésiques, linguistiques, mais aussi d'affects, de ruse, de jeu, de séduction sont communes à tous les êtres humains d'une même société. Cela veut dire que l'intelligence n'est qu'un phénomène superficiel, et qu'entre le surdoué de bonne famille et le bébé axolotl de la concierge, il n'y a qu'une différence minime dans le câblage des neurones. D'ailleurs, si un faible pourcentage de gènes séparent l'homme du singe, ce qui sépare un être « intelligent » d'un être « stupide » doit être encore bien plus mince.

Ceci n'atténue d'ailleurs pas le scandale moral et anthropologique de l'inutilité d'une telle masse de neurones, d'une si merveilleuse machine biologique comparée à l'usage fœtal qu'en a l'espèce humaine dans son ensemble.

Sur quelques œuvres d'art, et non des moindres : ça a toutes les apparences du nul, ça se dit nul, et c'est vraiment nul.

Toute l'ambiguïté de l'art contemporain est là : revendiquer la nullité, l'insignifiance, le non-sens, la banalité – se

battre pour la nullité, alors qu'il est déjà nul. Viser le nonsens alors qu'il est déjà insignifiant. Prétendre à la superficialité en des termes superficiels. La même mésaventure était déjà arrivée à la pensée minimale.

Partout la même incantation : je suis nul, je suis nul ! Or la nullité est une qualité secrète qui ne saurait être revendiquée par n'importe qui. L'insignifiance est la qualité exceptionnelle de quelques œuvres rares, et qui n'y prétendent jamais. La prétention à la nullité, elle, n'est que bluff et chantage, pour forcer les gens a contrario à donner de l'importance et du crédit, sous-entendu : il n'est pas possible que ce soit aussi nul, ça doit cacher quelque chose. L'art contemporain joue de cette incertitude et spéculé sur la culpabilité de ceux qui n'y comprennent rien (c'est-à-dire qui ont l'intuition exacte de ce qu'il y a à comprendre). De Venise, je suis revenu avec un seul pressentiment : c'est que l'art moderne est un complot.

Le paradoxe de l'abstraction, et donc de l'avant-garde de l'art moderne, est qu'en croyant « libérer » l'objet des contraintes de la figure, pour le rendre au jeu pur de la forme, elle l'a enchaîné à l'idée d'une structure cachée, d'une objectivité plus rigoureuse, plus radicale que celle de la ressemblance. Ultra-rationaliste, elle a voulu écarter le masque de la ressemblance pour accéder à la vérité analytique de l'objet.

Faire apparaître cette vérité analytique de l'objet, du monde et du social en en déconstruisant les apparences, tel est le mouvement esthétique et politique de la modernité. Or l'enjeu est exactement l'inverse : il faut percer à jour l'identité pour faire surgir le masque. Il faut percer à jour la vérité pour faire surgir l'illusion et l'altérité secrète.

Plus subtil est le jeu qui prend la réalité pour un masque, la ressemblance pour un piège, et joue de l'illusion à travers cette ressemblance même, en la rendant plus minutieuse, plus évidente, trop ressemblante pour être vraie. C'est le secret du trompe-l'œil, et plus généralement d'une figuration au-delà

de la représentation, et de son illusoire dépassement dans l'abstraction, où s'épuise l'art moderne.

Les objets, les images sont des pièges où la réalité est assez bonne pour venir faire de la figuration intelligente, mais qui ne se referment jamais sur elle, ni elle sur eux. Si l'illusion est toujours illusion d'une réalité, la réalité, elle, n'est jamais que celle de l'illusion. Ou plutôt l'illusion ne s'oppose pas à la réalité, que ce soit celle de l'enfance, de la guerre ou de l'amour : elle est une réalité plus subtile, qui enveloppe la première du signe de sa disparition.

Tout se passe comme dans une pièce vide qui est la scène primitive de l'absence, celle où on assiste à sa propre absence et où donc on ne risque pas de se perdre.

Ainsi fait l'illusion : elle nous restitue les êtres, les objets tels qu'en eux-mêmes leur absence, leur disparition, les changent. Disparus mais transparents à leur propre disparition, qu'elle vienne de leur origine ou de leur fin. C'est en ce sens qu'ils nous trompent, mais qu'ils sont fidèles à eux-mêmes. Et c'est pourquoi il faut leur être fidèle, car c'est dans leur minutie, dans leur détail minutieux, dans leur figuration exacte que les objets font illusion, que la réalité fait illusion. C'est dans leur enchaînement exact que les objets font événement, parce que c'est dans l'exactitude du monde qu'est la véritable abstraction.

Le monde entier n'est qu'illusion sensuelle et trace sensuelle de cette disparition. C'est en cela que les objets nous trompent par l'écart et la distance à leur propre source – mais finalement on devient l'objet des objets qui nous trompent et on tombe sous le charme de cette distance.

C'est aussi bien celle des étoiles mortes, mais dont la lumière nous parvient encore, que la distance des étoiles qui brillent depuis longtemps déjà, mais dont la lumière ne nous est pas encore parvenue.

C'est dire qu'il y a encore de l'espoir.

Le cinéma aujourd'hui : fin ou impossibilité d'en finir ? La plupart des films actuels témoignent, à travers la dérive sanguinolente des contenus, la pauvreté des histoires et leur technologie artificieuse – high tech inutile – d'un extraordinaire mépris des cinéastes pour leur propre instrument et leur propre métier, d'un mépris souverain pour l'image elle-même, qu'on prostitue à n'importe quel effet spécial et par voie de conséquence pour le spectateur, appelé à figurer comme voyeur impuissant de cette prostitution d'images, de cette promiscuité de toutes les formes sous l'alibi de la violence. En fait, aucune violence réelle là-dedans, rien d'un théâtre de la cruauté – seule une ironie de second niveau, le clin d'œil citationnel, qui ne relève même plus de la culture cinématographique, mais du ressentiment pour elle-même de cette culture qui n'arrive justement pas à prendre fin, et se dégrade à l'infini – cette dégradation étant élevée à la puissance d'une marchandise esthétique et spirituelle, amère et obsolescente, que nous consommons sous le nom d'œuvre d'art, avec la même complicité que nous savourons la dégradation de la classe politique. Le sabotage de l'image par les professionnels de l'image rejoint le sabotage du politique par les politiques eux-mêmes.

La pensée a du sens, de la vérité, de la référence et de la réalité un usage cynique et immoral. La moindre formule, elle l'utilise à des fins de corruption du concept. Le moindre concept, elle l'utilise à des fins de corruption du sens. Elle prostitue l'idée dans le langage, au lieu de prostituer le langage à l'idée, sous couleur d'« idéologie ». Au lieu de faire un usage radical des pensées authentiques, elle fait un usage superficiel des pensées venues d'ailleurs, par désinvolture envers soi-même (Warhol : « Si j'étais sûr que tout venait d'ailleurs... »).

Il ne s'agit pas de conférer à la pensée une quelconque positivité, puisque son opération est justement d'ôter à la

vérité et à la légitimité de l'existence. Et la radicalité n'a sans doute d'autre fonction que celle d'une prime de plaisir.

Une théorie fermée vers l'extérieur, mais ouverte vers l'intérieur. Sans commentaires, sans perspective et sans issue – ce qui y entre n'en ressort plus (pour cette même raison il est très difficile d'y entrer). Elle ne produit plus d'information au sens propre – c'est une forme poétique de désillusion du sens. Un peu comme en physique l'horizon absolu de l'événement, c'est ici l'horizon absolu du concept. Rien n'y répond plus aux interrogations conventionnelles, actuelles ou philosophiques, mais ouvre sur un autre espace, celui de la singularité et du mouvement perpétuel sur une orbite intérieure – qui a pour effet dans ce monde-ci la solitude.

Le livre est là, tout entier dans sa tête. Il n'a plus dans l'espace mental, lui ou son ombre, de rival. Il y règne seul, de par la force du vide. Mais reste-t-il, à ce point, quelque chose à dire ? Il faut se rendre à l'évidence : l'illusion est une matière insoluble, un concept impossible.

Sans doute est-ce l'état final de la pensée que le désordre, la divagation, le fragment, l'extravagance. Et donc à quoi bon mettre de l'ordre dans un livre ? Pourquoi entretenir cette volonté, ce dessein dont nous pensons qu'il n'est qu'une servitude à soi-même ? Cependant il faut l'écrire, parce que l'écriture, au contraire du discours oral qui est fait pour composer avec l'ordre des choses, étant destiné à être entendu, est le lieu de leur fragmentation, de leur anti-gravitation – là où elles sont rendues, par la force du langage, à une singularité extrême.

Il faut l'écrire ; ne fût-ce que pour enfermer le fin mot de l'histoire en une seule page, et faire disparaître cette page une fois le livre achevé – ainsi personne ne saura ce dont il s'agit – toujours le crime parfait. Cependant cette page doit pouvoir être reconstituée sans que le secret en soit levé, et cette dispersion est le ressort même de la fiction théorique.

La gémellité : malédiction suprême.

Se sentir en trop d'une moitié ou n'être que la moitié de soi-même – tel est le destin de ces sœurs jumelles (les sœurs Gibbons) qui, à force de se ressembler, ne ressemblent à rien. Mêmes gestes, mêmes réflexes, même corps, même discours. Leur recroquevillement fusionnel en société se transforme, quand elles sont seules, en délire verbal, violence sexuelle, envie de tuer ou de se suicider (ce qui pour elles revient au même). Elles finissent par transporter leur osmose insupportable dans un hôpital psychiatrique. Mais la gémellité est aussi dans cet homme qui bégaie : c'est son jumeau qui bégaie à travers lui, dont il n'a jamais réussi à se débarrasser.

C'est sans doute là pour tout le monde le vrai problème œdipien. Non pas tellement se libérer du triangle parental que de son double virtuel, de cet alter ego ombilical qui est pour chaque individu comme une figure congénitale de la mort. C'est sans doute avec ce jumeau caché, ce jumeau virtuel que nous portons tous en nous à la naissance, que nous avons le plus de mal à rompre.

Dans « Dead Ringers » (*Faux-Semblants*), la femme essaie de dévorer en rêve ce cordon ombilical, pour libérer celui qu'elle aime de cette gémellité monstrueuse. En fait, elle tente de l'accoucher une seconde fois. Mais sans y parvenir. Il préférera la gémellité à la sexualité, et la mort jumelle à la femme et à la séduction.

J'arrive toujours à l'heure, même sans le vouloir. C'est une sorte de fatalité, fondée sur une comptabilité intérieure sans défaillance. De jour comme de nuit, même réveillé inopinément, je sais toujours l'heure qu'il est. Obsessionnel ? Certes. Mais, dans notre culture, c'est le temps même qui est névrotique. À partir du moment où l'heure, c'est l'heure, il n'y a plus de solution normale au problème du temps. Que vous arriviez à l'heure, en avance ou en retard, rien n'est plus psychologiquement normal. Il n'y a plus de possibilité d'une relation libre au temps – sauf lorsqu'il se confond avec l'espace et la vitesse.

Des choses restées cachées depuis la fin du monde (mais qui ne l'étaient pas forcément au début).

Des événements qui passent au large dans le ciel comme des objets volants non identifiés.

« Il ne faut pas croire que la vérité reste la vérité quand on lui enlève son voile. » Donc, la vérité n'a pas d'existence nue.

Il ne faut pas croire que le réel demeure le réel après qu'on en ait chassé l'illusion. Donc, le réel n'a pas de vérité objective.

Quand on enlève la vraisemblance, on ne trouve pas automatiquement le vrai. Peut-être l'invraisemblable ?

La langue de bois est une langue spongieuse qui absorbe les sécrétions fluides de la pensée comme un tampax absorbe le sang menstruel.

À l'hégémonie du système nerveux succédera forcément celle d'un système hypernerveux : énérvé.

Téléthon – Sidathon – Thanaton – Marathon – tous satellites de Benetton, qui les a d'ailleurs annexés à sa publicité.

Avec l'accélération le système entier devient centrifuge. Il n'y a donc aucun mérite à l'excentricité. Mais cette centrifugation crée en même temps une zone centrale immobile, un œil où la pesanteur est nulle et qui conserve en quelque sorte la mémoire inverse des particules périphériques. Dans cette zone aveugle, les lois s'inversent. Everything makes sense in the reverse.

L'homme est un être exagéré et il apporte au monde une exagération pathétique. Il faudrait évaluer ce qui en résulte de souffrance objective – celle des choses qui souffrent, sinon d'exister, du moins certainement que nous existions. C'est pourquoi l'enseignement stoïcien culmine non pas tellement dans l'évitement de la souffrance humaine que de celle infligée au monde par notre présence exagérée et superflue.

Les services secrets sont tout ce qu'il y a d'occulte. La publicité est tout ce qu'il y a de visible. Ce qu'ils ont en

commun est qu'on n'a jamais pu montrer que ni l'un ni l'autre aient une efficacité quelconque.

La Mariée mise à nu par ses célibataires mêmes – titre prophétique. Dans la mécanique du transpolitique, du transsexuel, du transesthétique, toutes les machines désirantes deviennent des machines célibataires...

À chaque voyage au long cours la couche d'ozone protectrice de la mémoire s'effiloche, comme celle de la stratosphère sous l'effet des spray et des flatulences bovines. Le trou s'agrandit par où les souvenirs s'enfuient dans l'espace, préfigurant la grande migration du vide vers la périphérie – du vide qu'enferme chaque atome de notre vie vers les confins extérieurs de la mort.

Le blanchissement est l'activité primordiale de cette fin de siècle – blanchissement d'une histoire sale, de l'argent sale, des consciences corrompues, des continents et des mers polluées. Toute blancheur est définitivement suspecte. La blancheur des Blancs eux-mêmes apparaît n'être que celle de la purification raciale.

Désormais, tout passe directement dans le patrimoine, sans même passer par l'événement de la vie réelle. L'événement passe dans l'histoire sans même avoir eu lieu. L'art passe directement dans le musée sans avoir connu le destin d'une œuvre. Tout est produit d'emblée comme fossile sans être passé par les couches géologiques du temps.

La prévision étant la mémoire du futur, quand tout est visible, rien n'est plus prévisible.

On fête aujourd'hui le 20^e anniversaire de Lucy – car bien sûr sa véritable naissance date de son exhumation comme fossile, de sa résurrection paléontologique. Du coup, Copens est devenu son « père ». Sa cent-cinquante milliè^me aïeule (en termes de générations) devient sa progéniture. Il n'est pas donné à tout le monde de faire une aussi belle carrière grâce à sa propre fille.

On peut se demander si, dans ces copulations nécrolithiques, et pour nombre d'événements trop beaux pour être vrais, on ne nous fait pas à chaque fois un enfant dans le dos.

Le comble du sexisme est de prendre l'autre sexe pour une race différente. C'est l'objectif du féminisme hard : un monde expurgé de la race masculine. Le même, à l'inverse, que celui du « Monde sans Femmes ». Même éradication de l'autre sur une base homosexuelle, ou sororale, jumelle, incestueuse, etc.

L'autre tendance, c'est plutôt de supplanter l'homme dans la position de pouvoir. La pole position masculine étant virtuellement inoccupée (puisqu'il n'y a plus d'homme) les féministes n'ont rien de plus pressé que de l'investir, et bien sûr elles tombent dans le piège qu'est le vide du pouvoir lui-même. De la même façon, le pouvoir politique étant vidé de sa substance, la gauche se précipite pour le prendre, et se désintègre immédiatement dans le vide.

Deux types de science-fiction. L'une fantastique, romanesque, qui joue sur d'autres mondes, l'autre, paroxystique, qui extrapole un détail, un trait caractéristique et par une

logique rigoureuse en révèle l'excentricité ou les effets extrêmes. Tels sont le Vent, Crash, de Ballard, Zamiatine, etc.

La soustraction de n'importe quel élément peut jouer aussi comme moteur de fiction. Ainsi, dans le Monde sans Femmes, le scénario d'élimination sans appel du sexe féminin. Mais on peut imaginer un monde sans hommes, sans animaux, sans nuages, sans images, sans rêves : chaque hypothèse peut donner un merveilleux récit de fiction. Songeons à la Disparition, le roman de Georges Pérec sans la lettre E, ou à Peter Schlemihl, l'Homme qui a perdu son Ombre. Imaginons un monde sans réel, sans principe de réalité – il n'aurait plus que des extrémités virtuelles, des extrémités fantômes. C'est un peu le thème du Crime Parfait.

Tout l'art est de substituer à notre culture du double bind, du chantage bilatéral, du dilemme insoluble de la double injonction, une stratégie de la double disjonction, où, au lieu d'être perdant dans un cas comme dans l'autre, vous êtes gagnant dans les deux cas de figure. Les enfants savent très bien user d'une stratégie double qui tourne à leur profit, quelle que soit l'injonction : consentement ironique, dénégation simulée, mensonge inutile, chagrin superflu – finalement ce sont les parents qui sont pris dans le double bind.

Tout l'art de la théorie est, sur le même modèle, d'amener deux hypothèses aussi vraies l'une que l'autre, tout en étant contradictoires : état paradoxal qui est un état de bonheur – état de résolution automatique et de justice immanente par revanche du monde sur l'idée.

La femme doit conserver même en public une aura d'intimité et d'intériorité. D'où cette mode pour les jeunes femmes de marcher dans la rue les bras croisés sur la poitrine, comme si elles venaient de communier, ou même les bras croisés d'une épaule à l'autre, comme si elles se tenaient

embrassées. Que dirait-on d'un homme qui marcherait dans la rue les bras croisés ?

Dîner de têtes au consulat. Pas une seule femme. On se croirait dans une réunion de mafieux ou du Grand Orient. Mais sans doute un dîner de têtes sans femmes vaut mieux qu'un dîner de femmes sans têtes.

Trois éléments qui s'équilibrent : un inconscient rural, un subconscient urbain, une conscience cosmopolite.

L'impatience est une passion millénariste, qui veut l'imédiateté de la fin. Or aujourd'hui, partout où le temps est aboli par l'opération du temps réel, il n'y a plus d'échéance du tout – ni immédiate ni différée. Mais l'impatience ne s'en console pas pour autant : n'ayant plus rien à dévorer, elle dévore tout ce qui reste du réel.

Plus rien ne protège la scène du réel. Plus rien ne nous protège de l'obscénité du virtuel (de l'information, de la transparence, etc.). Nous ne sommes plus les acteurs du réel, mais les agents doubles du virtuel.

Les faits n'ont pas à être vrais. Que le monde soit tel ou tel, qu'il soit tombé ou non sous le coup de la simulation, ne change rien à l'analyse. Le fait « réel » est essentiel à l'imagination théorique – ensuite il est sans importance. De toute façon la vérité ne peut advenir que dans un espace théorique, et dans nul espace théorique il n'y a de vérification possible.

L'immoralité est toujours d'anticiper l'au-delà de la nécessité, sur laquelle se fondent l'ordre et la morale, de confondre l'idéal et la réalité, ou le système avec son propre idéal (ainsi le défilé sur la place Rouge : « Nous sommes tous heureux en Union soviétique ! ») et de faire, à travers l'excès, la dépense, la prodigalité, la transgression, comme s'il y en avait trop pour tout le monde. Aujourd'hui pourtant cette configuration est dépassée parce qu'il y en a déjà trop. L'excès nous interdit toute immoralité subjective. Ce qui règne, c'est l'immoralité objective, celle des systèmes à qui il ne manque rien et contre lesquels nous ne pouvons rien : leur immoralité est bien plus radicale que la nôtre. Au terme d'une évolution trop humaine, nous rejoignons la nature et l'animalité qui, elles, sont objectivement immorales puisqu'elles ne manquent de rien.

Pour certains les idées s'épuisent dans leur référence, dans leur histoire, dans leur généalogie, dans leur textualité – comme les concepts dans leur littéralité et leur genèse étymologique. Or les idées sont des phénomènes comme les autres, et les lois phénoménales jouent pour elles aussi bien. Tout comme il faut prendre les phénomènes sans idée préconçue, il faut prendre les idées sans réalité préconçue, ni celle qui les précède, ni celle qui s'ensuit.

J'ai failli tenir une conférence en Inde sur la fin du Millenium, en oubliant que les Indiens n'ont pas du tout la même comptabilité linéaire ni la même vision du temps. Mais au fond comment s'arrangent-ils (car ils vivent bien aussi dans un temps universel) ? N'y a-t-il pas un taux de change d'une temporalité à l'autre, comme entre monnaies étrangères, et

n'y a-t-il pas toutes sortes de spéculations possibles de l'une à l'autre ?

Je vais à Londres présenter la traduction anglaise de *L'Échange symbolique et la Mort*. Je fais une crise néphrétique (coliques). Or je me souviens que la dernière crise date de 15 ans et qu'elle a eu lieu à Tübingen, où j'étais allé présenter la traduction allemande de *L'Échange symbolique et la Mort*. Coïncidence extraordinaire, sans interprétation possible (inutile de faire une analyse). Et finalement, il y a une certaine jubilation dans ces frayages inattendus du corps, dont on croit faire ce qu'on veut et qui n'en fait qu'à sa tête.

Je suis sans courage et sans rancune, donc sans caractère. Si j'avais eu l'une ou l'autre de ces caractéristiques, j'aurais réagi violemment à mille choses inutiles. C'est donc une forme de philosophie.

J'aime bien perdre mon temps, mais non pas qu'on me le fasse perdre. Devant trop de lenteur calculée, parfaitement affectée même si les circonstances l'imposent, devant l'ennui distillé par certains de nos contemporains comme un virus intemporel, l'impatience se déchaîne – pour n'en retirer finalement que mauvaise conscience.

La servilité est le combustible de la puissance et l'arrogance en est le lubrifiant.

Manger des huîtres tièdes au caviar avec une taupe du KGB, dans un restaurant londonien.

Le don est impossible, dit-il. On ne se dessaisit jamais sans contrepartie. Mais qui a dit que le don soit gratuit – sinon dans l'idéalisme chrétien ou dans la théorie économique ? Cette critique tient donc elle-même d'une vision idéaliste du don, qui est celle d'une culture de l'équivalence et du calcul. Dans une anthropologie plus radicale, le don est tout autre chose. Il est une relation duelle, antagoniste – une forme singulière et sans équivalence. Dans cette forme radicale, qui règle encore aujourd'hui sinon nos échanges du moins nos passions ambivalentes, ce n'est pas le don, c'est l'échange qui est impossible. Le don, lui, est non seulement possible, il est fatal. Il est la forme même de l'échange impossible.

Si le don unilatéral est impossible, par contre le problème de la possibilité unilatérale de recevoir reste entier (paradoxe analogue à celui où seul un terme diffère de l'autre et non l'autre du premier).

N'y a-t-il pas des êtres capables de recevoir impunément, sans contrepartie – étant eux-mêmes en quelque sorte la contrepartie immédiate et vivante ? Quelqu'un capable de se suffire à lui-même au point de ne rien donner ni rendre en échange. Mais qui réponde au désir obscur que nous avons sans doute d'un être idéal qui n'ait pas besoin de nous. On peut s'attacher à quelqu'un en fonction du fait qu'il ne vous donne rien, qu'il ne vous offre rien – sinon le fait d'exister, ce qui n'est déjà pas mal. Un être pur, sans réciprocité. Un pôle d'attraction sans antipode. Est-ce possible, et n'y a-t-il pas là une forme de sacrifice humain ?

Si la vérité et la réalité ne peuvent évidemment venir que du sujet et de sa conscience, alors il faut bien que l'illusion, qui en est l'opposé, vienne d'ailleurs. Du monde de l'objet, de quelque autre chose que le sujet. L'illusion, comme la profusion, nous viennent du monde.

Contre la définition théologique du Mal, hérité par toutes les idéologies modernes qui enferment le Mal dans un cercle idéaliste vicieux, il faut défendre une forme manichéenne, antagoniste, du Mal, une forme de génie, d'originalité du Mal et d'hérésie irréconciliable. Ou alors une forme de réversibilité de l'un et de l'autre, selon une topologie de Mœbius qui peut être en effet une hérésie plus radicale encore.

Hystérésie.

Ceux qui continuent à voter alors qu'il n'y a plus de candidats.

Ceux qui continuent à regarder la télévision un jour de grève des émissions.

Le membre fantôme qui continue de faire mal après l'amputation.

Le chômeur qui se rend régulièrement chaque matin sur les lieux de son travail.

Les Japonais qui contemplent obstinément le coucher de soleil d'Ayer's Rock alors qu'il n'y a pas de soleil.

Le funambule qui continue d'avancer sur son fil imaginaire jusqu'à ce qu'il s'en aperçoive et tombe dans le vide.

Le sujet qui se prend pour un sujet alors qu'il a depuis longtemps disparu.

Les gauchistes repentis, avachis, recyclés dans l'humanitaire, inséminateurs artificiels de la veuve et de l'orphelin,

orphelins eux-mêmes de la réalité et malades imaginaires de la politique, éjaculateurs précoces de la post-histoire et hypercondriaques du corps mort de l'idéologie et de la morale.

Fâché d'avoir à remettre chaque fois ses pulls à l'endroit au moment de les enfiler, il décide de les retourner aussitôt enlevés. Rationnel, non ? Oui, mais cette décision n'effaçant pas celle de retourner automatiquement le pull au moment de l'enfiler, il se retrouve inmanquablement avec le pull à l'envers. Dilemme : comment rationaliser un comportement sans perturber les automatismes ? Et la chose est pire encore si on prend le parti, devant l'échec, de renoncer à cette innovation, car du coup l'ancienne pratique est dérégulée elle aussi, n'étant plus spontanée et infaillible. La situation créée est inextricable. Leçon : tous les vêtements devraient être réversibles. Les idées aussi, afin qu'on puisse les enfiler de n'importe quel côté.

L'orgasme muet du sourire...

La stratégie de la paresse, c'est-à-dire la volonté farouche d'échapper au viol de notre temps par toutes sortes d'activités prédatrices et futiles, consiste à en procrastiner l'échéance, les espaçant afin de les exterminer une à une, comme dans les Horaces et les Curiaces. L'autre forme de la paresse, c'est l'impatience, c'est d'en finir avant d'avoir commencé – ce qui est une façon de se retrouver libre de l'autre côté. *Expectare, diluere, suspendere humanum est...*

Toute image brouillée (Canal + sans décodeur) prend immédiatement une valeur érotique. L'imagination ne pou-

vant se donner libre cours phantasme automatiquement de ce côté-là. Et les propos cryptés ne font qu'exalter l'onanisme du spectateur. Le porno sfumato est finalement bien plus érotique que le message en clair. Plus généralement, toute signification claire est anti-érotique.

Voir les choses de l'autre côté de la fin – transfinies en quelque sorte. L'éclairage est tout à fait différent. Les événements vous arrivent de l'autre direction du temps, du fond de leur échéance révolue.

Ainsi des concepts dans la théorie : on les voit venir d'une autre direction que celle de leur déroulement logique, du fond de leur accomplissement, qui est aussi leur fin – comme dans un film à l'envers.

Il faut toujours ainsi maintenir une sorte de balance entre une chose et son échéance extrême, les vivre simultanément sous tension. Ainsi il faut vivre à la fois avec le système et avec les conséquences extrêmes du système.

Dès lors que les règnes, les sexes, les races, les espèces ont cessé d'être incomparables et commencé d'évaluer leur différence sur une échelle commune, dès lors ils ne peuvent plus que se mesurer l'un à l'autre et prendre avantage l'un sur l'autre.

La théorie moderne de l'évolution a joué ici un rôle capital.

Dans la chaîne symbolique il n'y a pas d'échelle de mesure. Aucune espèce n'est inférieure à l'autre, ni les hommes entre eux. Seul compte l'enchaînement symbolique. C'est une fois devenues autonomes et distinctes (une fois « libérées ») qu'elles deviennent différentes et donc automatiquement inférieures ou supérieures les unes aux autres. C'est du passage à un étalon de mesure universel sur la base de

critères « objectifs » que naissent toutes les formes de discrimination.

Les déliaisons dangereuses.

Implacable déliaison de la mère morte. Implacable délivrance, qu'il va falloir expier par un sacrifice intérieur – vide soudain qu'il va falloir combler par un amoncellement secret de culpabilité. Car le deuil réussi est toujours l'équivalent d'un meurtre virtuel du mort, et le travail de deuil n'est pas une délivrance en soi, c'est le prix payé pour la libération.

Il n'y a d'ailleurs pas que les vivants qui mènent leur travail de deuil, les morts aussi doivent le faire. Il leur faut renoncer aux vivants pour être vraiment morts, tout comme il faut aux vivants renoncer aux morts pour se garder vivants. Et ce n'est pas plus facile pour les morts que pour les vivants. Certains s'y refusent ou n'y réussissent pas : il leur faut alors continuer à persécuter les vivants, comme il ne reste souvent aux vivants qu'à persécuter leurs morts, ou à se persécuter au nom de leurs morts. Sans séparation réciproque et consentie, c'est l'état crépusculaire des morts vivants.

Pourquoi récriminer sur l'actuelle déliquescence et sénilité de la classe politique ? Comme si on croyait encore à l'intelligence au pouvoir, alors qu'on a la conviction éclatante du contraire ? On devrait hurler de joie : ce sont toutes nos anticipations qui triomphent, avec la complicité de la classe politique elle-même ! C'est elle, toutes tendances confondues, qui est en train d'exécuter la fatwa, le décret de dissolution et de disparition que nous avons prononcé contre elle – nous, les théoriciens de l'ombre, les peuples du miroir. Ainsi sommes-nous partagés entre le constat de cet état de faits catastrophique, dont on ne peut ne pas partager la honte collective, et la jubilation secrète de cette décomposition annoncée. Il faut d'ailleurs féliciter Mitterrand d'avoir accompli le travail

dont nous rêvions : d'avoir assuré, par une sorte de balayage posthume, la corruption en profondeur de tout le système politique, mystifiée et balayée toute la gauche divine !

Réaction viscérale anti-bôf, anti-masse, anti-France profonde. Mais réaction tout aussi viscérale anti-élite, anti-caste, anti-culture, anti-nomenklature. Faut-il être du côté des masses débiles ou des privilégiés arrogants (surtout lorsqu'ils fleurent bon l'humilité démagogique) ? Pas de solution.

Au fondamentalisme islamique – cible providentielle pour un système qui ne sait plus à quelles valeurs se vouer – répond l'intégrisme occidental, celui de l'universel et de la démocratie forcée, tout aussi intolérant puisqu'il ne reconnaît pas davantage à l'autre le droit moral et politique d'exister.

C'est le fanatisme libéral, celui de l'indifférence à ses propres valeurs et pour cela même d'une intolérance totale envers ceux qui diffèrent par quelque passion que ce soit. Le Nouvel Ordre Mondial implique d'exterminer tout ce qui diffère pour l'intégrer à un ordre mondial indifférent.

Y a-t-il encore entre les deux fanatismes place pour un usage profane de la liberté ?

Les étudiants manifestent et bloquent le TGV en gare d'Angoulême. Leur flux s'écoule des deux côtés du train, le long des passagers immobiles derrière leurs vitres fumées. Quelques cris, slogans et vociférations – mais contre qui ? C'est comme s'ils aboyaient à un satellite artificiel en croyant hurler à la lune. En fait ils aboient au TGV comme à la réalité virtuelle qui passe. Car le TGV, c'est la réalité virtuelle qui traverse la France in vitro – incarnation de la vitesse, de l'argent, de tout ce qui circule, confrontée à leur monde réel de chômeurs potentiels. Confrontation surréaliste de la flèche du temps et d'une jeunesse déjà révolue.

Tout ce qu'ils arracheront à la transparence des riches, ce

sont ces dix minutes d'immobilité, d'arrêt sur image dans le spectacle télévisuel dont ils sont les victimes. De ces dix minutes ils font cadeau sans le savoir aux déracinés de la vitesse : moment de répit accidentel, moments d'immobilité et de silence arrachés au fanatisme apocalyptique du mouvement, et que nous ne devons plus qu'au blocus et à la grève.

La grotte de la Combe d'Arc, nouvellement découverte, est trop belle pour être vraie. Aussitôt fermée, et puisque nul n'y sera admis, elle peut aussi bien n'avoir jamais existé. La nécessité de protéger les peintures est légitime, mais elle coïncide trop bien avec l'exil du Virtuel et l'éloignement définitif du Réel. Les peintures rupestres, les traces fossiles deviennent comme les stocks d'or invisibles, enfouis sous scellés, soustraits à la réalité. Du coup elles n'ont même plus exactement besoin d'exister, et leur existence même est sujette à caution. Par contre, leur multiplication, et celle des découvertes archéologiques, est inévitable. Tout se passe comme si les gisements s'inventaient au fur et à mesure que le besoin s'en fait sentir. C'est comme pour les biens de consommation matérielle. Dès lors que la demande excède l'offre (et la frénésie collective quant aux origines, la demande presque animale de traces, est devenue énorme) tout bascule dans la simulation, dans la production forcée de signes, avec baisse inexorable du taux de crédibilité.

Nous avons « découvert » les sociétés primitives, l'Amérique, l'atome, l'inconscient, les virus. Mais les conséquences de cet élargissement du champ de la connaissance nous échappent. Nous croyons les avoir innocemment découverts à l'ombre de la science. Mais eux aussi nous ont découverts et font irruption dans notre monde – juste retour de notre irruption dans le leur.

La revanche de l'atome est éclatante. Celle des virus non moins flagrante. Celle des sauvages nous guette en profondeur. Celle de tous les peuples du miroir que nous avons dérangés dans leur secret et leur altérité.

Existaient-ils avant que nous les « découvriions » ? L'Inconscient existait-il avant d'être découvert ? Rien n'est moins sûr. Mais cette question sans réponse est au fond sans importance. L'essentiel c'est qu'une fois découverts, ces objets ne se contentent plus jamais d'exister comme objets de savoir ou d'analyse – ils réagissent de façon originale, offensive, et nous en devenons éventuellement la proie ou l'otage. Même traqués, domestiqués, pacifiés ou anéantis, ils passent dans tout notre système artériel et culturel comme des virus filtrants. À la revanche des peuples des miroirs s'ajoute celle des êtres d'en deçà du miroir, d'en deçà de toute représentation et de toute ressemblance, de ces êtres moléculaires qui vivent dans l'insaisissable, dans l'infinitésimal – êtres virtuels venus d'ailleurs, du fond du génome, du clone, de la microbiologie, et qui sont l'équivalent infra-humain de ce qui a surgi du fond des cultures primitives et qui a lentement dévasté la culture occidentale. Des êtres plus primitifs encore que les sauvages viendront de l'autre côté du miroir où ils étaient jusqu'ici contenus – assez d'« Aliens » pour désenparer l'espèce humaine dans son ensemble. Il n'y a pas d'alternative. Nous ne pouvons que les découvrir, les « libérer », et ils ne peuvent que nous anéantir. Le processus entier est ce qu'il est, c'est une sorte de destin. Comment ne pas être détruit par ce qu'on découvre – pour le meilleur et pour le pire ? Comment ne pas le détruire par le fait même de le découvrir ?

Ne sous-estimons pas non plus le (malin) désir de l'objet d'être découvert. Nul doute que, dès qu'une fenêtre s'ouvre dans le champ de la connaissance, les phénomènes se précipitent pour se faire découvrir et décoder en vitesse. Peut-être même rivalisent-ils pour se faire décoder à la place d'un autre ? Ainsi certains humains réussissent à se faire aimer à la

place de quelqu'un d'autre, en profitant d'une ouverture qui ne leur était pas destinée.

La masse comme variable insaisissable de toutes les équations sociales. La masse impalpable, indétectable, mais qui fait la densité du social. La matière noire du pouvoir, cette masse critique qui le fait implorer par son extension même.

La masse incalculable des événements qui n'ont pas lieu et qui créent une sorte d'anti-gravitation historique détournant le sens et la trajectoire des événements qui ont lieu. Partout une masse secrète défie les équations visibles, les détraque et pourtant maintient obscurément la densité, la cohérence et la gravitation de l'ensemble.

Si cette matière noire n'existait pas, il y a longtemps que notre univers « matériel » se serait volatilisé. D'ailleurs, si nous réussissons à l'éliminer, rien ne dit que ce ne soit pas là l'échéance la plus probable.

Partout où s'élimine cette matière noire, ce vide, cet univers parallèle, cette énergie inverse, ce principe antagonique, cette illusion radicale, la catastrophe du réel est immédiate. Le réel expurgé de l'anti-réel devient hyperréel. Il devient plus réel que le réel et s'effondre en lui-même. La matière expurgée de l'antimatière est vouée à l'entropie. L'élimination du vide fait s'effondrer la matière sur elle-même.

Le sujet dépouillé de toute altérité s'effondre sur lui-même. L'élimination de l'inhumain fait s'effondrer l'humain dans l'odieux et le ridicule.

Mais la question demeure : pourquoi voulons-nous traquer ce vide ? Pourquoi ce phantasme d'expulser la matière noire, de tout rendre visible, de tout réaliser et d'exprimer de force ce qui ne veut pas l'être ? D'exhumer ce Rien qui seul assurerait la continuité du secret ? Pourquoi cette tentation mortelle de la positivité à tout prix ?

Question insoluble. Mais peut-être ce mouvement d'exhaustion de tout secret a-t-il lui-même une destination secrète ?

En fait de masse, il s'agirait plutôt de fréquence critique.

Celle de l'information par exemple, où il semble que nous soyons en train de tout faire pour dépasser cette fréquence, ce seuil critique d'information planétaire, d'instantanéité universelle de l'information qui provoquera automatiquement une contraction brutale, un big crunch. Nous en rêvons peut-être. N'étant pas sûrs d'en voir les effets au niveau cosmique, nous sommes tentés de l'inaugurer dans un registre apocalyptique à notre mesure, en intensifiant le processus universel d'information jusqu'à cette fameuse inversion de phase où nous aurions un fac-similé expérimental de la catastrophe de l'univers.

La science conventionnelle se fonde sur une seule expérience négative pour disqualifier toutes les autres (le cas de Jacques Benveniste). Or le mouvement d'une science « in progress » est exactement inverse : un seul fait insolite, une seule expérience exceptionnelle suffit à remettre en cause tout l'édifice conventionnel de la science. Il suffit que l'eau ait une seule fois fait preuve de mémoire...

C'est la même chose pour la réalité. Il suffit d'un seul fait anémique, énigmatique, pour remettre en cause l'évidence conventionnelle. L'exception ne confirme pas la règle, elle infirme la règle. Encore faut-il savoir où est l'exception. Dans l'ordre moral, c'est celle du mal : un seul événement funeste (la mort d'un enfant – Dostoïevski) remet en question l'ordre du monde. Mais pourquoi ne pas considérer que la règle fondamentale est celle du mal, et que n'importe quel événement heureux la remet en question ? Le véritable optimisme n'est-il pas de considérer le monde comme un événement fondamentalement négatif, avec de multiples exceptions heureuses ? Le véritable pessimisme n'est-il pas au contraire de considérer le monde comme fondamentalement bon, mais que le moindre accident vient désespérer ? Un univers idéal à la merci du moindre revers et voué à la mort de toute

façon ? Et la véritable superstition n'est-elle pas de considérer le mal comme une exception qui devrait disparaître ?

Aujourd'hui nous jugeons de toutes choses par rapport à un enchaînement réel et rationnel. Mais on pourrait avec autant de force et de raison les référer à un enchaînement irrationnel – il suffit de renverser la perspective et de se référer à une transcendance maléfique plutôt qu'à une instance providentielle. On serait moins désespéré si on pensait que chaque malheur se justifiait par rapport à un ordre transcendantal du mal.

Telle est la règle d'un optimisme radical. Il faut faire du mal la règle du jeu. C'est alors que l'exception devient celle du bonheur. C'est l'allégresse qui devient fatale. De toute façon, au regard d'une impossible vérité, les deux hypothèses sont aussi (peu) plausibles l'une que l'autre. Mais celle du mal a le bénéfice de rendre au monde son caractère illégal. De plus elle donne au bien et au bonheur un prestige nouveau : celui d'une exception miraculeuse.

Merveilleuse dernière scène de *Jurassic Park*, où les néo-dinosaures clonés dévastent le musée et font un carnage de leurs ancêtres fossiles – une assez bonne anticipation de notre espèce, coincée entre ses fossiles et ses clones.

Le problème de l'espèce humaine, c'est que ça commence à être du déjà-vu, même à ses propres yeux. Étant donné sa maîtrise virtuelle du monde et son succès total (?) en tant qu'espèce, ce n'est plus son évolution, c'est sa disparition qui devient intéressante. C'est ici où les dinosaures fêtent leur sensationnel come-back. Nous flirtons par dinosaures interposés avec notre propre effacement en tant qu'espèce. Nous nous projetons dans le passé sous la forme de la seule espèce dont la domination fut aussi totale que la nôtre, et qui a spectaculairement disparu.

Nous savons que les espèces sont mortelles ; mais nous ne l'avons jamais réellement envisagé pour la nôtre, étant persuadés d'être non seulement la dernière, mais immunisés par

notre puissance. Or, au lieu de rêver de catastrophes externes, cosmiques, sismiques, climatiques, nous pourrions nous demander si les dinosaures n'ont pas disparu selon un processus catastrophique interne – à cause justement de cette puissance maximale et de son renversement comme de tout système à son apogée. Rien ne dit que nous ne soyons pas programmés, mentalement et biologiquement, pour une disparition interne du même ordre, conséquence logique de notre puissance. Rien ne dit que nous ne rêvions pas de cette disparition. En tout cas, nous y collaborons allègrement.

Ainsi les dinosaures sont en quelque sorte notre modèle de disparition dans le passé. Mais nous en avons un autre dans le futur. Nous flirtons par automates et clones interposés avec une immortalité technique qui correspond tout aussi bien à notre disparition en tant qu'espèce. La transfiguration génétique de l'espèce, la contrefaçon technique du monde, les innombrables artefacts à venir sont notre hypostase dans le futur, dans une dimension virtuelle qui pourrait être celle de la fin du millénaire (et peut-être même celle de la fin du quaternaire). C'est notre disparition dans le virtuel que nous sommes en train de jouer en temps réel. Autant dire que nous ne nous apercevons même pas, puisque, le malin génie informatique aidant, la mémoire du processus s'efface d'elle-même automatiquement. Les êtres virtuels sont déjà là. Comme les dinosaures du musée victimes de leurs clones, nous sommes déjà des fossiles en proie aux êtres virtuels. Mais revue selon l'hypothèse à la fois naïve et malicieuse de Gosse, cette dernière scène de *Jurassic Park* est encore plus extraordinaire puisque, selon lui, les dinosaures fossiles sont déjà des clones, des êtres artificiels nés de la simulation a posteriori par Dieu de la genèse des espèces.

Sociologie, sémiologie, marxisme, psychanalyse – tout cela fait partie des dépouilles. Les spécialistes des diverses disciplines se partagent les dépouilles d'un monde en décomposition. Spoil system. Chômeurs et travailleurs sociaux se

partagent les dépouilles d'une force de travail social en décomposition. Les experts en abstraction numérique se partagent les dépouilles d'un réel en perdition. Ainsi prolifèrent les défroqués du sens, les défroqués du travail, les défroqués de la réalité.

Le suicide serait le crime parfait en ce que le meurtrier et la victime ne font qu'un. Mais au fond il n'est que le cas particulier d'une règle plus générale qui est l'essence du crime, comme de toute passion ou de toute situation extrême : c'est que l'objet et le sujet y sont confondus.

C'est bien plutôt la distinction du sujet et de l'objet qui est l'exception.

Ai-je bien effacé toutes les traces, toutes les conséquences possibles de ce livre ? Suis-je parvenu à ce qu'on ne puisse rien en faire, à annuler toute velléité de lui donner un sens ? Suis-je parvenu à cette continuité du Rien ? Dans ce cas, j'ai réussi, j'ai fait du livre ce que le système a fait de la réalité – à savoir qu'on ne sait plus quoi en faire, mais qu'on ne sait pas non plus comment s'en débarrasser.

Effacer ses propres traces fait de vous un criminel, même si vous n'avez rien à vous reprocher.

Il n'y a pas de cadavre du réel, et pour cause : le réel n'est pas mort, il a disparu.

Si le livre achève la réalité, comme on achève bien les chevaux, il reste pourtant la réalité du livre. Si l'information tue l'événement, il reste pourtant la réalité de l'information. Oui, mais cette réalité de l'information est virtuelle. Et quant à celle du livre, est-ce bien une réalité ? Le livre n'est ni un objet réel ni un objet virtuel. Il ne répond à aucun protocole de vérification. C'est en ce seul sens qu'il est nécessaire. Par les temps qui courent, il y a nécessité absolue d'un livre, d'un objet non identifiable – nécessité absolue de ressusciter quoi que ce soit, geste, parole, visage, paysage, événement ou catastrophe qui échappe au réel comme au virtuel.

L'art fut la transfiguration poétique du réel. La philosophie fut la transfiguration poétique du concept. Ce qu'il faut transfigurer poétiquement désormais, c'est la disparition de tout cela – du réel, du concept, de l'art, de la nature, et de la philosophie elle-même.

Le crime voudrait se trahir sans cesser d'être parfait, c'est-à-dire invisible. De même le livre voudrait se faire entendre sans cesser de n'avoir rien à dire. Chaque chose rêve ainsi de se transfigurer en son contraire sans cesser d'être soi. Même le bien et le mal rêvent l'un de l'autre du fond de leur solitude.

Jadis le crime cherchait à se commettre sans se faire découvrir. Aujourd'hui il ne cherche plus tellement à se commettre qu'à se faire découvrir. Il invente à l'occasion ses propres traces. C'est l'inverse exact du crime parfait.

Règle de trois circulaire entre le livre, le crime et la perfection. Si le livre n'est pas parfait, il ne sera pas l'équivalent du crime qu'il veut décrire. Il ne sera parfait que s'il est lui-même criminel. Mais le crime de son côté ne serait pas parfait sans le livre : il n'est pas parfait en lui-même – et c'est parce qu'il n'est pas parfait qu'il peut y avoir un livre. L'enchaînement est inextricable.

Ce livre qui s'inscrit en faux contre la perfection s'arrange simultanément pour n'être jamais pris en défaut, ce qui est parfaitement contradictoire. Contrevenant à la règle fondamentale, il ne joue ni sur la réalité ni sur la vérité, mais sur l'évidence même. Il se veut l'évidence même, et c'est à ce titre qu'il sombre presque involontairement dans la perfection.

Il n'a pas de place à la fois pour le monde et pour son double – mais nul ne sait qui aura le dernier mot.

Au regard du non-sens objectif qui est celui du monde, toutes nos velléités subjectives de non-sens, notre volonté pathétique de non-sens apparaissent bien dérisoires.

L'évidence du réel est aussi inacceptable que l'état des choses politiques.

L'évidence des faits est tout aussi inacceptable que l'injustice ou la misère.

Le scandale de la réalité, de la légalité du réel est égal au scandale de la loi morale et de l'ordre officiel.

L'état des choses n'est justement ce qu'il est que parce que la réalité, la superstition de la réalité y joue un rôle primordial.

On ne peut donc rien changer à la réalité politique sans attenter à la réalité tout court.

Qu'est-ce qui fait qu'au sein même du chaos d'invincibles affinités électives se manifestent? Ce sont les attracteurs étranges.

Mais qu'est-ce qui fait qu'au sein même de l'ordre d'invincibles répulsions, d'invincibles réactions négatives se font jour? Ce sont les détracteurs étranges.

L'avantage d'être heureux, c'est d'être débarrassé de la question du bonheur. L'avantage d'être libre, c'est d'être débarrassé de la question de la liberté.

C'est là que tout commence : lorsque les concepts qui n'existaient que comme questions apparaissent comme des réponses. C'est la fin du cycle et le début d'un nouveau tourment : comment retrouver la question derrière la réponse – comment retrouver, derrière le bonheur, l'idée du bonheur?

Quatre fonctions vitales, aussi fondamentales que les quatre éléments : la sexualité, la socialité, l'idéation, la gloire. Ou : le plaisir, la parole, la pensée et le prestige.

Toute déprivation de quelque'une des quatre entraîne la stupeur et la mort.

C'est l'impatience qui fait que je saisis si mal ce que les autres disent dans une langue étrangère. C'est la précipitation de comprendre qui fait que je ne les écoute même pas. Mais je n'en parle que plus librement.

C'est ainsi que je m'exprime d'autant mieux que je n'arrive

pas à communiquer – que j'écris d'autant mieux que je n'arrive pas à parler – que je pense d'autant mieux que je n'arrive pas à écrire.

La masse est l'équivalent social du crime parfait puisqu'elle est sans sujet, sans objet, sans message, sans destinataire, sans traces et sans mobiles. Et si elle est sans finalité et sans désir, c'est qu'elle est tout ensemble son propre sujet, son propre objet, son propre matériau et son propre auteur (J.-P. Curnier)

La vérole et le caramel (sur la société actuelle).

Lui dit : je l'ai baisée.

Elle dit : j'ai baisé avec lui.

Dans un cas (l'homme) le verbe est transitif – il a un complément d'objet. Dans l'autre (la femme) il est intransitif – il a un complément de moyen. Ce qui prouve bien qu'il n'y a pas de rapport sexuel – comme disait l'Autre.

Elle peut dire aussi : je me suis fait baiser. Ce qui n'est pas tellement passif que factitif, car si elle est l'objet passif de « baiser », elle est le sujet actif de « faire ». C'est elle qui (se) fait baiser. Le « faire-baiser » est l'équivalent du « faire-croire » ou du « faire-valoir ». C'est en quelque sorte le mode moyen, qui indique que l'action revient sur soi, se fait pour soi et à son profit. À tout cela il faudrait opposer le duel, en termes sexuels aussi bien que grammaticaux : ni sujet ni objet, ni actif ni passif, ni singulier ni pluriel. L'opposition de genre, de nombre et de mode y est dépassée – seule solution à la question sexuelle et sociale.

Certaines jouissent sans le savoir. Certaines simulent la jouissance sans l'avoir (mais finissent sans doute par jouir du simulacre). L'incertitude sur la jouissance féminine est au cœur de l'illusion sexuelle. La femme s'en arrange et peut se contenter de jouer au lieu de jouir – d'autant que, dans l'ordre de la jouissance, le vrai et le faux n'ont plus aucune définition. Tandis que l'homme est réel, ayant affaire à la réalité de son érection et ne pouvant guère simuler cet effet (le désir, lui, peut n'être que virtuel, mais l'érection est réelle) – la femme est moins liée à quelque réalité que ce soit, sinon à celle de son partenaire. Donc plus proche de l'illusion, du jeu et de la simulation. De ce que l'homme et la femme n'ont pas le même statut de réalité, s'engendre et s'exacerbe certainement la jouissance elle-même. Mais de là vient aussi qu'il n'y a pas de rapport sexuel.

Contre l'analyse « objective » d'un état de choses « objectif » (débilité de la sociologie !), il faut voir qu'on ne pense et ne parle bien que de ce qu'on n'a pas vécu, c'est-à-dire de ce dont on n'a pas épuisé l'imagination par l'expérience vécue – de même qu'on n'aime véritablement une femme que si on n'en a pas épuisé l'imagination par la jouissance.

Toute pensée réelle d'un objet passe par la dénégation de sa réalité, par son abstraction – non pas celle de la méthode, mais celle de l'objet lui-même, donc par une forme transobjectale qui se rit de l'objectivité. Dans ce sens toute pensée est une imposture. Elle parle de ce qu'elle n'est pas. C'est ça le Grand Jeu. Si je parle du jeu sans être un joueur, cela justement est un jeu, en cela justement je suis un joueur (qui ne sera jamais plus grand que le jeu lui-même).

Le fait même d'avoir à défendre la réalité historique des chambres à gaz comme une cause morale, le fait d'avoir à défendre la « réalité » par une sorte d'engagement politique

témoigne assez du changement de registre de la vérité historique et des troubles de l'objectivité. Le problème est : pourquoi y a-t-il même besoin de plaider la vérité contre les négationnistes, et pourquoi leur question peut-elle même être posée (elle n'aurait jamais pu l'être en d'autres temps) ?

La proposition des négationnistes est intéressante, si on se laisse le temps d'y réfléchir, sans se contenter de la repousser avec indignation. Là où les négationnistes ont absolument tort, c'est quand ils contestent la réalité historique de l'extermination. Dans le temps historique, l'événement a eu lieu, et les preuves en sont là. Mais nous sommes désormais dans le temps réel, et dans le temps réel il n'y a plus de preuves de quoi que ce soit – l'extermination ne sera jamais vérifiée en temps réel. Le négationnisme est donc absurde dans sa propre logique, mais il éclaire par son absurdité même l'irruption d'une autre dimension, d'un autre temps, paradoxalement appelé temps réel mais où précisément la réalité objective disparaît, non seulement celle de l'événement présent, mais celle de l'événement passé, et aussi bien celle du futur – tout en s'épuisant dans une instantanéité telle qu'aucun acte ni événement ne peut trouver de véritable cause ni de prolongement. L'histoire ne peut plus s'y réfléchir. Le temps réel est une sorte de trou noir où rien ne peut pénétrer sans être désubstantialisé. Les camps d'extermination y deviennent virtuels et n'apparaissent plus que sur l'écran du virtuel, et tous les témoignages, et Holocauste, et la Shoah sombrent malgré eux, malgré nous dans le même gouffre virtuel – celles des images et des faits qui existent le temps qu'ils existent, un point c'est tout. Il n'est pas dit que dans leur sincérité absolue, les témoignages eux-mêmes, et les films, ne contribuent pas à cette mémoire impossible. L'extermination réelle est vouée à cette autre extermination qui est celle du virtuel. C'est la véritable solution finale.

Donc la proposition négationniste, dans le temps où elle s'avance, ne peut pas être véritablement démentie, puisque tout, et nous tous, y compris ceux qui la récusent, ont basculé de gré ou de force dans un temps où il n'y a plus de recours objectif. Elle ne peut donc être rejetée que par une sorte de

dénégation en miroir. Et c'est bien là sa victoire – mais en fait ce n'est pas la sienne, c'est la victoire du temps réel sur le présent, sur le passé, sur n'importe quelle forme d'articulation logique de la réalité.

Le futur non plus n'est pas assuré en temps réel (c'était le sens de « l'An 2000 n'aura pas lieu »). On en revient à l'hypothèse de Berkeley sur la création entièrement renouvelée à chaque instant par Dieu – sinon la continuité s'efface et le monde se disloque : rien ne fait plus sens l'instant d'après. C'est un peu ce à quoi nous avons affaire avec le temps réel.

Où sont les chants de Hölderlin, les douces collines du Neckar ?

« Jetzt aber sitz'ich unter Wolken (deren
Ein jedes eine Ruh' hat eigen)... »

Les Dieux en ont été chassés. Leur spectre flotte dans les déserts de la postmodernité. Si elle a eu lieu quelque part, c'est bien ici l'incarnation du crime parfait.

« ...und fremd ercheinen und
gestorben mir
der Seeligen Geister. »

Sur la salle, tandis que je parle, flotte comme une ombre ectoplasmique le brouillard d'incompréhension qui émane des cerveaux présents, comme la brume de respiration des vaches dans le froid du petit matin. Haleine cérébrale à couper au couteau et où les mots se fraient une voie au forceps vers le paradoxe.

Cette statue du Luxembourg qui me séduit infiniment : c'est celle d'une jeune fille nue, adossée à un obélisque, et qui tient délicatement dans sa main gauche un étrange objet élégamment dirigé vers son sexe nubile – le tout célébrant sans doute le bienfaiteur alsacien de l'humanité dont le portrait en bas-relief orne la stèle, et offrant un mélange allégorique de candeur et d'obscénité caractéristique de l'académisme sculptural de la fin du siècle. Eh bien, cette jeune statue que je vois sans cesse en traversant les jardins, et qui me plaît toujours autant, j'ai eu l'impression l'autre jour qu'elle avait changé physiquement, qu'elle avait grossi, qu'elle n'était plus aussi impubère et que d'ailleurs elle ne se lavait plus – elle semblait négligée. Devenirait-elle pubère sous mon regard (je suis le seul à la regarder) ? Mystère des statues qu'on croit indifférentes à leur propre corps. Celle-ci, devant femme, va peut-être se mettre à saigner ? D'où peut-être l'utilité de cet objet étrange qu'elle tient entre ses doigts fuselés. Ce Docteur « Kreisler » serait-il l'inventeur du tampax, ou du godemichet ?

Tout doucement la vie sexuelle s'achève comme elle a commencé. S'étant jadis éveillée au rêve avant d'en venir à la réalité, elle retourne finalement au phantasme et à l'imaginaire des premiers objets sexuels – comme le fétichisme aux premiers émois de proximité.

Puisqu'on passe son temps à mériter de vivre, pourquoi ne pas le faire par une immersion dans l'eau glaciale comme une pieuvre, après quoi jouir d'une lascivité sans remords ? Le baptême du froid, le sacrifice matinal du corps, c'est l'absolution de toute la journée.

Au pied de ces falaises karstiques, dans cette gorge d'une fraîcheur sarcastique, la voirie touristique a installé ses bancs de marbre, son linceul de béton, ses tables de pique-nique – tous les signes de l'infamie urbaine et d'une prostitution de l'espace.

La sérénité et l'insérénité qu'apporte ici l'absolution de tout conflit, de toute rivalité mondaine. C'est justement dans cette marge sereine d'où ont été exilés tous les motifs d'angoisse qu'on voit surgir, aux confins d'une tranquillité parfaite et par cela même criminelle, une anxiété inverse, psychologiquement non dégradable, irrationnelle, animale, qui ne vient pas de l'inconscient psychique mais du corps, du fonds biologique héréditaire, et qui ne peut se résoudre que par l'exténuation du corps.

Les Cathares, aussi virtuellement disparus que les dinosaures, refont eux aussi surface comme des clones, dans les musées, dans les circuits touristiques, dans les châteaux restaurés, dans les archives informatisées – finalement sans doute dans les molécules d'ADN de Cathare prélevées sur les squelettes fossiles : à partir d'un fragment de code génétique on refabriquera des Cathares comme des dinosaures et des bactéries. Le destin de tout ce qui a disparu, c'est *Jurassic Park*.

Dans ce pays de vent perpétuel et de sécheresse, l'humidité silencieuse est un événement lorsque se confondent tous les éléments dans une luminosité indistincte, hépathique, au lieu de la distinction lumineuse qui règne d'habitude. Tous les vents sont tombés, le feu du ciel est noyé dans la brume. On n'entend même plus l'herbe grandir selon la légende.

Journée d'automne en plein été, qui ne s'est jamais levée et dure éternellement, jusqu'à dix heures du soir.

Quand le jour tombe, la nuit tombe elle aussi. Étrange, non ? Il y a là un non-sens qui devrait nous avertir sur le désordre sémantique de la langue.

Pourquoi la nuit n'a-t-elle pas le droit de se lever comme le jour ? (il n'y a pas non plus de terme pour désigner sa fin). Et pourtant elle se lève. Certaines nuits, on les voit s'élever, grandir du fond de l'horizon, envahir l'espace comme un astre, selon un mouvement ascendant venu de la terre. Et les objets, laissant fuir leur lumière peu à peu, émergent eux-mêmes dans une forme nouvelle, dans leur essence nocturne. Mais pour nous ni la nuit ni le mal n'ont d'essence propre.

Continental Divide.

Quelque part dans le Colorado, la ligne de démarcation mystérieuse où les eaux se séparent – les unes allant vers l'Atlantique, les autres vers le Pacifique. Une ligne d'ailleurs tout aussi imaginaire que celle qui partage le passé et le futur et que nous appelons le présent – les deux dimensions du temps allant se perdre elles aussi dans d'autres profondeurs océaniques.

Chez l'homme ce sont les pensées, et non les fleuves, qui se divisent. À l'image des eaux continentales, elles partent subtilement et de façon tout à fait imprévisible dans des directions opposées pour se perdre de toute façon dans quelque océan impersonnel. C'est ainsi que celles dont la source est la plus proche finiront le plus loin les unes des autres.

C'est sur la même ligne imaginaire, sur la même crête invisible, que se séparent pour toujours la gauche et la droite, l'homme et la femme, le bien et le mal, et les langues les unes des autres. S'il n'y a pas de centre du monde, il y a par contre toujours à l'origine cette ligne de démarcation tracée par la

nature, qui crée là plus qu'une différence : une divergence définitive. Cela veut dire qu'à un moment donné non seulement les choses se séparent mais, telles les constellations du signe ou celles de l'espace, continuent de s'éloigner sans fin – la tension entre elles diminuant à l'infini jusqu'à l'indifférence océanique.

Tout comme, venues du même ciel et des mêmes pluies, les eaux se partagent, ainsi venus de la même scène primitive les destins des hommes prennent un cours différent. Mais peut-être se réunissent-ils quelque part, tout comme les méridiens qui semblent diverger du pôle pour mieux converger aux antipodes.

Quant à nous, de chaque côté d'une ligne imaginaire de la volonté, chaque décision crée deux versants opposés où la vie s'écoulera en sens inverse – chaque fraction de destin s'éloignant irrémédiablement de l'autre. Mais telle la pluie et les nuages, chaque destin personnel se redistribuera dans le cycle impersonnel. Quant au temps, chaque instant est la ligne de partage où passé et futur se séparent pour ne jamais se rejoindre. L'existence n'est d'ailleurs que la divergence toujours plus grande du passé et futur jusqu'à ce que la mort les réunisse dans un présent absolu.

Ainsi le partage des eaux est toujours un éloignement paradoxal comme celui des cimes des montagnes : les plus hautes étant par là même les plus éloignées l'une de l'autre sont aussi les plus proches.

Dans un seul continent, à demi irréel lui aussi, les eaux ne divergent pas, mais convergent au contraire vers le centre, pour se perdre dans le même désert : l'Australie. Symbole d'un monde où le partage n'a pas eu lieu : léthal, foetal, involutif, où les eaux, les animaux (marsupiaux) et les humains (dreamtime) remontent vers leur source au lieu de prendre leur course, s'abîment dans la scène primitive au lieu de rejoindre leur fin. L'univers antipodique du rêve.

*Keep objects as a system
Keep production as a mirror
Keep death as an exchange
Keep the world as a simulacrum*

*Keep the evil transparent
Keep the majorities silent
Keep your seduction alive
Keep your memory cool*

*Keep yourself as an other
Keep perfection as a crime
Keep illusion for the end
Keep on line for the while*

DANS LA MÊME COLLECTION

Jacques Derrida
Passions

Jacques Derrida
Sauf le nom

Jacques Derrida
Kbôra

Jacques Derrida
Mal d'archive

Philippe Bonnefis
Parfums
Son nom de Bel-Ami

Jean Baudrillard
Fragments
Cool memories III

CET OUVRAGE A ÉTÉ COMPOSÉ
ET ACHEVÉ D'IMPRIMER POUR
LE COMPTE DES ÉDITIONS GALILÉE
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH
À MAYENNE, EN SEPTEMBRE 1995
L'ÉDITION ORIGINALE DE *FRAGMENTS*
A ÉTÉ IMPRIMÉE À
8 500 EXEMPLAIRES SUR VERGÉ IVOIRE
NUMÉRO D'IMPRESSION : 37985
DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 1995
NUMÉRO D'ÉDITION : 466

TRENT UNIVERSITY



0 1164 0431961 2



09 95
S 20 541 7
140 F